



INTRODUCTION

à

L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

Les formalités voulues par la loi ayant été remplies, les contrefacteurs seront poursuivis.

IMPRIMERIE DE C.-J. DE MAT.

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE

PHILOSOPHIQUE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ,

Par J.-J. Altmeyer,

DOCTEUR EN DROIT ET EN LETTRES,

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BELGIQUE.

Und das Band der Staaten ward gehoben,
Und die alten Formen stürzten ein!
(Et le lien des états fut rompu, et les vieilles formes s'écroulèrent.)

SCHILLER.

Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE ET MATHÉMATIQUE D'ALEX. DE MAT,

RUE DE LA BATTERIE, N° 24.

—

1836.

AVANT-PROPOS.

On a reproché à la philosophie d'assigner à l'histoire un but *a priori*, mais on n'a pas vu que, de toute nécessité, l'histoire, comme l'humanité, doit avoir un but rationnel, doit réaliser un plan providentiel. Ce qui mérite d'être blâmé, c'est de partir de vues individuelles, de resserrer, de modifier, de plier, de tordre en tout sens les faits, et de les adapter, ainsi façonnés, à ces vues *. Pour ceux qui ne voient dans l'histoire qu'une chronique aride, ou qu'un simple amusement, ou bien qui n'y cherchent que des matériaux destinés à de petits mémoires de 4 pages au moins et de 16 au plus, sans couleur ni saveur, et dans lesquels ils s'escriment comme des gladiateurs sur la date d'une bataille, de la mort d'un homme, ou de la construction d'un

* C'est là un reproche que l'on pourrait souvent faire à l'*école philosophique*. d'Allemagne.

clocher, pour ceux-là, sans doute, la philosophie est une voisine incommode, car elle est l'ennemie de tout ce qui est futile et niais. Mais l'histoire, appuyée sur la philosophie, revêt un caractère de grandeur, de raison, de majesté, qui convient à la docte interprète du genre humain. Un autre reproche que l'on fait à la philosophie de l'histoire, c'est de se déclarer en faveur de telle ou telle opinion, de tel ou tel système, comme si le juge, après avoir entendu les faits de la cause, devait, par une contradiction singulière, s'abstenir de prononcer. Montesquieu, en écrivant son bel ouvrage sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, s'était certainement proposé *a priori* cette grandeur et cette décadence, et dès-lors sa tâche se bornait à juger quelle importance, c'est-à-dire quel rapport éloigné ou rapproché les événements pouvaient avoir avec la fin qu'il avait en vue. L'histoire, sans dessein et sans jugement, serait moins qu'un conte d'enfants, car les enfants mêmes veulent une moralité dans les fables qu'on leur débite; elle serait un radotage.

Je prie toutefois le lecteur de ne pas attendre de moi des pensées nouvelles, des conceptions qui me soient particulières.

Loin d'être l'architecte des doctrines contenues dans ce petit livre, je n'en suis pas même le peintre; je ne suis qu'un simple ouvrier, un manœuvre, un prolétaire des idées progressives du 19e siècle. Je n'écris pas pour ceux qui savent ; j'écris pour ceux qui ne savent pas, et, après tout, *ament meminisse periti.* Au reste, s'il vous faut absolument du *neuf,* n'en demandez pas à vos traditions épuisées; apprenez les langues orientales, et, si vous avez du temps, et surtout de l'argent, mettez-vous en route; et, bon pied, bon œil, allez étudier l'Inde, la Chine, la Perse, l'Égypte, l'Arabie : mais ayez soin de bien garnir votre bissac, car le travail sera long, et *droite et roide est la côte, et le sentier étroit,* comme dit Chapelain.

J'ai rejeté les notes à la fin, car *ce chant* ne devait pas être interrompu par le pesant attirail des citations et des éclaircissements.

Bruxelles, le 12 juin, 1836.

INTRODUCTION

A

L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

A l'exception de l'examen des lois de la raison et de la nature, il n'y a aucun genre d'étude qui inspire un plus vif intérêt que la contemplation de la *marche* que suit l'espèce humaine sur le globe.

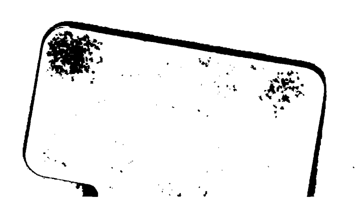
Si la philosophie nous montre l'homme selon l'immensité et la perfectibilité de ses facultés individuelles, et selon l'idéal de bonheur auquel il doit atteindre, l'histoire universelle nous le représente d'après ses innombrables manifestations dans la réalité, pour parvenir à ce noble but; et si nous aimons à prêter une oreille attentive aux sublimes harmonies de la création, à cette ineffable mélodie de voix mystérieuses qui se confondent entre les cieux et la terre, et qui tantôt retentissent comme des soupirs dans les harpes éoliennes, tantôt éclatent en pleins chœurs, combien plus avidement n'assisterons-nous pas à l'imposant spectacle que nous offrent les annales du monde? De l'Orient à l'Occident, depuis Cyrus jusqu'à Napoléon, et plus loin encore, ce sont des scep-

que des professions étrangères à la science proprement dite peuvent retirer de l'étude de l'histoire ? car c'est par elle que le négociant apprend à peser la suprême influence du commerce sur la prospérité et la civilisation des peuples, ainsi que les qualités nécessaires et les erreurs dangereuses aux états commerçants; c'est par elle qu'il s'élève assez haut au-dessus de ce vulgaire et mesquin esprit de trafic, pour subordonner ses spéculations privées aux intérêts généraux de la chose publique. L'histoire, en un mot, se plaît à verser sa corne d'abondance sur tous ceux qui l'abordent avec une ame pure et un sens droit.

Mais sortons des bornes étroites des spécialités, et portons nos regards sur les universalités; contemplons ensemble le vaste et mouvant tableau des temps et des peuples. Portions agissantes du genre humain, interrogeons les fastes de l'histoire sur les destinées du genre humain; et, au foyer du passé, allumons, s'il se peut, le flambeau de l'avenir.

L'histoire, considérée sous ce point de vue scientifique, ne sera plus un agréable passe-temps, un pur amusement, une simple récréation pour l'imagination et la mémoire; elle deviendra un haut critère de philosophie, de législation et de politique; elle deviendra le code réel de l'humanité, en même temps qu'une épopée immense où chaque peuple remplira à son tour le rôle qui lui est assigné selon sa nature.

Et, au réel, que nous importent à nous les bruyantes discussions de l'agora et du forum, les champs de bataille de l'Attique et de l'Italie, alors que n---



INTRODUCTION

à

L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

chimère, ceux-là ne prennent pas assez conseil de la raison. L'homme, comme être sensuel, appartient au monde des sens, qui est un état habituel de guerre entre les forces physiques, un *bellum omnium contra omnes ;* mais aussi, l'homme, comme être rationnel, appartient au monde spirituel, et, comme tel, il est appelé par la nature à dominer le monde matériel, à mettre un terme à la concurrence belligérante des forces matérielles, à amener tôt ou tard, avec le triomphe complet et définitif de la raison, le règne complet et définitif de la paix et du bonheur.

Si de nos jours quelquefois le courage vous échappe, si le vertige vous gagne à l'aspect de la lutte décisive qui ébranle le globe, ne désespérez pas ! Ce combat n'est pas aussi terrible qu'on le pense. D'un côté, le passé avec ses ressorts rouillés, son glaive ébréché, avec toutes ses antipathies, toutes ses terreurs, tous ses suppôts gothiques, évoquant, du fond de leur cercueil de plomb, les mânes de dix-huit siècles d'idées mortes, de formes mortes, et descendant avec eux dans l'arène; de l'autre côté, l'avenir avec ses générations au sang chaud, à l'ame juvénile, impétueuses, palpitantes de passions sublimes, d'audace et de foi ; et pour champ de bataille l'un et l'autre hémisphère! Car lui aussi, le vieil Orient, qui, depuis des siècles, dort tout entier dans son tombeau, avec son vaste savoir, et ses vastes monuments, et ses vastes empires, a secoué son linceul et agité sa blanche crinière comme un lion en fureur.

N'en doutons pas; de même que, dans l'empire de

la nature, la lumière disperse et dompte les ténèbres, de même, dans l'empire des intelligences, la lumière de la science finira par dompter tous les genres d'obscurantisme et toutes les fourberies des systèmes réactionnaires. L'opinion publique, cette puissance nouvelle, cette force étrange qui envahit le monde, et qui, dans la première moitié du 18e. siècle, était encore en dehors de la sphère de toutes les combinaisons diplomatiques, s'est, depuis cinquante ans, prononcée avec autant de succès que d'énergie contre les formes décrépites du féodalisme et contre les frauduleuses manœuvres des politiques de cabinet. Les développements intellectuels des peuples, et l'influence toujours croissante de leurs représentants les plus élevés en science et en réputation, ont fondé pour l'Europe l'ère d'une régénération sur laquelle ne prévaudront ni les coups d'état, ni les polices secrètes, ni l'inquiète tyrannie des censures.

Il serait seulement à souhaiter que les nations se réformassent sans détruire, par l'unique puissance de la pensée; mais jusqu'ici l'humanité n'a pas été si favorablement traitée. L'inauguration de l'idée la plus juste, la plus sainte, ne s'est pas faite sans sacrifice; il a fallu à toute création sociale le grand baptême.

Le progrès vers la perfection est donc le but final, la loi première et fondamentale de la société; c'est le λόγος pour lequel Socrate est mort, pour lequel meurent les philosophes et les martyrs. Or, le progrès existe, il est proclamé par la voix de l'histoire et par les monuments de tous les âges. Et de fait, la ma-

tière est forcée de céder chaque jour du terrain à l'homme. Sur les ailes de ses navires à vapeur, et la boussole à la main, il nargue les flots et les vents, cherche ses Tyndarides au ciel, et parcourt comme il lui plaît le large dos de la mer. Bientôt les ornières en fer mettront moins de distance entre Paris et Damas, qu'il n'y en avait jadis entre Rome et Athènes.

Dans l'ordre civil, les conquêtes de l'humanité ne sont pas moins éclatantes, le nombre de ses démons destructeurs est considérablement diminué. Les liens de la société se resserrent; l'esprit de bienveillance et d'union rapproche des nations que les rivalités et les haines avaient désunies; une louable ardeur anime les citoyens; toutes les parties de la terre entrent en société de gloire par le commerce des lumières et l'échange des renommées; l'instruction pénètre jusque dans les plus chétives cabanes; une foule de préjugés ou ridicules ou barbares sont descendus dans les tombes féodales; les mœurs publiques s'adoucissent, se rectifient et s'épurent de plus en plus. Quel potentat civilisé moderne oserait jouer le rôle d'un Néron ou d'un Héliogabal? Tolérerions-nous encore ces jeux sanglants de gladiateurs? Nos institutions politiques ont-elles encore besoin des hélotes de Sparte ou des serfs de Rome? Nos lois, quelque imparfaites qu'elles soient d'ailleurs, ne sont-elles pas plus rationnelles, plus douces, plus en harmonie avec les besoins d'hommes libres, que celles de l'antiquité et du moyen-âge? Les guerres mêmes n'ont-elles pas dépouillé ce caractère d'atrocité qu'elles

avaient autrefois ? Les événements contemporains n'ont-ils pas démontré jusqu'à l'évidence, combien de nos jours est éphémère un empire fondé, comme celui des Césars, sur le glaive et la terreur ? Et quel ascendant, quelle vaste puissance, quelle suprématie n'ont pas donnée à l'esprit humain l'invention de l'imprimerie et la liberté de la presse, choses que l'antiquité n'avait pas même soupçonnées ?

Bien certainement, le principe de l'antagonisme [1], si bien signalé par Kant, et qui fut la lèpre du vieux monde, décroît à vue d'œil ; la civilisation se divise, se multiplie et brille sur l'univers comme une flamme à mille rayons. Cette fée des temps modernes touche de son sceptre d'or et de sa baguette magnétique, mais d'un magnétisme intellectuel, les Klephtes de la Grèce et les Koptes de l'Égypte ; et la patrie de Démosthène, et la vieille terre des Pharaons se réveillent en sursaut de leur sommeil séculaire. Allez voir, et, sous le Parthénon comme à l'ombre des Pyramides, vous entendrez le bourdonnement des écoles mutuelles. Aujourd'hui la plume fait tout, bientôt le sabre ne sera plus rien, et nous pouvons dire avec le vieil Homère :

« Ἥμεις τοὶ πατέρων μέγ' ἀμείμονες εὔχεμεθ' εἶναι. »

« Nous rendons grâces au Ciel que nous valons » infiniment mieux que nos devanciers. »

Cependant il est juste de ne pas nous livrer avec une aveugle confiance au sentiment de notre amélioration ; nous ne les possédons pas encore ces jours de félicité où chacun pourra, selon ses

goûts et ses desseins, cultiver les talents qui lui sont échus en partage, et obtenir des moyens sûrs de pourvoir à ses besoins et à son avenir; il n'est pas encore à son dénouement le long drame qui, depuis plus de quatre siècles, occupe le cirque européen : drame rempli de stylets, de poignards, de haches, de coupes empoisonnées, de roues, de chevalets, et d'autres instruments de supplice, de meurtre et de carnage; et certes, ce n'est pas à nous, à qui tant de douleurs, tant de nobles espérances déçues ont brisé l'ame; qui marchons courbés et voûtés comme si les blocs granitiques des siècles pesaient sur nous; qui vingt fois avons maudit et la liberté, et la civilisation, et les hommes, et les choses, et nous-mêmes; qui, vingt fois avons lancé, contre ce monde impie et tout matérialisé, d'exécrables vœux, d'horribles imprécations; qui vingt fois, dans nos misères, parmi toutes ces caducités opiniâtres, ces égoïsmes turpides et soudoyés, nous sommes écriés avec Byron : *bottomless perdition;* ce n'est pas à nous qu'il est permis de répéter ces fameux vers de Lucrèce :

« Suave mari magno turbantibus æquora ventis,
» E terra magnum alterius spectare laborem. »

Oui, il est encore des hommes et des peuples qui méconnaissent ou méprisent les leçons de l'histoire; bravent les ombres menaçantes des siècles écoulés; violent les droits conquis au prix du sang le plus précieux; immolent à leurs caprices les libertés publiques; maintiennent, par la force ou la ruse, des lois, des institutions, des systèmes usés; s'opposent

à l'introduction de réformes salutaires et progressives; et, par une politique égoïste et perfide, creusent de leurs mains le gouffre qui doit les engloutir.

Sans doute, plus d'un grand homme n'a pas été compris de ses contemporains; plus d'un grand homme est tombé victime de ses plus généreuses convictions; et nous savons bien que la couronne d'épines, l'hysope et la ciguë ne sont pas épargnées à ces élus du Seigneur qui marchent à la tête de l'humanité, qui ont le privilége des missions civilisatrices; nous savons bien que Caton a déchiré ses entrailles, que Thomas Morus a porté sa tête sur le billot fatal, que des nations entières ont heurté leurs fronts sanglants pour des causes qu'ils croyaient justes; mais aussi, dans la bible universelle de l'histoire, est gravée, en lettres de feu, cette consolante vérité que rien de ce qui a jamais été fait de grand, de beau et de bon n'a été perdu pour l'humanité. Les races descendantes saisissent avec de nobles transports les vérités que n'avaient pas su ou que n'avaient pas voulu apprécier les races ascendantes; dans d'autres temps, dans d'autres circonstances, dans d'autres situations, on voit germer et fleurir avec force, avec éclat, avec fraîcheur, les semences qui avaient été étouffées à des époques antérieures.

C'est aux jeunes générations, l'espérance du monde, de mieux comprendre et le passé et l'avenir. Elles peuvent ce qu'elles veulent, j'en atteste et les pages d'airain de l'histoire, et la cendre de tous

les héros de l'humanité, et les monuments de l'admiration et de la reconnaissance des peuples. Ce n'est pas en vain que les mânes des grands hommes de l'antiquité et des temps modernes voltigent invisibles autour de nous. Pendant leur terrestre activité, ces hommes ont préparé et amené les temps meilleurs dont nous jouissons. La postérité compte sur nous; elle compte que nous aussi nous mériterons bien de la civilisation et des lumières; que nous aussi nous saurons agir avec bonne foi, mais avec ardeur, avec dévouement; que tout en résistant aux égarements du siècle, nous aussi nous contribuerons à imprimer à ce siècle un caractère qui pourra servir d'étoile polaire aux générations à venir, et les conduire plus libres et plus fières au but sublime vers lequel volent aujourd'hui les ames d'élite, les cœurs brûlants, les hautes intelligences, pour y cueillir la plus belle couronne de la dignité humaine.

Aux époques critiques qui affligent le genre humain comme des temps d'épreuve, l'histoire révèle cette autre vérité, que les événements les plus importants de la vie intérieure et extérieure des états se régularisent et se consolident, non pas par les peuples en masse, mais par quelques hommes supérieurs, véritables Messies de la société. La mission des peuples est de détruire, ils n'en ont pas d'autres; mais c'est aux hommes qui sentent, qui vivent le siècle, chez qui le Verbe s'est fait chair, qu'il appartient de fonder pour les peuples. Vous êtes arrivés, par exemple, à une période où le génie semble avoir

disparu pour toujours, où rien de grand ne se fait, où règne une stérilité désespérante, où tout est vague et flottant, dans les sciences, dans les arts, dans la politique; puis, quand les temps seront accomplis, quand l'heure sera sonnée, voilà soudain que viennent à surgir les Zoroastres et les Moïses, les Alexandres et les Césars, les Mahomets et les Charlemagnes. Doués de la toute-puissance du génie, enflammés de tout le zèle de l'apostolat, d'une main ces hommes arrêtent les fausses tentatives du passé, de l'autre ils réunissent dans un faisceau harmonique les idées neuves, et les établissent sur des bases fortes et durables.

» Quels que soient les éléments contraires qui combattent ces destinées élues, elles se font jour, elles arrivent sans effort à prendre leur place, elles s'en font une au milieu de tous les obstacles. Il y a sur leur front comme un sceau divin, comme un diadème invisible qui les appelle à dominer naturellement les essences inférieures; on ne souffre pas de leur supériorité parce qu'elle s'ignore elle-même, on l'accepte parce qu'elle se fait aimer.»

Si, comme nous croyons l'avoir prouvé, le progrès est la première loi de l'humanité, il s'ensuit que l'esprit des peuples se meut dans toute sa spontanéité, alors seulement que leurs institutions politiques suivent pas à pas les développements de leurs besoins physiques et moraux; que la législation répond aux faits sociaux produits par ces besoins; que l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences, les lettres, les arts, la justice, fleurissent *simultanément*.

Il résulte encore de cette loi que tous les établissements humains qui sont restés en dehors du progrès, sont irrévocablement condamnés à périr ; le cachet d'une horrible réprobation les a marqués au front. Que sont devenues, je vous prie, les mœurs, les religions, les fondations sociales des nations les plus policées de l'antiquité ? Leurs tables de lois, leurs palais, leurs temples sont tombés en poudre, et de tant de grandeurs, de tant de chefs-d'œuvre de l'art, de tant de villes qui ont brillé sur la terre, à commencer par cette fameuse Ecbatane avec sa ceinture de sept murailles aux couleurs de l'arc-en-ciel, il ne reste tout au plus que des urnes funéraires ou des lampes lacrymales, et l'on dirait que le souffle empoisonné d'un symoûn africain a dispersé les ossements et les cendres des peuples ! Hé quoi ! n'avons-nous pas vu l'univers ébranlé ? N'avons-nous pas vu la foudre anéantir, sous nos yeux, l'empire du moderne Charlemagne, qui trônait depuis la Rome de la Seine jusqu'à la Rome du Tibre ? Comment ! dans l'effrayante progression du siècle et dans l'action rapidement dissolvante de l'opinion publique, vos ordonnances, vos statuts, vos réglements d'aujourd'hui seront déjà vieux demain, et vous voulez, pygmées que vous êtes, que des systèmes politiques dont les pieds ne posent que sur les plus misérables débris du passé, aient une éternelle durée ? Mais alors, mettez donc des chaînes aux ailes du temps, et restez suspendus immobiles sur l'abîme des siècles !

C'est que toutes les institutions sont filles du temps,

elles périssent et renaissent. Palingénésie est une des lois de l'humanité. Le vieux serpent des siècles change souvent de robe et de couleurs ; il apporte à l'homme qui attend dans l'antre de Mélusine, sinon un fabuleux joyau, du moins un baume souverain pour guérir le passé et rafraîchir le présent.

Des hommes épuisés par l'âge, les travaux ou les excès, peuvent se promener long-temps encore dans le monde, pâles comme des sépulcres blanchis ; mais l'esprit qui les animait les a abandonnés, ils ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étaient auparavant.

Il en est de même de ces individus collectifs, de ces personnes politiques et morales qu'on nomme états, empires, etc. Souvent, pendant des siècles, ils se glissent comme des fantômes au milieu d'une foule vivante, ou bien leurs cadavres restent exposés aux yeux des spectateurs. Pour vous convaincre de cette vérité, entrez dans une synagogue juive, ou, si vous l'aimez mieux, ouvrez le Zend-Avesta d'Anquetil et les livres sacrés des Bramines ; voyez plutôt les institutions du moyen-âge : lorsqu'elles ne suivirent plus le génie de l'opinion publique, elles restèrent mortes sur place, et le torrent les emporta pour leur donner quelque part un lieu de repos. La chevalerie de nos jours n'est plus celle d'autrefois, et la parole majestueuse de Philippe II : « *Yo el Rey!* » et la parole royale de Louis XIV : « *l'Etat? c'est moi!* » semblent devoir demeurer à tout jamais les épitaphes de ces potentats.

Car à côté de l'aristocratie nobiliaire avait commencé de s'élever l'aristocratie littéraire ; à côté du monarque de Versailles brillait, et plus que lui, le monarque de Ferney, sublime monarque, qui régnait de Lisbonne au Kamptchatka, depuis la Nouvelle-Zemble jusqu'aux colonies de l'Inde, par son beau langage, par ses mille talents, par son incroyable facilité, par l'élan de ses idées fleuries, par son heureuse position à profiter de tout, de ses prédécesseurs et de ses contemporains, de ses amis et de ses rivaux, des préjugés et des faiblesses des rois et des reines de son époque, par ses qualités aimables, par sa grâce piquante, par son esprit finement observateur, par sa captivante philosophie.

Le temps marche et accomplit ce qu'il doit accomplir. Vous, soyez intègres, soyez généreux, soyez aimants, et alors qu'il vieillisse, lui ; vous, vous serez toujours jeunes, et pour vous et pour d'autres, et, dans la nuit sombre, vous brillerez comme des astres éclatants.

Quant à ceux qui, sans redouter le dernier jugement de l'histoire, veulent à tout prix galvaniser des cadavres et ressusciter des morts, qu'ils se rappellent la fameuse ballade de Bürger, que, sans doute, ils savent par cœur ; ou, s'ils ne la savent pas, qu'ils écoutent bien ceci et ne l'oublient jamais :

« Sieh hin ! sieh her ! Der Mond scheint hell,
» Wir und die Todten reiten schnell,
» Ich bringe dich zur Wette,
» Noch heut ins Hochzeitbette. »

» Et vite ils ont doublé le pas,
» Rien ne peut arrêter leur fuite,
» Les morts vont vite, vite, vite;
» Pourquoi ne me suivrais-tu pas? »[2]

Il me reste encore à faire une réflexion générale, à savoir que le développement de la société ou le progrès ne s'opère pas en ligne droite, mais en ligne spirale. L'humanité revient quelquefois sur ses pas pour réagir avec plus de force contre l'obstacle, et elle accomplit sa marche par deux mouvements alternatifs, le mouvement de construction et le mouvement de destruction. Ce dernier, dans lequel l'ordre ancien, devenu insuffisant et même dangereux, est brisé, s'étend jusqu'au moment où un nouveau principe d'ordre est révélé au monde. Ainsi la vie de l'humanité, sous des formes innombrables, s'allume pour s'éteindre et s'éteint pour s'allumer de nouveau, et enfante sans cesse le magnifique phénomène de la civilisation; elle est comme le buisson ardent de la Génèse, qui brûle toujours sans jamais se consumer.

Mais il est temps d'ouvrir le livre de l'histoire : c'est un livre merveilleux, plein d'éloquentes leçons, ouvrage de Cyclopes comme l'Esprit des Lois, œuvre grande et vivante de la divinité, vraie Tour de Bélus où toutes les nations s'en viennent chercher leurs siècles et leurs langues, leurs mœurs et leurs coutumes, leurs misères et leurs richesses. Lisons ce livre, voyons comment la civilisation s'est propagée successivement sur le globe, et comment elle est arrivée au point où nous l'apercevons aujourd'hui.

Dans ce tortueux labyrinthe des premiers âges, l'historien ressemble au pèlerin solitaire qui voyage dans des contrées inconnues : la nuit descend sur la terre, cent chemins à la fois se présentent sous ses pas, la forêt bruit sombre, le chaos soupire dans les grandes herbes, la flamme vacillante des feux follets erre devant lui, au ciel ne luisent que de rares étoiles.

Et, en effet, que savons-nous des vieilles races humaines, nous qui ignorons l'histoire précise des trois grands faits moraux qui portent notre civilisation tout entière, ceux sans lesquels aucun autre ne peut exister : propriété, mariage, liberté individuelle ; que savons-nous de cette vieille civilisation éthiopique, de la première Axuma, la ville de granit et de porphyre, et de cette royale Méroé qui fonda Ammon, Thèbes, Memphis, et dont l'illustration homérique rappelle peut-être une civilisation anté-diluvienne ; que savons-nous de ce protestantisme du monde primitif, de ces révolutions qui éclatèrent, à la construction de Babel, dans la confusion des langues, des idées, des religions, des sociétés et des individus ; que savons-nous enfin de ces Nemrods qui remplacèrent l'ancienne doctrine par la doctrine nouvelle, par la doctrine du serpent ; qui brisèrent les temples de Dieu pour élever ceux de Baal ; qui au siècle de la lumière substituèrent le siècle de Kronos et de ses cultes orgiaques ? Ah ! pour raconter les effroyables détails d'une pareille histoire, il faudrait avoir l'*æs triplex* et l'*os trilingue* d'Horace.

Nous, faibles que nous sommes, profitons de ce qui, des anciens temps, est venu à notre connaissance plus ou moins exactement, et tâchons d'en tirer quelque conclusion raisonnable.

C'est en vertu des opinions que les peuples professent sur les grandes questions de l'humanité, c'est-à-dire de la destinée de l'homme, de ses rapports avec Dieu et ses semblables, qu'ils se donnent un culte, des lois, un gouvernement; qu'ils adoptent certaines pensées, certaines habitudes, certaines mœurs; qu'ils aspirent à un certain ordre de choses; qu'ils représentent un certain principe dans l'histoire.

Or, le développement de l'esprit du monde est constitué par quatre principes représentés par l'Orient, la Grèce, Rome et la Germanie. L'Orient est dominé par l'idée de l'infini et de la substance. L'individualité s'abîme et s'anéantit. De là, la puissance théocratique réunissant le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Dans le monde grec, l'idée du fini apparaît, l'activité humaine se produit et enfante des prodiges, le rapport du fini à l'infini est connu aussi, mais sous forme d'image et de symbole. A Rome règne exclusivement l'idée du fini; il en résulte une personnalité égoïste et une universalité abstraite et sans vérité. Dans le monde germanique, l'unité divine et la nature de l'homme se réconcilient, et de cette fusion sortent la liberté, la vérité, la moralité.

D'après cette belle division que nous devons au plus grand philosophe de l'Allemagne, si ce n'est

de l'Europe, à Hegel, nous commencerons par l'Orient, cette mère-patrie de toutes les civilisations, cette terre poétique où ont passé tant de peuples et sur laquelle se sont nivelés les débris de tant de grands empires, où les plus imposants souvenirs du passé se mêlent aux maux les plus affreux du présent. Car, de même que de nos jours brillent sur le monde européen Paris, Londres, Rome, de même brillaient sur le monde asiatique Babylone, Tyr, Persépolis. Maintenant ces antiques magnificences ne sont plus que des briques hâlées par l'air; les cananx de l'Euphrate sont disparus; ce fleuve a changé de cours; les murs, les ponts, les longues galeries, les palais et les jardins suspendus de Babylone et de Ninive, servent de retraite aux bêtes fauves.

L'Orient, pays de méditation profonde, de contemplation intérieure, est le berceau des cultes, des prodiges, des superstitions. Ce fut dans son sein que naquirent les doctrines de Brahma, de Bouddha, de Confucius, de Zoroastre, le mosaïsme, le christianisme, le mahométisme, et tant de sectes, et tant d'hérésies diverses. Ce fut de ce foyer que s'épandit sur l'univers cet esprit de flamme qui lui donna chaleur, vie et jeunesse. Que si jamais la religion pouvait s'éteindre, ce serait en Orient qu'il faudrait en rallumer le flambeau.

Les vieilles races asiatiques, vaincues par la toute-puissance de la nature, courbaient la tête sous le despotisme patriarcal et religieux; chez elles, les dominations théocratiques retenaient l'humanité. Et il en

devait être ainsi. L'homme de l'Orient, avec son excessive sensibilité, avec son imagination rapide, volante, qui aime à tout envelopper d'un éclat divin, à prendre des opinions fantastiques, tramées d'admiration, d'effroi et d'ignorance, reçut, de l'autorité divine, les premières notions de sagesse et de vertu, et ses formes politiques ne pouvaient être que d'une théorie vague, imprégnée de merveilleux et de mysticisme. La religion est la plus ancienne philosophie et la plus ancienne forme de gouvernement. La terreur et le despotisme paternel étaient le véhicule de la civilisation de l'enfance du monde. L'homme admire avant qu'il raisonne, ce n'est que par l'admiration qu'il parvient à l'idée du beau et du vrai, ce n'est que par la soumission et l'obéissance qu'il acquiert la possession du bon. La foi, l'amour et l'espérance, ce triton du mystère chrétien, sont les premiers germes de toutes les connaissances, de toutes les affections, de toutes les prospérités.

L'Orient n'a pas démontré ces vérités à ses enfants, mais il les a coulées en bronze indestructible, en formes impérissables. Des siècles ont bâti sur ces bases éternelles de la société, des révolutions les ont inondées de pluies de sang; mais elles existent encore, l'univers repose sur elles.

La volupté et le fatalisme sont les deux résultats nécessaires de la vie orientale. Sous ce ciel étincelant, sous ces doux crépuscules, sous ces nuits embaumées de l'Asie méridionale, l'ame et le corps se laissent entrainer vers une indolence qui étouffe l'é-

nergie des facultés intellectuelles, vers une paresse héréditaire, qui, tout en perpétuant des maximes de bienveillance, de paix et d'hospitalité, consacre les barbaries séculaires et donne droit d'antiquité et de légitimité à tous les abus, à tous les crimes.

C'est à cette apathie, à cette absence de force morale, qu'il faut attribuer les élévations et les chutes rapides auxquelles une égale destinée semble avoir condamné toutes les dynasties de l'Asie, depuis leur origine jusqu'à nos jours : de là ces empires qui y fondent et détruisent, agrandissent et restreignent continuellement leur domination, et font de cette partie du monde un vaste champ de destruction ; on dirait des tentes de hordes nomades qui se déploient et se replient devant d'autres hordes arrivant au galop.

Ce qu'il y a de remarquable en Asie, c'est que tout y est plus grand et plus volumineux que dans les autres contrées : le sol, les plantes, les couleurs, les animaux. Tout y prend des développements plus larges et plus vigoureux : le palmier, l'arbre à encens, le figuier indien, le hideux boa, l'éléphant sauvage, le tigre et le lion. La radiation stellaire qui brille au front du firmament se reflète dans les feuilles diaprées des fleurs, comme dans le riche et magnifique plumage de l'oiseau de paradis. Dans ce pays, la nature a travaillé dans un style colossal ; plaines et monts, Mer Caspienne et Arabie Pétrée, côtes fertiles et luxuriantes, déserts stériles, chauves, brûlants, elle a tout divisé en masses grandes et diverses.

Une étendue de dix degrés de latitude offre, à Bagdad, des chaleurs égales à celles de la Sénégambie, et, sur la cime de l'Ararat, des neiges éternelles; les forêts de sapins et de chênes touchent, en Mésopotamie, à celles de palmiers et de citronniers; le lion d'Arabie répond par ses rugissements aux hurlements de l'ours du mont Taurus. Et cette marche des extrêmes, la nature l'a suivie et accomplie dans l'homme, qui tantôt s'enflamme du courage le plus exalté, tantôt languit et meurt dans la mollesse. De là aussi le mysticisme de l'Inde, la pompe de la bible, l'ardeur desséchante du moslémisme; mais de là, en revanche, la douce lumière, la bienfaisante chaleur du christianisme. Partout en Asie, on retrouve ces abruptes contrastes : dans les vêtements, depuis la plus complète nudité jusqu'aux plus riches draperies; dans les habitations, depuis l'antre, la hutte et la tente jusqu'aux plus magnifiques palais; dans les aliments, depuis le lait, les herbes et les racines sauvages, jusqu'aux raffinements de la gastronomie; dans l'homme, depuis le féroce Tartare jusqu'au mou, repu, gras Babylonien.

Et puis quelles singulières et gigantesques créations sociales! D'un côté, entre l'Océan et les déserts, la Chine aux cent noms, avec les hiéroglyphes, l'artillerie et l'imprimerie, avec sa religion douce et sa culture des lettres, avec sa lente et magnifique industrie, avec ses mœurs cérémonieuses, vernissées, pleines de clinquant, avec ses 1659 villes, ses 2796 temples, ses 2606 couvents, ses 1193

châteaux, ses 3,158 ponts, ses 10,809 grands édifices, son immense et interminable muraille, et ses 100,000 sentinelles mandchoues; de l'autre côté, l'Inde [3] avec ses immenses pagodes, ses divinités monstrueuses, ses miracles de fécondité et sa profusion d'archipels aux forêts aromatiques. La clef de tout est dans l'Inde; c'est là que remontent l'Assyrie, la Chaldée, la Bactriane, la Médie, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, les grandes villes du désert, puis l'Égypte, puis les îles, comme Crète et Chypre, puis l'Étrurie, puis Rome, puis notre mère à tous, la Germanie [4]. En effet, la hiérarchie féodale a une étrange ressemblance avec les castes de l'Indostan, les traditions odiniques rappellent les poèmes sanskrits; dans les védas, vous retrouvez le panthéisme de Schelling et le spiritualisme de Fichte, souvent mot à mot; et, par un rare phénomène, la race germanique-saxonne a reporté sa civilisation moderne aux lieux d'où sa civilisation ancienne est partie.

Cependant la Providence conduisit plus loin le fil du développement humain, le long de l'Euphrate, de l'Oxus et du Gange, jusqu'au Nil et aux côtes de Phénicie.

L'Égypte était sans pâturages et sans pasteurs, l'esprit patriarcal s'y perdit; mais l'agriculture s'y forma, fécondée par les eaux et le limon du Nil; le monde nomade s'arrêta; la vie publique se cristallisa; des lois, des réglements de propriété territoriale, de police, de sûreté, s'établirent; les terres furent mesurées et partagées; on parla du mien et du tien; l'ordre et la justice commencèrent à régner; les hommes furent

distribués en ordres, en nomes et en villes. C'était un grand pas, c'était un monde nouveau.

Les Phéniciens, quelque affinité qu'ils eussent avec les Égyptiens, offraient l'opposé de leur civilisation. Ceux-ci, du moins dans les premiers temps, fiers des richesses de leur sol, avaient horreur de la mer et de l'étranger, et se contentaient de développer chez eux toutes les ressources de leur pays. Les Phéniciens se retirèrent derrière les monts et les déserts, dans une île, pour créer un monde maritime.

Au milieu du bouleversement des empires d'Asie, il est doux de reposer sa vue sur une nation qui fonda sa grandeur, non pas sur les armes, mais sur les arts de la paix; qui rapprocha, par les jouissances de la vie, les hommes séparés par la force et la terreur; qui les mit dans une alliance fraternelle en leur facilitant la commune possession de ce que produisent la terre commune et l'industrie humaine; qui parvint à dominer l'univers par la seule puissance du génie et du travail.

Combien les Phéniciens sont-ils plus haut placés dans l'échelle sociale que les peuples conquérants! Ces derniers ne travaillent que pour eux-mêmes, les peuples industriels travaillent pour tout le monde; ils mettent en circulation les produits de l'univers, en facilitant l'échange et les opérations commerciales, et provoquent le développement matériel et moral de tous les peuples qu'ils touchent, qu'ils abordent, de toutes les contrées que parcourent leurs vaisseaux agiles et leurs actifs négociants.

Quel immense progrès ! L'esprit de castes et de tribus s'efface ; les sérails disparaissent ; la forme du gouvernemant marche vers la liberté républicaine, dont ni la Perse ni l'Égypte n'avaient une idée ; la haine pour l'étranger fait place à un droit des gens, à l'esprit de cosmopolitisme ; les terres et les mers s'élargissent ; les races s'unissent entre elles ; le commerce développe une infinité d'arts de luxe et d'agrément ; l'industrie pyramidale et agricole descend dans le champ d'occupations plus petites ; le travail se divise ; la lourde et mystérieuse écriture hiéroglyphique se transforme en lettres alphabétiques, en caractères mathématiques plus légers, plus simples, plus commodes [5] ; l'architecture quitte les obélisques inutiles pour les utiles navires ; la muette pyramide devient le mât parlant ; derrière les Rhamséïons d'Égypte et les cercueils des momies, on joue avec du verre, du métal, du lin et de la pourpre, et l'on voit la mer battue par les ailes des mille vaisseaux phéniciens, lambrissés de cèdre et de sycomore [6], revêtus de buis et d'ivoire, aux voiles brodées de byssus, aux ancres d'or, conduits par des matelots arabes, perses, libyens, et commandés par les princes et les sages de Tyr ; et les pavillons de ces vaisseaux émaillés de mille couleurs flottent dans les ports de Ceylan et sur les côtes des îles britanniques. Quelle différence entre la sépulcrale Memphis et cette cité fameuse, ruisselante de rubis et de diamants comme un chérubin [7], où se rencontraient le coton de l'Égypte, le blé de la Palestine,

les esclaves et les chevaux du Taurus et du Caucase, l'étain de la Bretagne, le cuivre de l'Italie, l'argent d'Espagne et l'or d'Ophir, la laine de Damas et le vin d'Alep, le baume de Génézareth et le goudron de la Baltique, l'encens de Saba et l'ambre de Prusse, l'hyacinthe et la pourpre indigènes, l'ivoire et l'ébène de l'Éthiopie, les épiceries et les perles de l'Inde, les tapis de la Perse et les soieries de la Chine !

Aussi ce n'étaient pas des villes détruites, des contrées désertes comme dans les expéditions des Assyriens et des Mèdes ; c'était une longue chaîne d'îles et de villes florissantes que signalait la marche triomphale de l'Hercule tyrien.

Je devrais maintenant passer en revue les prestigieuses théogonies et cosmogonies de l'Orient; mais les bornes étroites de cet ouvrage ne me permettent guère d'y jeter qu'un coup-d'œil fugitif.

Sous l'éventail des palmiers du Gange, les anachorètes de l'Inde racontent encore les merveilles de la trinité Brahma, Wischnou, Schieven; plus loin, dans l'éclat du soleil méridional de l'Albordi, Mythra verse de son vase céleste l'amour et le bonheur sur la terre ; Honover, le Verbe, plane sur les fruits et les fleurs ; des Fervers descendent des hauteurs, s'élancent en flammes de naphta ; ils ne veulent pas quitter la terre : pâles furolles, ils voltigent autour des ruines de Persépolis. Vers Turan, dans les sombres montagnes du nord, Ahriman a rassemblé autour de lui ses noires peuplades ; il étend son empire

jusqu'à la nuit polaire, sur toutes les solitudes. Là, enchaînés dans les profondeurs des rochers, les fléaux des peuples frémissent autour de leurs barrières d'airain; Gog et Magog attendent, dans la vallée de la nuit, que la bête ait miné la montagne et les délivre au dernier jugement. En Chaldée et chez les Sabéens, on voit des prophètes marcher pensifs et rêveurs; la terre les reçoit comme dans un temple; pour eux les belles mosaïques, les sveltes colonnes et colonnettes, les coupoles de cristal peintes au feu, le soleil et la lune, lampes éternelles, suspendus aux voûtes sacrées. Sur les bords du Nil, la symbolique animale révèle une austère philosophie; mais l'esprit qui l'animait repose en paix au sein des Pyramides, parmi les débris de cercueils, de sphynx et d'obélisques. Un réseau de grandes routes va du Nil à l'Euphrate et de l'Euphrate au Nil; on y voit surgir les bois sacrés, les temples, les autels de Baal. La gracieuse déesse de Phénicie est assise plaintive et solitaire sur l'étroite plage que dominent les cèdres du Liban; elle pleure le bel Adonis dont la tête sanglante roule au sein des flots. Cependant une sauvage allégresse rugit sur la péninsule; Bérécinthe fait voler les roues de son char; une ivresse furieuse s'empare des sens : ce sont des danses frénétiques, des chants dans les langues rauques de la Syrie, des lamentations mêlées d'affreux plaisirs. — D'autre part, Moïse mène son peuple au Sinaï, la voix du tonnerre appelle la loi des hauteurs de cette montagne, et la citadelle du Seigneur s'élève sur Sion. — Moïse alors crée cette singulière nationalité,

qui était fondée sur l'adoration de Dieu, la haine et l'extermination de l'étranger, cette démocratie, peut-être la mieux organisée de l'antiquité, où il n'existait pas de ces distinctions injurieuses de patriciens et de plébéiens, de nobles et de vilains; où le peuple ne connaissait d'autre souverain que la loi; où tout homme, quelle que fût sa tribu, sa naissance, sa fortune, était admis aux fonctions publiques; où chaque ville, chaque bourg, avait son Démosthène, sous le nom de prophète.

Les prophètes étaient les défenseurs des droits du peuple et les conservateurs du culte de Jéhovah; aucun d'eux n'a égalé le royal Isaïe. Dans sa verve impétueuse, il réunit tous les torrents de l'enthousiasme et les lance dans l'avenir. Du haut des régions poétiques, il se réclame comme l'aigle du haut des nues, et prenant son essor, il fond sur sa proie avec la promptitude et l'éclat de la foudre, alors qu'écrasant et terrible, il foule aux pieds les mœurs licencieuses du peuple et la politique étroite de ses maîtres. Armé du glaive et du flambeau de Dieu, il ouvre et met au jour les turpitudes d'Israël et les cloue toutes palpitantes au pilori. Mais il n'est jamais ni plus sublime ni plus terrible que lorsqu'il entend retentir par-dessus l'âpre Liban les chants voluptueux d'Astarté et les rugissements de Moloch. C'est alors qu'on peut dire de lui comme Virgile de la Pythonisse :

. . . . Majorque videri,
Nec mortale sonans. . . . .

Toutefois, ce ne fut qu'après que les formes gouvernementales eurent subi différentes transfigurations par le despotisme oriental, par les castes égyptiennes et par les aristocraties phéniciennes, que se réalisa la conception d'une république dans le sens de la Grèce; que l'obéissance sympathisa avec la liberté; que la raison divine et le droit de la force furent remplacés par le principe de l'égalité, par la raison d'état et le droit écrit. Le voile du harem devait s'amincir par degrés avant qu'il devînt le joujou de Vénus et des Grâces.

La Grèce est le sol natal de l'humanité, de la belle législation politique, du beau en religion, en morale, en littérature. Le jeune Grec, avec sa blonde tête adolescente, avec ses formes harmonieuses comme sa lyre, favori des Grâces, favori des Muses, vainqueur dans Olympie ou à l'Isthme de Corinthe, accompli de corps et d'ame, véritable fils de Phébus Apollon, fuyait les grossiers travaux de l'Égypte, et les pompes barbares, et la vie pastorale de l'Asie; ses délices, à lui, c'était d'éparpiller sur les places publiques, dans les écoles, partout, les feuilles de la rose mystique que lui avait léguée l'Orient.

L'art égyptien perdit ce que lui avait donné l'esprit de métier : le colosse devint statue, le temple gigantesque se transforma en théâtre, et les noms glorieux et parfumés de Sapho et d'Anacréon rappellent une autre littérature que celle qui éclate dans les prophéties d'Ézéchiel, dans ce char du tonnerre, dans ces coursiers du tonnerre, dans ce trône

de saphir, dans tout le symbolisme flottant du Temple de Babylone.

Brillants et crédules, amusés par des contes, nourris par des fables, gouvernés par une religion poétique, vivant dans un monde de prestiges, les Grecs aimaient, par-dessus tout, les enivrants tourbillons de la valse ionienne, les molles ondulations, les chants langoureux des flûtes lydiennes. Chez eux, la musique est partout : elle est dans l'épopée, elle est dans l'ode, elle est dans le drame, elle est dans l'histoire, elle est dans les discours de Démosthène, elle est dans les dialogues de Platon, elle est jusque dans les lois de Solon : de là ces rapides mouvements, ces belles cadences, toute cette délectable mélodie de l'ame qu'on appelle poésie grecque.

A Athènes, le théâtre, la musique, la danse, étaient choses publiques, officielles, pour ainsi dire. Les archontes, premiers magistrats de la république, nommaient en pleine assemblée les joueurs de flûte chargés d'accompagner les danses solennelles. Périclès, pour s'attacher les pauvres, et pour leur faciliter l'entrée aux spectacles, fit passer un décret par lequel on devait, avant chaque représentation, distribuer à chacun d'entre eux deux oboles, l'une pour payer sa place, l'autre pour subvenir à ses besoins tant que dureraient les fêtes. La célébration de ces fêtes répandait un esprit de vertige parmi les habitants de toute la Grèce. Pendant plusieurs jours, on les voyait abandonner leurs affaires, se refuser au sommeil, passer une partie de la journée au bruit

des applaudissements d'un parterre idolâtre. Et Lycurgue, ce législateur inexorable, cet homme au cœur de marbre et au crâne de bronze, qui avait arraché aux mères leurs enfants, qui avait déchiré la tunique des vierges, qui avait fait du vol une vertu, qui avait foulé aux pieds l'amour des époux et la tendresse des fils, éleva un autel au rire.

Il est d'observation que près de vingt siècles d'esclavage et toutes les horreurs de la dernière guerre de l'indépendance n'ont pu effacer les traditions nationales. Les femmes de Psara, de Morée et de Livadie dansaient, le soir, dans les îles, au bruit du tambour de basque, tandis que le hibou et la misère nichaient dans leurs cabanes.

Ce qui caractérise la Grèce, c'est l'instinct de liberté, d'opposition à l'oppression de la vie publique; et l'inscription tumulaire des Spartiates tombés aux Thermopyles restera pour jamais le glorieux résumé de toutes les vertus patriotiques. Le Grec est le citoyen d'une république représentée par la cité; il est, comme πολίτης, l'opposé du Barbare, qui erre dans le vide, qui a pour toute marque de distinction le nom de sa tribu. Élevé au-dessus des masses inertes de l'Orient et placé sur le piédestal de l'esclavage, l'homme, en Grèce, éclate dans sa personnalité libre; mais il appartient à l'état, il sacrifie la vie privée à la vie publique; mais il a la conscience de sa supériorité, la modestie n'est pas une vertu de la Grèce. Aussi chez elle, point d'organisation grande et forte, point de

patrie commune par les liens de la concorde et de l'amour, l'élément démocratique d'Athènes toujours aux prises avec l'élément aristocratique de Sparte, la Gorgone des factions partout présente sous le nom de hégémonie. Le seul lien fédéral fut le lien esthétique, qui éleva la vie politique au-dessus de toutes les bornes du fini, de la vie matérielle.

Et comment aurait-il pu y avoir union et amitié entre la mobile Athènes, cette fournaise d'intelligences fortes et neuves, en ébullition constante, ce pandémonium de philosophes, d'économistes, de bavards et d'écrivassiers, et entre l'austère Sparte, cet ancien théâtre où l'héroïsme a joué un rôle si magnifique, où l'homme, tyran et esclave, a paru si grand, si éclatant, si étrange. Sparte ne connaissait que le droit de l'épée, et malheur à qui l'avait irritée, témoin les ruines d'Hélos et de la Messénie. Cette dernière, toutefois, trouva un vengeur dans le plus grand des Grecs, dans le noble Épaminondas.

Ce fut un beau jour, un jour à jamais mémorable, que celui où le héros thébain traça lui-même l'enceinte des murs de la nouvelle Messène, au milieu des prières, des sacrifices, des bénédictions et des larmes de joie de tout un peuple.

Du reste, rien de plus varié que la Grèce. Les habitants différaient entre eux comme leurs races, leurs provinces, leur manière de vivre, selon les degrés de leur culture, et les vicissitudes de succès et de revers où les plaçait le hasard de la fortune. Les Arcadiens et les Athéniens, les Ioniens et

les Épirotes, les Lacédémoniens et les Sybarites, étaient tellement dissemblables, qu'essayer de les peindre tous en général, ce serait s'exposer à faire un portrait plus discordant que le tableau de ce dême athénien, dû au pinceau de Parrhasius. Les Grecs, envisagés dans leur ensemble, étaient changeants, ils étaient injustes, ils étaient frivoles, ils étaient sensibles, ils étaient doux, ils étaient compatissants, ils étaient enthousiastes, ils étaient vaniteux, ils étaient humbles, ils étaient féroces, ils étaient tout ce que vous voulez [8].

« Dans le plus étroit espace, dit un écrivain moderne, on vit rassemblés toutes les grandeurs, toutes les petitesses, toute la sagesse, toute la folie humaine; les tyrans les plus cruels, les rois les plus vertueux, les conquérants les plus renommés, les sages les plus célèbres; les meilleures lois, les peuples les plus libres, les esclaves les plus soumis; des vertus éclatantes, des vices déifiés; des modèles dans tous les genres de talents et d'arts, de luxe et d'austérité; toutes les formes de gouvernement et d'anarchie. »

Dans les affaires les plus graves et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, suffisait pour distraire de ses craintes, détourner de ses intérêts, un peuple doué de sensations si vives, de passions et de goûts si inflammables. Quelquefois il interrompait une grave assemblée publique pour courir après un oiseau, ou pour applau-

dir les plates bouffonneries d'un Cléon [9] ; enfant ! Et avec la même légèreté, il se laissa séduire, aux jeux isthmiques, par les machiavéliques cajoleries du sénat romain ; il alla jusqu'à couronner de fleurs ses bourreaux, à baiser leurs mains, leurs vêtements ; malheureux !

La Grèce avait, dans le nombre de ses villes et de ses républiques, une cité qui en était comme la tête et la fleur : c'était Athènes. Elle y reluisait dans tout son éclat, s'y recueillait et s'y résumait dans toute sa force ; et la vivante image de cette ville fut le brillant et voluptueux Alcibiade.

Véritable figure de caméléon, cet homme était, à Athènes, spirituel, d'un goût exquis, un modèle d'urbanité et d'élégance ; à Sparte, austère, dur, se nourrissant de brouet noir, se reniant lui-même, le plus fidèle disciple de Lycurgue ; en Thrace, tour-à-tour chasseur sauvage et franc libertin ; en Perse, plus magnifique qu'un satrape, plus mou qu'un Ionien ; partout enfin, dans toutes les sphères de la vie, dans le vice et la vertu, le premier. Il éclipsait tout ce qui l'entourait, et, dans la présomptueuse conviction de sa supériorité, il s'offrit comme un exemple à suivre.

Quoi qu'il en soit, dans notre siècle si fécond en actes d'égoïsme, en effrontés parjures, en scandaleux mépris de la parole donnée, en volte-faces infâmes, en serments prostitués, aucune histoire ne peut, comme celle de la Grèce, relever les courages abattus et raviver la foi en l'humanité. Que de géné-

reux dévouements, depuis cet Épiménide de Crète, qui, après avoir ramené Athènes à de nouveaux principes d'ordre et de vertu, ne demanda, pour toute récompense, qu'une branche d'olivier et l'amitié des Athéniens, jusqu'à ce magnanime Timoléon, qui pacifia et repeupla sa patrie adoptive, et préféra la conscience d'une noble action à l'éclat de la majesté royale !

Ce fut Alexandre qui accomplit les grandes destinées de la Grèce. On n'a pas apprécié à sa juste valeur l'expédition de ce prince contre les Perses, et cependant c'est le plus important événement dont l'histoire fasse mention; c'est le début de cette longue lutte de la civilisation contre la barbarie, qui est le fond de l'histoire de l'humanité, parce qu'elle est le fond de sa destinée. Cette expédition n'a point le caractère barbare de celles qui l'avaient précédée. Avec 35,000 hommes, Alexandre fit rouler dans la poussière le colosse de Perse, et dès lors tous ses efforts allaient directement à effacer les distinctions du peuple vainqueur et des peuples vaincus, à unir l'Occident à l'Orient par les liens pacifiques des arts, des sciences et du commerce; à cimenter cette union par des mariages entre les deux peuples; à faire de Babylone le centre, la capitale d'un monde nouveau, qui devait s'étendre de l'Indus à la Libye, et, de l'autre côté, jusqu'à la mer d'Icare. Quelle pensée de créer ainsi une Grèce universelle par le langage, les lois et les mœurs, et de fonder à Bactres, à Suse, à Alexandrie, de nouvelles Athènes ! Ce fut moins une con-

quête qu'une mission. La victoire une fois remportée, on ne voyait plus ni armet, ni lance, ni pique, ni rondelle; le conquérant et ses amis et capitaines portaient des chapeaux couronnés de fleurs [10]. Toutes les nations se rallièrent sous les drapeaux de la Grèce, c'est-à-dire de la civilisation; le monothéisme et le polythéisme firent connaissance; ils se contrôlèrent, ils se combattirent; et des frottements multipliés du génie hellénique et du génie asiatique, il résulta une fusion intellectuelle qui enfanta le premier monde civilisé, le monde grec-oriental, du sein duquel jaillit le christianisme [11].

La médiocrité au pouvoir est la trompette de réveil de toutes les incapacités, de toutes les nullités, de tous les infiniment petits; mais le génie sur le trône distingue, attire, suit le génie. De là cette inaltérable amitié entre Aristote et Alexandre.

Tous les deux voulaient tout embrasser, tout généraliser: Aristote, le monde intérieur, le monde scientifique; Alexandre, le monde extérieur, le monde politique.

En résumé, les Grecs étaient les jeunes gens de la société antique: à eux la palme de l'esprit, de la bravoure, du civisme, des arts, de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie. Les Romains furent les récolteurs et les distributeurs des fruits qui avaient été semés par d'autres et qui tombèrent mûrs entre leurs mains. Le génie de la Grèce franchit les ponts de l'Italie et se communiqua aux autres peuples, en langue et en costume romains.

Rivaliser avec les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, tel ne fut jamais le but des Romains; pour eux, la première des gloires était de terrasser la résistance et d'imposer à tous les conditions de la servitude sous les couleurs de la paix ou de la liberté.

> « Tu regere imperio populos, Romane, memento.
> » Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
> » Parcere subjectis, et debellare superbos. »

Il y avait quelque chose d'orageux, une espèce de fièvre séditieuse dans cette race multiforme des sept collines. Née de Mars et nourrie du lait d'une louve, c'était le sang du dieu des batailles qui circulait dans ses veines, et jusque dans ses jeux on reconnaissait le nourrisson de la bête féroce. Pareilles aux vautours s'élevant dans les airs à grand bruit d'ailes, les terribles légions, quand elles sortaient par les portes triomphales, ne rentraient point sans rapporter au Capitole des trophées de victoire. Rome n'a pas menti à son nom.

L'histoire de cette ville est-elle autre chose que l'histoire de la force personnifiée (Ῥώμη), qui, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, a étreint le monde de ses trois bras de fer : le glaive, la loi et la foi ?

Ce qui distingue particulièrement le peuple romain, c'est un profond sentiment et un profond respect du droit. Cette idée fut pour lui une grande force ; le peuple romain est le peuple du droit par excellence. Sa religion même n'était qu'une forme

du droit. Le *fas* et le *jus* étaient les deux faces d'une même unité, *reipublicæ.* Les traditions législatives se perpétuèrent à travers les tyrannies et les bouleversements de l'empire; elles en furent les seuls principes d'ordre et de cohésion politique; et, au milieu d'une société labourée par le destin et cicatrisée par la foudre, au milieu d'une religion qui tombait, de mœurs qui se corrompaient, de caractères qui se ternissaient, d'une grande civilisation qui perdait par degrés ses honneurs, sa dignité et toutes ses chances de salut, on vit naître et appliquer d'excellentes lois civiles. *Nihil hoc ad edictum prætoris* [12].

La notion du droit, chez les Romains, jaillissait du choc des partis, du choc des deux ordres dont l'état était composé.

Dès l'origine, des ferments de discorde, des matières bitumineuses, s'étaient amoncelés entre le patriciat et la plèbe, entre les défenseurs du fait et les défenseurs du droit, entre les possesseurs de la forme et les masses populaires, entre le principe stationnaire ou oriental et entre le principe évolutif ou occidental : c'était une action et une réaction, une pression et une répression continuelles; mais, au fond, l'état avait un caractère déterminé, général, commun; l'élément latin prévalut sur les parties sabines, osques, étrusques; les agitations de l'intérieur et les guerres du dehors étaient comme un feu purificateur, et l'élément *politique* prévalut. Quatre lettres, *S. P. Q. R.*, formule magique, d'une

terrible puissance, subjuguèrent et détruisirent l'univers, et les paroles d'Alecton à Turnus furent, pendant huit cents ans, la devise du peuple qui aurait pu les écrire sur ses drapeaux [13].

L'aigle de la république fixa d'abord ses regards sur ce soleil du monde, sur cette dévorante Carthage. L'Asie s'était éteinte pour faire place à l'Afrique.

Carthage mêla l'esprit de conquête à l'esprit de commerce; serpent endormi le long de la Méditerranée, elle serra dans ses anneaux de bronze les côtes de l'Afrique, de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de la Gaule, de l'Espagne, et jusqu'aux rives du grand Océan; la Nubie, l'Abyssinie, la Nigritie, l'Éthiopie, la Numidie, se dressèrent comme les colonnes de ce vaste empire commercial. La métropole de cet empire, la ville de Baal, était immense, riche, fière, toute resplendissante du luxe et des arts étranges de l'Orient: des constructions titaniques, des jardins aériens, des palais magiques, des coupoles et des toits d'or, des flottes qui vomissaient le feu grégeois, 700,000 habitants, une populace innombrable; c'était le rendez-vous de tous les aventuriers du monde, espagnols, gaulois, liguriens, baléares, grecs métis, italiens, africains surtout; c'était un violent tourbillon de religions, de mœurs, de costumes; c'était un hurlement prodigieux où se mêlaient toutes les langues, tous les patois, tous les accents. Et l'armée était composée de ce rebut, de cette écume de la moitié de l'Europe

et de l'Afrique. Quel aspect! des hordes de Gaulois demi-nus, armés de glaives; des escadrons d'Ibères vêtus de lin; des Liguriens sauvages; des Nasamons et des Lotophages au teint basané, hérissés de lances; au centre, le bataillon sacré des Carthaginois, plus éclatant par sa parure que par sa bravoure; à la tête, les frondeurs, troupe légère, dont les pierres lancées au loin écrasaient harnais et boucliers; sur les ailes, les cavaliers numides recrutés à Fetz et à Maroc, vrais Centaures, couverts de peaux de tigre, assis sur des coursiers ardents, petits, sans selle ni bride.

Deux grandes républiques rivales ne peuvent subsister l'une à côté de l'autre, c'est dans l'ordre [14]; puis c'était une lutte de races qui s'est renouvelée au moyen-âge, dans les plaines de l'Andalousie, aux champs de Palestine, sur les rives du Bosphore. Ici l'Afrique succomba sous l'Europe, l'Orient sous l'Occident.

Cette réaction de l'esprit novateur de l'Occident contre le génie immobile de l'Orient avait déjà été tentée par la conjuration armée des races helléniques au siége de Troie. Dans la suite, les armées et les galères du roi barbare furent tour-à-tour écrasées à Marathon, aux Thermopyles, à Platée, à Mycale, sur l'Eurymédon; Alexandre avait voulu occidentaliser la Perse et l'Inde, mais la mort le frappa au milieu de ses projets et de ses triomphes. Ce fut Rome qui égorgea l'Orient sur les ruines fumantes de Carthage, car c'est de cette épouvantable catastrophe que date la

suprématie de la civilisation libre et guerrière de l'Europe sur la civilisation religieuse et despotique de l'Asie. Que serait devenu le monde si Carthage eût vaincu, si ces marchands, avec leur aristocratie d'argent, leur hideux égoïsme, leur politique barbare, leur police défiante et cruelle, leurs sbires et leurs espions, leur religion de chair et de sang, leurs orgies et leurs bacchanales, eussent eu le dessus ? C'est là une question que je recommande aux investigations des savants du siècle.

Revenons à Rome. Le vaste séquestre qu'elle avait prescrit ne pouvait se maintenir que par un pacte éternel avec la guerre. Or, celle-ci ayant écrasé le noyau de la bourgeoisie, il ne resta plus que la noblesse et la populace ; la démagogie déchaîna les passions de la multitude contre le sénat et la noblesse, ensuite les généraux lâchèrent les soldats, comme des dogues furieux, contre la puissance essentielle de l'état lui-même et le jetèrent tout sanglant entre les bras du faux et rusé Auguste. Ce fut alors le tour des plébéiens, des affranchis et des esclaves de régner, et les dépouilles du monde arrachées à un patriciat tyrannique et à une liberté longuement anarchique, ne servirent plus qu'à donner au peuple souverain du pain et des comédiens [15].

Quel que soit le point de vue sous lequel on envisage l'empire, on doit convenir d'un fait : c'est que Rome étendit les bienfaits de sa civilisation sur toute l'humanité. Du Tage à l'Euphrate, et du Danube au Nil, elle avait réuni tous les peuples sous un même

maître et sous une même loi. L'Afrique, la Grèce, l'Asie, les Gaules, la Germanie même, furent successivement admises dans cette grande initiation du monde civil. Le nom seul de Romain tenait ensemble des contrées et des peuples qui auparavant se connaissaient à peine par ouï-dire. Dans les trois parties du globe, on voyait des légions romaines, des lois romaines, des vertus et des vices romains. Les barrières qui séparaient les peuples furent renversées, un pas immense fut fait pour détruire les individualités nationales et pour les jeter toutes pêle-mêle dans une même fonte, dans un même moule [16].

Malheureusement tout cela était, en grande partie, l'œuvre de la force brutale, de la conquête de l'homme sur l'homme. Raser les villes, emmener les populations, maudire les terres, les labourer en y semant du sel, voilà les moyens qu'on employait le plus souvent [17].

Tous les grands monuments de l'art romain, depuis l'amphithéâtre de Curion jusqu'au Colysée de Vespasien, depuis le temple de Jupiter Stator jusqu'au Panthéon d'Agrippa, avaient été construits avec la moelle et les entrailles des nations les plus civilisées, Italiens, Grecs, Syriens, Carthaginois.

Les deux vers rongeurs de la société antique furent l'esclavage et la guerre; tout le système romain était fondé sur ces bases ruineuses. Dans cette société, on consommait toujours sans produire, on suppléait à la production par la spoliation [18]. Le vol, le massacre, la débauche, le despotisme, précédaient, entouraient,

suivaient le quadrige du triomphateur. Or, de guerre en guerre, de proscription en proscription, de servitude en servitude, ce système devait aboutir à un épuisement effroyable, à une complète dissolution [19].

« Plus de route ouverte à l'activité où l'on pût créer pour les autres en même temps que pour soi. L'activité de chacun chercha donc à s'épuiser en satisfactions pour lui-même. Généralement on se fit égoïste par impossibilité de ne pas l'être. Le monde romain se fit ivre et infâme ; il se rua dans cette sale débauche pour laquelle il n'y a jamais eu de nom dans aucune langue, et dans laquelle il n'y a plus de pudeur, plus de parenté, plus de sexe, plus rien d'humain [20]. »

« On a remarqué qu'au moment d'expirer, chaque forme sociale en travail de dissolution se retire, pour rendre sa chute plus exemplaire et plus bruyante, dans quelques groupes prédestinés, souvent dans un seul homme chargé d'en finir avec la désorganisation qui s'individualise en lui. Héliogabal s'empare de tous les vices de l'empire romain, sans en oublier aucun ; il est, par ses excès mêmes, le vengeur des peuples que ses prédécesseurs ont écrasés. Tout ce qui est possible dans les dimensions du mal : il le réalise, il veut le sang des hommes, la vertu des femmes, la vie des enfants, la fortune du monde, sa gloire, les secrets de l'abîme, les secrets de Dieu ; il va, il vient, il abat, il monte, il domine, jusqu'au jour marqué où le Titan reçoit le tonnerre sur la tête, et où l'homme-Babel s'écroule. On jette le dieu aux latrines, puis on

lavé les latrines. Tout finit par là : on dirait qu'il n'y a pas de grande élévation terrestre qui ne doive se terminer par une confusion ou par une turpitude. La Rome du moyen-âge meurt dans le brillant Léon X, et empoisonnée comme lui. Le 18me siècle a aussi ses hommes d'agonie râlant pour tous quand l'heure est venue de considérer la noblesse comme chose finie, morte et corrompue ; la noblesse, qui a contre elle des titans audacieux qui s'appellent philosophes, des maçons téméraires qui s'appellent encyclopédistes, au milieu d'elle des Héliogabals, du nom de Louis XV et de duc d'Orléans. »

Cependant, au sein du monde romain condamné à périr, il s'opéra une révolution lente, mais immense, et cela, avec les seules armes de l'éternelle, de la céleste vérité.

Le christianisme fut la première religion réfléchie, la première religion des hommes : les religions précédentes n'avaient été que des religions d'enfants et de barbares.

Le paganisme ne connaissait Dieu que dans l'empire de la nature, il connaissait Dieu tout-puissant ; mais Dieu saint lui était inconnu. Les dieux étaient esclaves de la matière, de la fatalité [21]. Au-dessus d'eux était le destin entouré des Parques, qui roulaient les cieux autour de leurs éternels fuseaux ; ce destin inexorable pesait au souverain même de l'Olympe les lots qu'il n'était appelé à distribuer que dans un temps mesuré et déterminé. Chez les Gentils, il n'y avait pas, à proprement parler, de mora-

lité libre ; l'action morale n'était que le produit d'un sentiment pratique, d'un sentiment d'actualité.

Lorsque, sous le ciel étoilé de Philippes, le poignard en main, et rêvant encore le fantôme fatidique de Sardes, Brutus s'écrie : « Vertu ! vain mot, » vaine ombre, esclave du hasard ! Hélas, j'ai cru en » toi ! » je ne reconnais là que le disciple de Caton. Si Brutus avait possédé la vraie vertu, la vertu chrétienne, elle lui aurait offert, en ce moment suprême, tout ce qu'elle a de sublimes consolations, d'ineffables soulagements; et il aurait compris que la victoire d'Antoine, avec toutes ses conséquences, appartenait à l'ordre général et nécessaire du monde. Mais si sa vertu, à lui, n'était que du patriotisme à la romaine, quelle merveille alors que le plus faible succombât sous le plus fort ?

Que dirai-je de la sensualité qui dominait dans toutes les religions de l'antiquité, et des abus monstrueux qui en résultaient ? Le dieu effréné du naturalisme avait agité son thyrse sur tous les peuples. Schiva sur le taureau et Parvadi à Bénarès, Phtha sur Apis et Héphaestobula, Bel et Dercéto à Babylone, Saturne et Rhée en Grèce, Chusores en Phénicie, il avait parcouru la terre en d'innombrables incarnations ; comme Osiris et Isis, comme Ninus et Sémiramis, comme Anaès et Homanès, comme Atys et Cybèle, comme Adonis et Astarté, comme Bacchus et Ariadne. Partout de farouches orgies bruyaient autour de lui, des prophètes proclamaient son culte, les adorateurs en foule inondaient ses temples, et le sang coulait à flots de ses autels.

Le mosaïsme détacha violemment l'esprit de la nature, Dieu de l'homme; il éleva l'idée de la divinité et de l'intelligence au-dessus de la position subalterne qu'elle occupait dans le paganisme, et la délivra des fers dans lesquels le culte de la nature la retenait captive. C'est l'esprit libre, l'esprit pur, l'esprit des esprits, qui règne dans la bible. Dieu recule dans le ciel à une profondeur infinie, ou bien pèse sur la terre, s'y applique et l'écrase.

Misérables atomes, égaux dans le néant, les hommes gisent haletants sur la plaine. La loi de Moïse n'est pas un objet de libre conviction; elle est octroyée par une autorité extérieure, moyennant des récompenses et des peines matérielles. Ce despotisme précis dans la loi, tandis qu'il y avait tant de vague, d'imaginaire, d'invisible dans la personne du despote, mettait en jeu toutes les puissances de l'ame.

Au surplus, la religion des Juifs avait fini par se perdre dans les sectes des Pharisiens, des Sadducéens, et des Esséens ou Thérapeutes, tout comme le polythéisme s'était abîmé dans les doctrines des Stoïciens, des Épicuriens, des Pythagoriciens-Platoniciens [11].

Le christianisme détruisit l'opposition que le judaïsme avait établi entre Dieu et l'homme; au Dieu-Nature du paganisme, il substitua le Dieu-Homme; à la triste ivresse des sens, les sérieuses voluptés de l'ame; à la sombre impersonnalité, la personnalité libre. Il pacifia le ciel avec la terre; il réconcilia la divinité avec l'humanité, en relevant celle-ci de la déchéance dont Dieu l'avait frappée. L'enfer, qui avait

subjugué la terre, fut vaincu. Christ est la révélation de la divinité dans l'humanité, car en lui l'humanité est élevée à toute sa vigueur, à toute sa pureté, à toute sa dignité. Il tira la morale de l'épaisse atmosphère du fini et de la matière, et la plaça dans un sanctuaire inviolable; il enseigna les doctrines les plus sublimes sur la création, le gouvernement et la conservation de l'univers. L'amour de l'humanité devint le ton fondamental de l'harmonie chrétienne; l'esprit, sanctifié par cette noble passion, voit dans Dieu, un père; dans les hommes, des frères; dans tout ce qui respire, la grande famille de l'humanité. Arrière, arrière donc les étroites idées d'individualisme, de patriotisme, de nationalisme; tous les hommes sont fils du même père et sont frères en Jésus! Désormais il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur, qu'un seul peuple et qu'un seul empire, et dans cet empire ne seront reçus que ceux qui auront vaincu le monde extérieur et qui auront conquis le monde céleste de la foi, de l'amour, de l'abnégation. Dans cet empire ne règneront que le vrai et le beau, et ses dons et ses biens seront la paix et la joie dans l'esprit et la vérité.

C'est une chose imposante que cet ensemble de pensées qui développe à nos yeux l'ordre moral tout entier, et donne à ce bel édifice le dévouement pour base et la divinité pour faîte.

Honneur, honneur éternel à ce dieu souffrant, à ce dieu crucifié, à ce dieu couronné d'épines, dont le sang a coulé, comme un baume adoucissant, sur les

plaies sanglantes de l'humanité. Oh ! qu'il est profond de vérité ce *saint mystère* de la croix, symbole si vénéré, si multiplié dans les campagnes, si mal compris dans les villes où, en effet, sa vue doit être atterrante ; car elle rappelle à la fois le sort du juste dans nos sociétés subversives, la résignation devenue parmi elles l'unique voie de salut, et témoigne tout ce que sait et peut l'autorité, quand sa haute et dernière raison, son souverain recours, est le supplice.

La plus haute et la plus profonde idée du christianisme, c'est celle de la glorification toujours ascendante de Dieu dans la marche éternelle de la création, de la lumière à une lumière toujours plus éclatante. Cette idée est pour la connaissance métaphysique le centre vivant de la révélation chrétienne, comme la doctrine de la chute forme le mystère de la révélation mosaïque.

Ainsi, en partant des doctrines du christianisme, le but de l'humanité est partout. L'expiation est l'œuvre de l'humanité, la réhabilitation en est le terme. La réhabilitation de l'homme et de la nature ; leur réintégration dans un état non semblable, mais équivalent à celui où ils furent créés ; le pouvoir de l'homme sur la nature, non plus ressaisi par l'intuition primitive, par la vertu magique des premiers jours du monde, mais, péniblement et par degrés, reconquis par la science et l'observation ; l'homme retrouvant, non la naïve innocence qui ignore les passions, mais la sagesse, fruit du repentir, qui les connaît et les dompte : voilà l'état

définitif que la foi chrétienne annonce à ceux qui lui sont fidèles [13].

Ne craignons pas de le dire, le christianisme, pur de tout alliage profane, de toute invention humaine, est la religion des sociétés modernes : on y trouve toutes les jouissances intellectuelles et morales ; elle admet à la seconder dans l'enseignement de ses divins préceptes, les plus profondes philosophies ; elle unit la sagesse de l'autorité à celle de la raison, et cette dernière elle l'appuie sur les plus saines doctrines et sur la plus vaste érudition. Ceux-là se trompent étrangement qui s'imaginent que le christianisme est fini, quand il n'a pas encore parcouru le tiers de sa carrière. Le christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder.

J'ai signalé les causes qui minaient l'empire romain. La croix, long-temps condamnée aux catacombes, brilla enfin à la face du ciel. Ce signe de la fraternité universelle donna une vague et immense espérance aux esclaves, aux vaincus, à tous ceux qui souffraient ; mais le christianisme ne pouvait agir efficacement sur tant de maux dévorants, parce qu'il n'avait pas encore pénétré assez avant dans l'administration publique ni dans les masses. La Providence alors intervint, et elle appliqua un remède qu'elle prit au dehors.

Quand donc l'empire eut porté tous ses fruits, fruits amers, fruits fétides, voilà tout-à-coup que les gorges froides de l'Oural, les Palus-Méotides, les sommets sauvages de l'Asie du nord vomissent,

comme un torrent bourbeux, leurs laides et incultes populations sur la belle Europe. Elles viennent de l'orient et du septentrion les multitudes armées de Goths, d'Ostrogoths, de Visigoths, de Vandales, de Suèves, d'Alains, de Franks, d'Allemans, de Burgundes, d'Angles, de Saxons, de Rugiens, d'Hérules, de Slaves, de Huns, qui se précipitent sur les voluptueuses Espagnes, la riante Italie et la divine Grèce. Elles viennent, et partout elles traquent les peuples civilisés comme des sangliers dans leur bauge. On a beau les arrêter, elles vont, elles vont toujours. *Un poids invincible, une force inévitable les entraîne......* En avant, en avant !.... au Capitole ! au Capitole !..... Mort à cette Babel impie ; trop long-temps elle s'est soûlée du sang, elle s'est gorgée de la chair des nations ! Qu'elle soit frappée, étendue à terre, qu'elle devienne la proie des oiseaux de nuit et des brigands du désert !.... *Et elles se lancent sur Rome avec des cris semblables au bruissement des flots de la mer.*

Ministres rigoureux des haines et des vengeances des nations, elles brandissent devant elles l'implacable glaive de Némésis. *Sous le sabot de leurs coursiers, sous la roue de leurs chars*, elles écrasent sans distinction les monuments de la sagesse et de la folie, de la vertu et du crime. Et toujours, toujours, s'enfle, gronde, se roule le torrent ; partout des ruines ; la machine du monde a perdu son balancier ; tout se confond, tout s'écroule, tout s'abîme dans un chaos sans fin.

Adieu donc merveilleuses images d'une époque que déjà la nuit enserre de ses replis funèbres! Adieu sublimes figures de la Grèce et de Rome! Adieu trésors classiques! Adieu dernières étincelles d'une civilisation qui s'éteint comme un brasier sous la cendre! Temples, palais, trônes, autels, césars, déités antiques, adieu! D'autres générations s'élèvent, d'autres sphères d'activité se préparent pour l'humanité.

Au cinquième siècle, l'Église chrétienne avait triomphé des superstitions de la multitude, de l'éloquence railleuse et subtile des sophistes, de la puissance et de la politique des empereurs, des calomnies et des débordements de l'hérésie; elle avait survécu à l'écroulement de l'empire et aux ravages de ces bandes torves, hideuses, rauques, effroyables, qui venaient de le détruire; elle avait détourné la colère et les foudres de ce fléau des peuples, de ce Godegisel Attila, qui prétendit être parent de Cham, fils de Noé, au trente-cinquième degré; qui avait quatorze nations sous ses bannières; et qui entretenait des relations d'amitié avec les rois des Goths, des Gépides, des Vandales et le khan de la Chine...

C'est au moment où toute institution générale s'évanouit, où l'unité politique périt, que l'Église chrétienne proclame le plus haut l'unité de sa doctrine, l'universalité de son droit; et, du sein de la plus épouvantable confusion, s'est élevée l'idée la plus étendue et la plus pure que les hommes aient jamais connue: l'idée de la société spirituelle. Ce monde, bardé de fer et bruissant d'acier, à genoux devant le

pouvoir invisible de l'Église ; cette Rome, reine du moyen-âge par la croyance et la parole ; cette Rome qui dispose de tous les sceptres, qui ceint toutes les couronnes, qui constitue l'harmonie alors que la féodalité couvre le sol d'un réseau d'airain, que les cottes-de-mailles se brisent ; cette Rome offre le plus éclatant triomphe de l'esprit sur la matière, des idées sur la violence.

Qu'elle est grande, et forte, et puissante, cette organisation du moyen-âge : obéissance filiale et sainte vénération de la femme, amour inextinguible de liberté et de despotisme sans frein, religion et esprit martial, ordre ponctuel et penchant singulier pour les aventures ; — et vaillance et monachisme, aventures et galanteries, tyrannie et licence, idées et passions orientales, grecques, romaines, scandinaves, l'esprit du catholicisme relia tout cela, et en forma cet édifice politique et religieux dont l'histoire ressemble à un conte féerique, à un beau roman de chevalerie.

Toutes ces nationalités et ces dynasties, jalouses et hargneuses de la conquête étaient animées du même souffle et fondues dans la même conviction ; elles étaient régies par une idée commune, par une foi commune, par une langue commune; tous les hommes avaient ce que nous recherchons vainement depuis long-temps, *un Dieu au ciel et une patrie sur la terre.*

La religion était la passion et la loi du moyen-âge. Reine du temple, elle était aussi du monde et

des affaires; elle retenait les peuples par ses pratiques et ses cérémonies; elle occupait les intelligences par ses dogmes et ses discussions.

« L'église était alors le vrai domicile du peuple, dit M. Michelet. La maison de l'homme, cette misérable masure où il revenait le soir, n'était qu'un abri momentané. Il n'y avait qu'une maison, à vrai dire, la maison de Dieu. Ce n'est pas en vain que l'église avait droit d'asile; c'était alors l'asile universel, la vie sociale s'y était réfugiée tout entière. L'homme y priait, la commune y délibérait, la cloche était la voix de la cité. Elle appelait aux travaux des champs, aux affaires civiles, quelquefois aux batailles de la liberté. En Italie, c'était dans les églises que le peuple souverain s'assemblait. Ce fut à Saint-Marc que les députés de l'Europe vinrent demander une flotte pour la quatrième croisade. Le commerce se faisait autour des églises; les pèlerinages étaient des foires. Les marchandises étaient bénies. Les animaux, comme aujourd'hui encore à Naples, étaient menés à la bénédiction; l'Église ne la refusait point : elle laissait *approcher ces petits*. Naguère, à Paris, les jambons de Pâques étaient vendus au parvis Notre-Dame, et chacun, en les emportant, les faisait bénir. Autrefois, on faisait mieux; on mangeait dans l'église même, et après le repas venait la danse. L'Église se prêtait à ces joies enfantines.

» C'est qu'alors le peuple et l'Église, qui se recrutait dans le peuple, c'était même chose, comme l'enfant et la mère. Tous les deux étaient encore sans dé-

fiance; la mère voulait à elle seule suffire à son enfant. « .... *Pandentemque sinus et totâ veste vocantem cœruleum in gremium.* »

» Le culte était un dialogue tendre entre Dieu, l'Église et le peuple, exprimant la même pensée. Elle, sur un ton grave et passionné tour à tour, mêlait la vieille langue sacrée et la langue du peuple. La solennité des prières était rompue, dramatisée de chants pathétiques, comme ce dialogue des Vierges folles et des Vierges sages qui nous a été conservé. Et quelquefois aussi, elle se faisait petite, la Grande, la Docte, l'Éternelle, elle bégayait avec son enfant. Elle lui traduisait l'ineffable en puériles légendes, telles qu'il les lui fallait encore. Elle lui parlait et elle l'écoutait. Le peuple élevait la voix, non pas le peuple fictif qui parle dans le chœur, mais le vrai peuple venu du dehors, lorsqu'il entrait, innombrable, tumultueux, par tous les vomitoires de la cathédrale, avec sa grande voix confuse, géant enfant, comme le saint Christophe de la légende, brut, ignorant, passionné, mais docile, implorant l'initiation, demandant à porter le Christ sur ses épaules colossales. Il entrait, amenant dans l'église le hideux dragon du péché, il le traînait, soûlé de victuailles, aux pieds du Sauveur, sous le coup de la prière qui doit l'immoler. Quelquefois aussi, reconnaissant que la bestialité est en lui-même, il exposait, dans des extravagances symboliques, sa misère, son infirmité. C'est ce qu'on appelait la fête des idiots, *fatuorum*. Cette imitation de l'orgie païenne, tolérée par le christianisme, comme l'adieu de l'homme

à la sensualité qu'il abjurait, se reproduisait aux Fêtes de l'enfance du Christ, à la Circoncision, aux Rois, aux Saints-Innocents, et aussi aux jours où l'humanité, sauvée du démon, tombait dans l'ivresse de la joie, à Noël et à Pâques. Le clergé lui-même y prenait part. Ici les chanoines jouaient à la balle dans l'église, là on traînait outrageusement l'odieux hareng du carême. La bête, comme l'homme, était réhabilitée. L'humble témoin de la naissance du Sauveur, le fidèle animal qui de son haleine le réchauffa tout petit dans la crèche, qui le porta avec sa mère en Égypte, qui l'amena triomphant dans Jérusalem, avait sa part de la joie. Sobriété, patience, ferme résignation, le moyen-âge, plus juste que nous, distinguait en l'âne je ne sais combien de vertus chrétiennes. Pourquoi eût-on rougi de lui? Le Sauveur n'en avait pas rougi.... Plus tard, les naïvetés tournèrent en dérisions, et l'Église fut obligée d'imposer silence au peuple, de l'éloigner, de le tenir à distance. Mais, aux premiers siècles du moyen-âge, quel mal en tout cela? Tout n'est-il pas permis à l'enfant? L'Église s'effarouchait si peu de ces drames populaires, qu'elle en reproduisait sur ses murailles les traits les plus hardis. A Rouen, un cochon joue du violon, à Chartres, c'est un âne. A Essone, un évêque tient une marotte. Ailleurs, ce sont les images des vices et des péchés sculptées dans la liberté d'un pieux cynisme. Le courageux artiste n'a pas reculé devant l'inceste de Loth, ni les infamies de Sodome.

» Il y avait alors dans l'Église un merveilleux génie dramatique, plein de hardiesse et de bonhomie, souvent empreint d'une puérilité touchante. Personne ne riait en Allemagne quand le nouveau curé, au milieu de sa messe d'installation, allait prendre sa mère par la main et dansait avec elle. Si elle était morte, elle était sauvée sans difficulté ; il mettait *sous le chandelier l'ame de sa mère.* L'amour de la mère et du fils, de Marie et de Jésus, était pour l'Église une riche source de pathétique. Aujourd'hui encore à Messine, le jour de l'Assomption, la Vierge, portée par toute la ville, cherche son fils comme la Cérès de la Sicile antique cherchait Proserpine ; enfin, quand elle est au moment d'entrer dans la grande place, on lui présente tout-à-coup l'image du Sauveur; elle tressaille et recule de surprise, et douze oiseaux, qui s'envolent de son sein, portent à Dieu l'effusion de la joie maternelle.

» A la Pentecôte, des pigeons blancs étaient lâchés parmi des langues de feu, les fleurs pleuvaient, les galeries intérieures étaient illuminées. A d'autres fêtes, l'illumination était au dehors. Qu'on se représente l'effet des lumières sur ces prodigieux monuments, lorsque le clergé, circulant par les rampes aériennes, animait de ses processions fantastiques les masses ténébreuses, passant et repassant le long des balustrades, sous ces ponts dentelés, avec les riches costumes, les cierges et les chants ; lorsque la lumière et la voix tournaient de cercle en cercle, et qu'en bas, dans l'ombre, répondait l'océan du peu-

ple. C'était là le vrai drame, le vrai mystère, la représentation du voyage de l'humanité à travers les trois mondes; cette intention sublime que Dante reçut de la réalité passagère pour la fixer et l'éterniser dans la *Divina comedia*.

» Ce colossal théâtre du drame sacré est rentré, après sa longue fête du moyen-âge, dans le silence et dans l'ombre. La faible voix qu'on y entend, celle du prêtre, est impuissante à remplir des voûtes dont l'ampleur était faite pour embrasser et contenir le tonnerre de la voix du peuple. Elle est veuve, elle est vide, l'église. Son profond symbolisme, qui parlait alors si haut, est devenu muet. C'est maintenant un objet de curiosité scientifique, d'explications philosophiques, d'interprétations alexandrines. L'église est un musée gothique que visitent les habiles : ils tournent autour, regardent irrévérencieusement, et louent au lieu de prier! Encore savent-ils bien ce qu'ils louent! Ce qui trouve grâce devant eux, ce qui leur plaît dans l'église, ce n'est pas l'église elle-même, ce sera le travail délicat de ses ornements, la frange de son manteau, sa dentelle de pierre, quelque ouvrage laborieux et subtil du gothique en décadence [34].»

La puissance spirituelle, se trouvant au moyen-âge, par la force des choses, à la tête de toute l'activité humaine, devait nécessairement s'arroger le gouvernement général du monde, d'autant plus qu'elle y était poussée par le déplorable état de l'ordre temporel, par les violences et les iniquités des pouvoirs séculiers.

Mais le pouvoir de l'Église n'était pas seulement un pouvoir de circonstances, c'était encore un pouvoir légitime. J'entends par-là tout pouvoir qui est entre les mains des meilleurs et des plus capables, des optimates de l'intelligence et du travail; tout pouvoir qui recherche et met au jour les supériorités enfouies ou disséminées au sein de la société, qui les place et les rétribue d'une manière légitime, c'est-à-dire sans distinction de naissance ni de fortune, uniquement selon le plus ou le moins de talent et d'activité qu'ils déploient, selon la part plus ou moins grande qu'ils prennent à l'accomplissement de l'œuvre sociale.

Pour réaliser ces conditions, l'Église avait adopté le principe de l'élection du supérieur par les inférieurs et du choix des inférieurs par le supérieur; elle n'exigeait d'autres cens d'éligibilité que le mérite personnel, qui était sa valeur sociale, à elle; et dans cette galerie de gloire et de sainteté formée par les pontifes du moyen-âge, les plus grands d'entre eux sont presque tous sortis des rangs les plus obscurs, et il n'était pas rare de voir l'homme du peuple, encore tout couvert des stigmates de la servitude, monter à la chaire de Saint-Pierre.

C'est précisément cette abolition de tout privilége qui distingue la théocratie chrétienne des théocraties anciennes: dans ces dernières, c'était l'esprit de caste, c'est-à-dire le privilége et l'hérédité des charges, qui prévalait; le règne de l'Église, au contraire, était le règne de l'égalité dans les temps des plus révoltantes inégalités, des plus injustes priviléges.

Ce n'est pas tout : les castes sacerdotales se montraient toujours appuyées sur la force guerrière, tandis que l'institution chrétienne prononça anathème contre elle.

On ne peut réfléchir sur les combinaisons politiques de l'antiquité sans songer avec douleur qu'elles n'avaient pour objet que la liberté de la moitié tout au plus de l'espèce humaine. Pour l'autre moitié, on en vendait la vie, l'ame et le corps, comme on vend le bœuf et le cheval. C'était une vérité reconnue par les jurisconsultes et par les philosophes romains [15], que l'esclavage en soi était contraire à la nature, mais que c'était un établissement du droit des gens. Mais ce sentiment était contesté par les Grecs, qui s'étaient imaginé que la nature avait destinés, eux à être libres, et les Barbares à être esclaves [16]. Les Grecs et les Romains étaient des peuples d'orateurs en plein vent, de démagogues oisifs et élégants, dont les esclaves faisaient le ménage [17]. Le principe de fraternité, proclamé par le christianisme, condamnait l'esclavage, et le clergé aida par ses discours à une destruction que les événements et les mœurs devaient nécessairement amener [18].

Ce changement a été le germe d'une révolution dans les destinées du genre humain : il lui doit d'avoir pu connaître la véritable liberté. Mais gardez-vous de croire que le sort des individus se soit amélioré soudain et comme par enchantement. Non, l'histoire est essentiellement successive, ou dans le temps, comme disent les métaphysiciens; et, à côté

de toute cette poésie de courage s'élançant sur les champs de bataille, protégeant, étendant le territoire ; à côté de toute cette valeur belliqueuse agrandissant le nom de la patrie, se trouvait l'industrie pauvre, délaissée, luttant à grand'peine contre le protectorat armé et sanglant des barons féodaux, rançonnée, taillable et corvéable à merci. Mais l'humanité obtint au moins ce résultat important, qu'à l'esclavage elle vit succéder d'abord le servage, qui était une condition bien meilleure, puisque le serf n'était pas la propriété directe du maître, qu'il recueillait une portion de son travail et avait une famille, qu'il était protégé par la loi civile et religieuse, et qu'aux yeux de l'Église et selon la parole de l'évangile, il était autant que le seigneur. C'étaient là des avantages refusés à l'esclave [29].

Ainsi l'Église chrétienne était continuellement en progrès, tantôt provoquée par les attaques d'une opposition extérieure, tantôt poussée par des besoins de réforme et de développement intérieurs ; et elle soutenait, avec autant de talent que de gloire, la lutte si vive et si redoutable de la science et de la force contre elle réunies [30]. Mais le plus grand progrès était toujours cette consécration, en fait et en droit, du principe d'admissibilité de tous, à tous les bienfaits de la société religieuse. Car n'est-ce pas cet absurde système des exclusions qui a été la source de toutes les jalousies, de toutes les haines, de toutes les commotions, de tous les désordres politiques ?

Il reste donc démontré, une fois pour toutes, que

le seul moyen de centralisation dans ces siècles de barbarie, c'était l'Église. Elle était jeune, elle avait une forme définitive, elle possédait le mouvement et l'ordre, l'énergie et la loi; c'était un corps régulièrement constitué : elle servait d'intermédiaire entre le monde romain et le monde barbare, entre les vainqueurs et les vaincus, les forts et les faibles, les maîtres et le peuple. Elle agissait sur les uns et sur les autres, les préparant à une civilisation plus développée, et figeant le bronze encore liquide de la société nouvelle.

En face de cette indestructible hiérarchie représentant l'unité morale, se trouvait l'aristocratie féodale, puissante, habilement échelonnée; mais elle était menée en laisse par l'Église, jusqu'à ce que, au 12e siècle, les communes et les rois se donnèrent la main pour l'exterminer : au signal de guerre et au cri de rescousse, l'armure d'airain que portait le géant fut brisée. C'est merveille de voir, dans l'histoire, cet assaut de truands et de guerriers morionnés d'or, qui avaient mis pour étendard au vent la jaque des bourgeois de Flandre et le labarum de monseigneur saint Denis. L'issue du combat fut tout au profit de la royauté et aboutit à Louis XIV; mais les truands s'étant aperçus de la part léonine que leur superbe alliée avait prise dans le butin, se fâchèrent tout rouge, reprirent le dessus, et à Louis XIV opposèrent Mirabeau. — Reprenons. — Il y a donc eu lutte au moyen-âge, mais lutte de la liberté et de l'Église contre le fait brutal ou la féodalité : l'esprit nouveau, c'était le

christianisme, esprit qui lutta contre la conquête; réfugié dans les cloîtres, il humilia les forteresses, et, avec Grégoire VII, réhabilita le droit. Plus tard, lorsque Rome se montra infidèle à sa mission, il créa les écrivains du 16e siècle, anima Pascal, et prépara l'audace des écrivains du 18e.

Pendant que le monde germanique commençait à se former, l'Arabie s'ouvrit pour envoyer ses fils répandre, la lance et l'épée à la main, une foi nouvelle.

L'Orient avait produit deux grands livres : la bible et l'évangile. La bible ne sortit de Palestine que quand le christianisme fut entée sur elle. L'évangile avait été particulièrement pour la gentilité qu'avaient préparée Platon et l'école d'Alexandrie, et pour les peuples de l'Occident, capables d'une concentration plus profonde. Le coran devint la loi des races sémitiques, long-temps mortifiées par l'âpreté de la discipline chrétienne, par les abstractions métaphysiques du dogme, et ranimées par une religion plus conforme à leurs besoins.

D'autre part, la pureté des religions asiatiques avait été altérée par des emprunts faits de çà, de là : c'était un mélange difforme de sabéisme, de judaïsme et de christianisme ; les esprits en confusion flottaient d'autel à autel ; l'empire de Constantinople avait été épuisé par les guerres des Perses, et l'église grecque ébranlée par les sanglantes querelles des Monophysites et des Nestoriens.

L'Arabie devint donc pour l'Orient ce que la

Germanie fut pour l'Occident, c'est-à-dire un pays de rénovation politique et religieuse.

Le panthéisme moral de Mahomet, en accordant prétexte, fondement et excuse aux prétentions des puissants, à l'ambition des usurpateurs, aux violences des tyrans; mais en désarmant le désespoir et en consolant le malheur par l'inévitabilité du destin, par la rigide inflexibilité d'une volonté occulte et fatalique, devait enchaîner au char de la fortune du prophète de la Mecque les hommes du glaive, du sang, de la force brutale. L'eudémonisme sensuel, auquel il donna libre carrière en-deçà et au-delà du tombeau, devait lui amener des populations amoureuses du merveilleux et des plaisirs [31]. Les tribus arabes voulaient des champs de bataille, des femmes et des pillages. Mahomet leur dit : Hé bien ! combattez au nom de mon dieu, et les femmes et les trésors des infidèles ne vous manqueront pas; l'univers est à vous! L'idée de Mahomet était une idée guerroyante, qui se propageait en montant à cheval, en brandissant la bannière, en rutilant le cimeterre.

Pasteur dans les champs fertiles de l'Irack et de la Chaldée, sectateur de tous les dieux, habile dans les sciences, jaloux de sa vie errante et libre, ardent et maigre comme son coursier, l'Arabe, à l'œil brûlant et noir, à l'ame noble et fière, et mobile comme le sable du désert, à l'imagination brillante et fantastique comme le manteau du ciel étoilé, frappé de la divine lumière de l'islam, s'élance à la conquête des hommes et des consciences.

L'Orient renaît à une nouvelle vie et compte de nouveaux prodiges : la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, la Sicile, l'Espagne, que déjà l'arianisme avait soustraites, par les Vandales et les Visigoths, revoient dans le turban le signe de la domination orientale, avec laquelle les avait familiarisées Carthage. Grâces aux successeurs du Prophète, qui, divisés entre eux par la lutte de l'esprit et de la matière, se partagent ou conservent les peuples, suivant la conformité des vaincus, avec leur génie doux, tendre et mystique, dans Ali ; farouche, dur et brutal, dans Omar, le mahométisme se propage dans les trois parties du monde ; il presse, enserre et gagne l'Europe ; repoussé par la francisque de Charles Martel, il règne long-temps au-delà des Pyrénées. Et tandis que les Germains dédaignent les sciences profanes, les Arabes se montrent civilisés comme les Grecs et les Romains des beaux jours de la république ; un nouvel empire spirituel et temporel se fonde à Bagdad, et les palais de marbre et les cent villes de Cordoue deviennent le sanctuaire des belles-lettres et des beaux-arts, en même temps que le foyer du commerce et de l'industrie.

Il y a une virtuelle différence entre l'invasion arabe et l'invasion germaine. Les délices des provinces romaines et l'esprit de conquête entraînèrent les Germains. Ce qu'ils cherchaient, c'était force richesses en monnaies, en bijoux, en meubles ; c'étaient de beaux habits, de beaux coursiers, enfin ce qui procurait tout cela, des compagnons d'armes bien déterminés,

gens de cœur et de ressource. Les Arabes étaient conquérants et missionnaires à la fois; ce qu'ils voulaient avant tout, c'était d'imposer leur vie intellectuelle à l'univers; pour eux, la victoire par les armes fut le prosélytisme par l'exemple.

Ainsi les Arabes et l'islamisme forment une opposition grandiose avec les Germains et le christianisme; c'était une rivalité que la force des armes, les prestiges de la victoire, la ferveur et l'exaltation de la foi, et les attraits d'une civilisation avancée rendaient redoutable pour l'Europe.

Ce fut dans les embranchements de cette double germination que fleurit le caractère du moyen-âge, caractère imprégné de la nature sentimentale et fidèle du Teuton, et de la nature galante et merveilleuse du More.

Cependant les voluptés avaient rapidement usé les Barbares. L'aigle du Nord fit entendre les battements terribles de ses ailes, et s'élança sur l'Allemagne, la Frise, la Flandre, la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, les côtes occidentales et septentrionales de l'Afrique. Ce fut un nouvel esprit de vie puisé immédiatement à sa source, ce fut une sève nouvelle que les Normands communiquèrent aux éléments de la société, qui allait en déclinant; vers la même époque, les Magyars répétèrent les invasions de l'Asie. C'est le propre de la nature du Nord de répandre à grands coups de sabre des germes féconds de civilisation, et de celle du Midi, de mettre en jeu la magie de l'imagination et d'aiguillonner les plaisirs des sens.

Les séries des formes populaires et politiques qui avaient pris racine dans les décombres de l'empire romain, s'achevèrent avec Charlemagne; la conquête normande porta à sa maturité nationale la vie germaine, sarmate, romane.

Le règne de Charlemagne mérite d'être apprécié plus spécialement.

Voyons d'abord quel était l'état de la société à l'avènement de ce prince. Il était varié, agité, confus; il y régnait trois éléments de civilisation tout différents : l'élément municipal, dernier débris de l'empire romain, l'élément chrétien et l'élément germain; les principes théocratique, monarchique, aristocratique, démocratique, formaient un chaos, un pêle-mêle universel, où il était impossible de découvrir aucun fait précis, général, établi, pour tirer l'Europe de cette situation. Le trône de Byzance chancelait sur ses bases; l'Italie était divisée entre les Grecs et les Lombards; la Neustrie n'était plus rien; l'Espagne s'isolait de l'Afrique, et se trouvait elle-même affaiblie par le schisme qui divisait le grand califat depuis Samarcande jusqu'à Lisbonne; l'Angleterre luttait avec peine contre les pirates normands, et les Saxons étaient pris à dos par les Slaves.

Ce fut dans ces circonstances perplexes que Charlemagne monta sur le trône. Le grand homme est posé là, dans les annales du monde, comme appartenant aux trois éléments de la société nouvelle, et comme les renfermant tous. Actif, infatigable, austère à la tête des armées, traînant à sa suite une cour

nombreuse, retiré dans son palais d'Aix, au fond de sa capitale barbare, il est entièrement germain. En même temps, il se fait nommer empereur d'Occident, il rédige des lois et des capitulaires; son gouvernement est tout romain. Mais, par-dessus tout, il est moderne, il est chrétien; et pour gouverner des Franks féroces, pour convertir de sauvages païens, il comprend qu'il faut employer le glaive du héros et le signe du Rédempteur. Une seule pensée haute et féconde domina les quarante-six années de son règne, celle de réunir en un seul centre politique tous les peuples conquérants aussi bien que conquis, de les policer par les sciences et les arts, d'abolir tous les pouvoirs féodaux et de les absorber dans sa personne. Il ne réussit pas, à la vérité, à faire prévaloir ce grand dessein; mais tout ne meurt pas avec les hommes supérieurs. Ils viennent tracer la route, et les autres marchent de loin à la lueur qu'ils laissent sur leurs pas. Voyez l'Orient après la mort d'Alexandre, voyez la Russie après celle de Pierre-le-Grand!

A la suite du démembrement de l'empire de Charlemagne, les populations, auparavant flottantes, se fixent en s'isolant; l'homme prend racine, il s'incorpore à la terre; de petits états se forment; les ducs, comtes, barons, et tous les propriétaires indépendants, hommes d'armes, s'unissent par une certaine hiérarchie de droits et de services : la société passe de l'anarchie du 9e siècle à l'organisation, à l'association du 10e.

Mais le résultat le plus important fut la fondation de la première monarchie solide en Europe, car quelque violentes qu'aient été, dans la suite, les invasions des Normands, des Slaves et des Hongrois ; quelques divisións, quelques bouleversements qu'ait subis le grand empire, toujours est-il qu'une borne avait été mise à toutes les migrations tartares ultérieures, depuis l'Elbe jusqu'en Pannonie. L'empire frank fut la pierre angulaire du nouvel édifice social, contre laquelle vinrent se briser tous les efforts des Huns et des Arabes. Lorsque le gouvernement du monde passa à l'Allemagne, on suivit l'exemple donné par Charlemagne : les Slaves, les Wendes, les Polonais, les Prussiens, les Livonais et les Esthiens, furent successivement convertis au christianisme, et ces peuples cessèrent leurs courses vagabondes.

Il en avait été de même après la mort d'Alexandre. On trouva, dans les écrits laissés par ce conquérant, des projets gigantesques. On devait construire en Phénicie, en Syrie, en Cilicie, à Chypre, mille vaisseaux pour porter la guerre sur les rivages de l'Afrique, de l'Espagne et de tous les pays qui environnaient la Sicile, et pour s'assurer, par-là, un passage libre sur toutes les côtes de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il ne s'agissait de rien moins que de fonder une innombrable quantité de villes et de pourvoir à la transmigration réciproque des Asiatiques en Europe et des Européens en Asie, afin que ces deux parties de la terre, ces implacables ennemies, réconciliées et confondues, vécussent désormais dans une paix durable [32].

Rien de tout cela ne fut exécuté ; mais de grands états européens s'élevèrent dans la profonde barbarie de l'Orient. Depuis l'Asie-mineure et la Syrie jusqu'aux frontières de l'Inde, on vit se répandre, parmi les hommes courbés auparavant sous la verge du plus hideux despotisme, un peuple énergique qui connaissait les droits de l'humanité, et qui voulait participer à la formation des lois qui devaient le gouverner. Les arts des Grecs couvrirent toute l'Asie ; leur industrie pénétra en Bactriane et dans tout l'Orient. Alexandre avait établi des villes grecques jusque sur les bords de l'Indus, et toutes jouissaient de franchises municipales. Les invasions des Scythes et des Tartares, les conquêtes des Parthes, anéantirent ces petites républiques dans les contrées lointaines ; elles les absorbèrent dans les états constitués selon l'esprit monarchique de l'Asie ; mais on les vit se soutenir dans le royaume des Séleucides, jusqu'au Tigre, et jusqu'en Égypte, sous les Lagides, et, de l'autre côté, jusqu'à Byzance.

De même encore, la mort de Pierre-le-Grand, de cet homme extraordinaire, qui avait dans sa tête des pensées vastes comme le monde, de ce Brutus couronné, qui réunissait, à un haut degré, le génie destructeur de la Convention et le génie organisateur de Napoléon, laissa inaccomplis les plans qu'il avait conçus ; mais Pétersbourg était fondé, la Russie était irrévocablement acquise à l'Europe, et la Charybde de l'Asie avait dû lâcher sa proie.

Retournons au moyen-âge.

Pour que l'on pût rouvrir entre les peuples du globe des communications long-temps interrompues ; pour que l'on pût briser les fers du servage-de-corps ; arracher le sceptre à des tyrans stupides ; débrouiller entièrement le chaos ; reposer les forces militantes dans un équilibre salutaire ; établir sur des bases solides le triple règne des sciences, des arts et de l'industrie ; faire prospérer, dans un tiers-état éclairé, ce créateur de la moderne civilisation, la liberté et ses inséparables compagnes, la raison, l'ordre et la justice : l'Europe devait décharger l'exubérance de ses populations dans les fosses de l'Asie ; l'arrogante noblesse féodale perdre, dans les croisades, avec son sang, son ardeur de batailles et son esprit de mutinerie ; des villes libres et une hanse martiale se faire respecter par leur opulence et leurs armes ; les universités servir d'asile à la science contre la barbarie ; la farouche âpreté du Nord se tempérer aux sources grecques et latines ; la profonde érudition du moyen-âge former une sainte-alliance avec les Grâces et les Muses antiques ; trouver le chemin du cœur, et mériter le noble titre de civilisatrice de la moderne humanité.

Aussi, à peine Pierre d'Amiens eut-il secoué les torches de sa belliqueuse éloquence, que partout s'alluma le plus vif enthousiasme pour les croisades ; et comme si l'heure du départ eût été marquée au cadran des cieux, tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, s'en allèrent ensemble de chez eux, sans chefs, sans guides, sans armes, sans vivres ; car Dieu

avait dit : « *Je le veux !* » Immense fut le mouvement, immenses furent les masses qui se mirent en branle : comme du temps de la grande migration des peuples, il en vint du midi et il en vint du septentrion, il en vint de l'orient et il en vint de l'occident ; il en vint même dont personne n'entendait la langue, et qui, pour se faire comprendre, mettaient leurs doigts en forme de croix.

J'aurais voulu assister à ces conciles de Plaisance et de Clermont, où la chrétienté était réunie comme une grande république, comme un vaste hériban ; j'aurais voulu voir ces prélats et ces rois, ces nations et ces églises, ces chevaliers et ces docteurs, brûlant du désir de délivrer leurs frères du joug de leurs oppresseurs, et interrompant de leurs mille tonnerres d'applaudissements, de leurs mille bruyantes voix, de leurs mille cris rauques de *Deus lo vult, Deus lo vult !* le torrent de l'éloquence du Saint-Père, qui haranguait dans la place publique. Oh ! quelle était puissante cette chaire évangélique qui s'était posée comme une tribune universelle au milieu des peuples, et leur faisait tout sacrifier pour une idée, pour un sentiment.

La liberté a eu ses gloires et ses prodiges, je n'en disconviens pas ; et certes ce ne serait pas moi qui médirais de ces paysans, fils de la république, qui volaient à la défense de leur patrie, pieds nus, sans pain, mais armés de deux foudres allumées : la foudre du canon et la foudre de l'égalité. Cependant, quand la Grèce, quand la Pologne, s'étaient soulevées pour le principe que vous prétendez aimer ; quand

les flots de l'Alphée et de la Vistule, rougis de sang et grossis de larmes, imploraient à grands cris votre pitié, vous êtes-vous croisés? Vous êtes-vous dit : la liberté le veut! l'égalité le veut! Non; vous n'avez eu pour tant de malheurs qu'une stérile aumône, prélevée, à force de bals et de concerts, sur votre superflu.

Cessez donc de calomnier les merveilleux élans de ce moyen-âge que l'ignorance avait si long-temps enfoui dans les ténèbres, et dont le génie jaillit encore au ciel dans les flèches et les aiguilles de nos cathédrales, soupire ou mugit dans les tubes harmonieux de l'orgue, et retentit dans la musique aérienne de la cloche, cette grande voix de la grande civilisation chrétienne.

Les croisades forment, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une sorte de cercle de retour dans la marche de l'esprit humain. Avant cette mémorable époque, les sciences et les arts étaient encore dans les langes de l'enfance et ne se montraient que sous les formes les plus dures; les armes seules vidaient les querelles des vassaux; partout régnait le droit du plus fort, le droit du poing; l'agriculture était négligée; les champs étaient ravagés; les classes infimes asservies et foulées aux pieds; et il n'y avait presque nulle part ni commerce ni navigation de peuple à peuple. Mais au Bosphore de Thrace, les rudes enfants de l'Occident apprirent à connaître leurs forces et leur émancipation; à Byzance, ils rougirent de leur grossièreté et s'effrayèrent de leur misère; ils vinrent en contact avec des mœurs, des cultes et des

peuples divers, et leur horizon religieux, politique et littéraire s'élargit par degrés. Pleins de besoins nouveaux, ils rapportèrent, sur leurs vaisseaux pavoisés de bannières et bigarrés d'armoiries, l'Orient avec ses hérésies, ses parfums et ses enchantements.

La commotion donnée à l'Europe par les guerres saintes en ouvrit de nouveau l'entrée aux relations du globe, en la secouant jusque dans ses fondements, et un sang frais ranima ce corps fatigué. Mille espérances déployèrent leurs ailes : la sévère ligne de démarcation, que la lance du noble seigneur avait creusée dans les rangs de la féodalité, s'effaça insensiblement; le serf fut détaché de la glèbe; les *grandes communes* s'établirent, et la parole devint plus libre, cette parole ardente, fière, avide d'air, folle d'indépendance.

Ce fut là un progrès immense, car la liberté des communes, qui s'accrut et s'affermit singulièrement après les croisades, enfanta cette intéressante classe intermédiaire, l'ame, le foyer des lumières et de la félicité publique, élément social entièrement inconnu au monde ancien, lequel, somme toute, n'était composé que de riches, oppresseurs, et de pauvres, opprimés.

Aussi qu'étaient, je vous le demande, sous les rapports du commerce, de l'industrie, de la population, de la puissance et du bien-être, Athènes et Sparte, au prix des républiques marchandes du moyen-âge, au prix de Gênes, de Pise, et de cette brillante fille de la mer, la riche et belle Venise? Qu'étaient-elles même au prix de nos grasses et laborieuses commu-

nes de Flandre, au prix d'Ypres [33], de Gand, où les hommes grouillaient comme des insectes et des reptiles après des pluies d'été, où les foulons, les forgerons, les bouchers, gâtés par les excès de la bombance, jetaient l'émeute au vent comme des semeurs de blé; et surtout au prix de cette orageuse cité de Bruges, qui, au premier cri de guerre, faisait sortir de ses murs quinze, vingt, trente mille hommes, lance au poing, casque en tête?

Enlacée des chaînes pacifiques de l'Église, l'Europe vit éclater, du 13e au 15e siècle, une émulation universelle d'amour, de croyance et de vertu guerrière. Tandis que l'Écosse soupire ses mélancolique ballades; que l'Espagne chrétienne et more s'admire dans son Alhambra; que la Catalogne anime les fils du *gai savoir;* que l'Italie est près de s'éveiller aux accents infernaux du poète florentin; que la France s'égaie aux lais de ses trouvères, aux sirventes de ses troubadours; que l'Allemagne se laisse aller à l'attraction magnétique de cette poésie naïve et profonde de Wolfram d'Eschenbach ou du Cor merveilleux de l'Enfant (*des Knaben Wunderhorn*), poésie décousue, qu'on saisit au vol, qu'on entend fredonner au pâtre, à la jeune fille, à l'artisan voyageur [34]: les nobles châtelaines, walkiries charmantes, président des cours d'amour, honorent les tournois de leur présence, et versent dans la vie chevaleresque un délectable arome de passion épurée.

Pour compléter le tableau, joignez-y ces pieuses confrériers d'arts et métiers; ces hanses de com-

merce ; ces villes opulentes et libres ; ces fêtes d'or et d'encens qui réunissaient toutes les classes, seigneurs et serfs ; ces corporations militantes des universités [35], qui, par leurs franchises, leurs priviléges, leurs dignités, leurs doctrines populaires, donnaient le ton à tous les mouvements de leur siècle.

La plus célèbre de ces institutions fut celle de Paris. Les salles de cette université étaient pleines non seulement d'écoliers, mais encore des hommes les plus distingués du clergé, de la cour et de la justice. Il y avait des savants étrangers, des gens d'épée et de riches bourgeois. Là se rencontraient ces faces larges, ces fronts protubérants, ces barbes vénérables, qui nous inspirent une sorte de religion à l'aspect des portraits du moyen-âge. Des visages maigres, aux yeux brillants et enfoncés, surmontés de crânes jaunis dans les fatigues de la scolastique, la passion favorite de l'époque, contrastaient avec de jeunes têtes ardentes, avec des hommes graves, avec des figures guerrières, avec les faces rubicondes de quelques financiers.

« Des leçons d'un seul professeur sortirent deux papes et cinquante évêques. D'effroyables mêlées de syllogismes avaient lieu sur la limite des deux camps ennemis de l'île et de la montagne, du parvis et de sainte Geneviève, de l'église et de la ville, de l'autorité et de la liberté. De là partaient en expéditions les chevaliers errants de la dialectique, comme ce terrible Abeilard, qui éleva chaire contre chaire, bannière contre bannière, qui démonta

Guillaume de Champeaux, saint Anselme, et jeta le gant à l'Église en défiant saint Bernard. »

Le disciple d'Abeilard, Arnaldo de Brescia, fut l'écho qui réveilla l'Italie. Ce précurseur de Wicleff et de Luther prêcha dans les villes de Lombardie : il tonna contre la puissance temporelle du clergé, il évoqua les majestueux souvenirs de Rome antique. Enflammés par son éloquence mâle, vive, hardie, les Romains abattirent les titres et les châteaux féodaux, abolirent le pouvoir pontifical, élurent un sénat, un patrice, des magistrats ; et la colline sacrée où fut le Capitole, entendit encore une fois les cris de liberté qui saluaient la nouvelle république ausonienne [36]. — Le *moi*, ivre d'orgueil, attaqua le *non-moi* sous toutes ses formes.

Mais Abeilard et Arnaldo de Brescia succombèrent ; il en devait être ainsi. La philosophie ne pouvait encore prétendre à gouverner le monde. Excellente comme préparation à l'indépendance moderne, elle pouvait bien éblouir, agiter le moyen-âge, mais non le dominer ; car elle contenait l'esprit d'examen et de doute, et le moyen-âge était avant tout un siècle de foi et d'unité. Pour ne pas périr, ainsi devait-il être. Il fallait opposer à cette terrible organisation féodale, qui aurait infailliblement détruit l'Europe, un contre-poids non moins terrible : et ce contre-poids fut l'Église, contre-poids qui devait durer jusqu'à ce que les peuples fussent devenus mûrs pour un autre ordre de choses.

Les mêmes réflexions s'appliquent aux révolutions

qui éclatèrent au 13e siècle, dans les froides vallées des Alpes et dans cette Babel du Languedoc, dont les fils se désignaient par le nom d'Albigeois, et que la civilisation moresque, les belles monnaies et les belles étoffes de l'Orient avait réconciliés avec le mahométisme.

Ainsi, dans cette hiérarchie colossale du moyen-âge qui s'étendait du prince au sujet, du pape au dernier chrétien, de la politique à la morale, de la morale à l'amour, il n'y avait, comme je l'ai déjà dit, qu'un sentiment pour nourrir tous les cœurs, le sentiment religieux, qu'une pensée pour échauffer toutes les têtes, la pensée religieuse. Or, lorsque l'humanité est animée d'un seul sentiment, d'une seule pensée, elle a vraiment la vie en elle; elle marche, parle, agit, comme un seul homme. Puisse la pensée philosophique-chrétienne, qui prétend à refaire notre œuvre sociale délabrée, féconder d'aussi heureuses influences les destinées nouvelles que les sciences et la sagesse expérimentale des âges antérieurs nous préparent; puisse-t-elle ramener bientôt cette unité tant désirée qui est la loi de l'homme et du monde; puisse-t-elle surtout nous donner des institutions, — non pas de ces institutions petites et mesquines, œuvres de circonstances et de partis, que le premier souffle ennemi balaie dans l'espace, — mais des institutions d'un ordre supérieur, abondantes en tous les genres de moyens et de ressources, et dont le moindre détail porte l'empreinte du génie; des institutions monumentales qui

semblent être faites pour la durée des siècles, qui volent à la conquête des lumières, qui, dans leur vigoureuse et harmonique conception, embrassent à la fois le monde physique, le monde moral, le monde intellectuel, qui règlent, dirigent, maintiennent l'organisation sociale tout entière, qui frappent d'étonnement et d'enthousiasme les générations présentes, et que saluent de leurs applaudissements et de leurs bénédictions les générations futures!

Nous venons de voir comment les préceptes de l'évangile, appliqués à la politique sous le nom de catholicisme, avaient régénéré l'Europe. La forme catholique avait été la plus belle, la plus poétique, la plus imposante des formes revêtues par le christianisme. La tiare avait tout régi dans cet univers de batailles et de grandes luttes féodales : législations, arts, rapports d'état à état, tout s'était concentré dans la cour de Rome. Puissance mystérieuse et morale, la papauté avait repoussé tant d'invasions, transformé tant de peuples, maîtrisé tant de farouches passions, que les nations germaniques avait apportées au bruit de la framée sanglante dans le vieux manoir des vaincus. Jusqu'au 15e siècle, elle avait été le signe universel de la cité, le principe de toute administration politique, la force enfin de la sociabilité. Sous sa tutelle s'étaient développés des peuples florissants, des mœurs robustes et pures, une religion tendre et fortifiante, une poésie simple, superstitieuse et idéale.

Par Grégoire VII, elle avait atteint l'apogée de sa

grandeur ; car l'empire de ce pontife ne fut, après tout, qu'une vigoureuse et utile réaction contre la féodalité.

La prodigieuse activité de Grégoire, l'influence de son règne et celle de l'Église ont été décrites avec une rare justesse de vues par M. Buchez. Le lecteur ne sera pas fâché de lire le fragment remarquable que voici :

« Au milieu de tout ce mouvement de combats qui avait occupé le huitième, le neuvième, le dixième, et la première moitié du onzième siècle, l'Église était restée debout, et dans son unité ; elle avait crû en puissance. S'il arriva plusieurs fois que, quelque part, un évêque, et une fois même le pape, à Rome, oublièrent leurs devoirs, jamais le scandale ne dura long-temps ; si quelquefois un ecclésiastique fut chassé par violence de son siége, jamais à cause de cela, et ainsi qu'un prince temporel, il ne perdit son titre, et ne manqua d'être rétabli : car le corps entier de l'Église se soulevait pour ses droits, comme pour ses devoirs, et il savait alors toujours trouver un bras pour exécuter ses décrets. D'ailleurs, les conciles provinciaux ne cessèrent de se réunir et de veiller à la discipline, en sorte que, parmi les prêtres, le devoir eut toujours la majorité. En outre, de saints solitaires, des missionnaires dévoués, ne cessèrent de pratiquer l'exemple d'une vie pure, et de prêcher la foi et les vertus chrétiennes ; on avait même essayé, pour la première fois, le pouvoir de l'excommunication pour des actes purement moraux,

et on avait réussi à vaincre les passions mêmes des princes.

» Il ne restait donc plus au pape qu'à déclarer authentiquement la suprématie du glaive spirituel sur le glaive temporel.

» Et l'Église pouvait compter, pour soutenir son entreprise, sur un appui énergique en dehors d'elle-même, qui ne pouvait manquer de lui venir aussitôt qu'elle le voudrait. Il se composait de l'immense multitude des petits vassaux, et des serfs attachés aux seigneurs, et des corporations d'ouvriers, libres ou serfs, groupés autour des églises cathédrales et autour des abbayes. Cette population semblait avoir été oubliée par le pouvoir temporel; l'Église seule s'en était occupée; elle leur avait donné tous les droits qu'elle pouvait donner, ceux des sacrements; toute l'égalité dont elle pouvait disposer, l'égalité établie devant l'autel, et dans son sein, à l'image de celle qui existe devant Dieu. Dans cette population, la partie la plus dévouée et la plus intelligente devait être celle qui vivait à l'abri des immunités de l'Église : ces corporations ouvrières des villes et des bourgs, disciplinées à l'imitation des couvents, et formée des descendants des serfs rachetés aux Barbares et des hommes qui étaient venus chercher sécurité pour leurs travaux sur les terres protégées par la croix.

» Depuis quelques années déjà l'Europe oscillait incertaine et sans direction, et ce temps avait suffi pour que tout ce qui était éclairé de cœur ou d'es-

prit, vint à désirer quelque chose de semblable à ce qui allait arriver. Tant que l'œuvre guerrière avait été, en majorité, une œuvre de dévouement, les hommes d'armes avaient été entourés d'un respect, d'un amour et d'une reconnaissance, qui s'était étendue des pères aux enfants, et qui, s'attachant aux noms mêmes, avait permis, commandé l'hérédité des fonctions. Mais maintenant que cette œuvre guerrière devenait, en majorité, une œuvre d'égoïsme, on commença à haïr ce que l'on avait admiré; et l'on ne vit plus qu'oppression et injustice dans des positions qui ne pouvaient être justifiées qu'à titre de droits héréditaires, et à titres personnels. On applaudit donc à l'attaque que l'Église commença contre cette noblesse.

» Les successeurs des apôtres entrèrent dans la voie révolutionnaire, en posant en principe, et en prenant pour manifeste, que les membres du corps européen devaient obéir à l'Église, ainsi que, dans l'homme, les organes charnels obéissent à l'esprit. Cette pétition à la souveraineté universelle et absolue n'était que le symbole temporel de la mission toute d'enseignement que l'Église devait, en définitive, accomplir; car, pour mener son entreprise à bien, elle n'avait ni soldats, ni trésors; ainsi elle ne pouvait réussir que par l'assentiment public, en appelant, en quelque sorte, chacun à choisir entre elle et ses ennemis, à l'occasion de chacune de ses tentatives; et il fallait, en conséquence, qu'elle fît en sorte que son but devînt celui du plus grand nombre; il fallait faire

que laïcs, bourgeois et paysans comprissent ce que comprenaient les prêtres; et, en effet, cela fut ainsi.

» Grégoire VII fut le grand pape de cette mission, après en avoir été le conseiller. C'était un homme sorti du peuple, fils d'un obscur charpentier. Ainsi que Charlemagne, il imprima à l'Église un mouvement tellement énergique qu'il ne pouvait cesser que lorsque son but serait accompli.

» Alors l'Europe fut agitée par des discussions purement spirituelles, de dogme, de morale ou de droit civil et canon. La résistance des égoïsmes établis se manifesta par la guerre et fut vaincue par les croisades.

» D'abord, la loi chrétienne fut rendue commune à tous. Nul, empereur ni serf, ne put s'y soustraire. Et le peuple apprit que tous étaient égaux devant Jésus-Christ.

» L'oppression fut frappée d'excommunication, et réprimée. Et le peuple apprit que toute fonction était une charge, ou un devoir envers les inférieurs.

» La corruption, la vénalité des charges et des bénéfices, sous le nom de simonie, furent anathématisées et arrêtées. Et le peuple apprit que le droit aux fonctions émanait seulement du mérite ou de l'élection, et point de naissance ni de fortune.

» Tous les travaux pacifiques furent protégés. Ainsi l'université grandit et prospéra sous l'aile de l'Église, et en même temps l'étude du droit canon et civil. Les communes se peuplèrent et s'enrichirent, et par-

ticulièrement celles d'évêchés ; et quelques-unes devinrent de puissantes villes.

» Tout le temps pendant lequel le mouvement imprimé par le fils du charpentier, gouverna l'Europe, fut une époque de création, d'activité dans toutes les directions, et d'espérance pour tous. Il y eut alors sur terre une justice au-dessus du droit de la force, une justice dont la puissance était uniquement fondée sur l'assentiment commun ; il y eut, chez tous les hommes, sensation d'avancement, assurance d'un meilleur avenir pour leurs enfants : les sentiments guerriers furent sanctifiés en recevant directement la loi de l'Église ; ils prirent, par leur contact avec les légats du pouvoir spirituel, et puisèrent, dans l'exemple des ordres religieux et militaires, ce caractère de générosité chrétienne, qu'on ne saurait désigner par un autre nom que par celui de chevaleresque ; les hommes d'armes apprirent à respecter et à défendre le faible, à avoir pitié de l'ennemi vaincu...

» Ce ne fut pas, sans de nombreux efforts, que les successeurs de St.-Pierre parvinrent à jeter tous ces germes de richesse présente et de grandeur à venir, au sein de la société européenne. Tous ceux qui avaient possession d'un droit personnel d'user et d'abuser, s'élevèrent contre eux. Ce fut la moitié de l'Italie, sous le nom de Gibelins ; ce furent surtout et d'abord les empereurs ; ceux-ci voulaient un pouvoir spirituel complaisant à leurs passions, et ils s'en firent un. Mais entre ces prétentions méchantes, et la justice, et la bienveillance de l'Église, le peuple jugea ;

et les empereurs furent abaissés..... Ainsi, dès son début dans la carrière, le pouvoir spirituel eut d'implacables ennemis; mais il avait alors pleine conscience de son œuvre; il était pauvre et sans propriété assurée, comme ceux qu'il protégeait [37]. »

Les papes, au 12e et au 13e siècle, poursuivirent les projets de Grégoire VII avec une vigueur et une constance telles qu'on aurait dit qu'à peu d'exceptions près, il n'avait régné, pendant deux siècles, qu'un seul pape [38]. Mais aucun d'eux ne se montra aussi digne du moine de Cluny qu'Innocent III; il le surpassa même par l'audace des conceptions, par le succès des entreprises. Tout le favorisait. Il était issu de la noble maison des comtes de Segni, il avait écrit sur les misères du genre humain, et il était monté sur le trône pontifical à la fleur de l'âge. Versé dans toutes les sciences, grand légiste, homme d'état parfait, il était plein de bonté et d'aménité, de courage et d'intrépidité, simple et parcimonieux dans sa vie privée, libéral jusqu'à l'excès envers les autres. Il géra la tutelle de l'empereur Frédéric avec l'esprit d'un roi et la loyauté d'un chevalier; il réussit à se faire reconnaître à Constantinople comme protecteur suprême de l'Église; avec son agréation, François d'Assise et Dominique d'Osma ramenèrent la religion à son principe, en faisant profession de vivre dans la pauvreté et d'imiter la vie de Jésus-Christ.

Innocent III fut le plus ferme appui de cette fameuse doctrine : « Dieu a mis au ciel deux grands luminaires, le soleil, et la lune, qui emprunte sa lu-

mière du soleil ; sur la terre, il y a le pape, et l'empereur, qui est le reflet du pape ; simple reflet, ombre pâle, qu'il reconnaisse ce qu'il est. Alors, le monde revenant à l'ordre véritable, Dieu régnera, et le vicaire de Dieu ; il y aura hiérarchie selon l'esprit, qui unit, et non pas selon la matière, qui divise [39]. »

Et il agit conformément à ces principes. Soutenu par la voix du peuple, qui est la voix de Dieu, il brisa comme du verre les souverains qui osaient braver son courroux. Ceux d'Aragon et de Bulgarie lui durent leurs couronnes ; à ceux de France et de Léon, il ôta leurs illégitimes épouses ; ceux de Portugal et d'Angleterre, il les contraignit à payer tribut. Deux empereurs qui déchiraient l'Allemagne, la vieille ennemie des papes, le prirent pour arbitre ; il changea les possessions de St.-Pierre en un État de l'Église, et couronna la 19e année de son règne par le grand concile réformateur de Latran.

Il reprit la route antique de la papauté, mais comme un torrent qui renverse tout et qui ne s'arrête devant aucun obstacle. Pontife impérieux et jaloux de son pouvoir, il employa tour-à-tour, pour se faire obéir, la douceur et la sagesse, l'inquisition et l'interdit.

L'inquisition, vous la connaissez ; mais savez-vous bien ce que c'était que l'interdit ?

Aussitôt que cette arme immatérielle d'un souverain sans pouvoir ostensible était lancée, les églises se fermaient, les saints sacrifices cessaient, toutes les pompes de la religion étaient suspendues ; une bure

noire couvrait les images du Seigneur et des Saints ; les prêtres poussaient d'affreux hurlements, en foulant aux pieds tous les objets de leur vénération ; la cloche bruyante, qui annonçait la fin des travaux du jour et l'heure de la prière, cessait de retentir dans la campagne. Au lieu de ces solennités qui accompagnaient le baptême, un seul prêtre ondoyait l'enfant qui venait de naître ; les jeunes amants demandaient en vain la bénédiction nuptiale, et les prières de l'agonie ne consolaient plus les mourants ; les corps des fidèles étaient exposés pêle-mêle sur le sol ; on fermait même les portes des cimetières. L'excommunié était abandonné de ses propres serviteurs ; ils ne le servaient qu'en tremblant, et livraient aux flammes tout ce que ses mains avaient touché.

C'est par ces moyens et d'autres semblables que Rome avait conquis une seconde fois le monde. Le pape avait le droit de lier et de délier sur la terre comme au ciel : il avait le droit de donner et d'enlever des couronnes. Lui-même portait une triple couronne pour indiquer qu'il commandait aux trois parties du monde alors connu ; il assemblait toutes les communautés chrétiennes dans ses conciles ; sa bannière dominait toutes les bannières ; et, devant les légions des croisés, flottait le gonfalon sacré.

N'accusons pas les grands pontifes du moyen-âge ; ils eurent le sort de tous les hommes qui sont au-dessus de leur siècle par leurs lumières et leur génie. La papauté, dans ces temps d'ignorance, devait com-

mander, en vertu de ces deux lois naturelles : *Qui ne peut se gouverner obéira, et au plus habile l'empire*[40] !

Mais pour qu'une société spirituelle puisse subsister, il faut que les esprits en connaissent et en acceptent librement l'empire : elle exclut donc, d'une part, l'ignorance; de l'autre, la contrainte. D'où il suit que l'Église ne pouvait se maintenir que par des moyens purement spirituels, par des moyens qui étaient légitimement dans sa puissance, et au nombre desquels se trouvent le prêche, la catéchisation, les décisions pacifiques des conciles, et surtout son admirable système pénitentiaire. Mais, à dater du 13e siècle, elle changea les armes de la démonstration et de la persuasion contre celles de la ruse et de la violence[41]; elle traita l'ame comme un objet matériel; elle alla jusqu'à implorer l'assistance du bras séculier pour l'exécution de ses mesures coactives; elle pactisa avec le pouvoir de César qu'elle avait déclaré impie; elle abdiqua les cieux pour le partage d'une couronne terrestre; elle mit dans la même balance la croix de Jésus-Christ et le blason de la féodalité; elle abandonna les peuples à la merci des tyrans; elle substitua le népotisme à la capacité; elle adopta pour principe *dominant* l'extermination des infidèles et des hérétiques, principe contraire à l'esprit et à la lettre de l'évangile, et combattu longtemps auparavant par les plus illustres Pères[42]; elle voulait établir la loi de la foi sur l'anéantissement de toute science[43], comme si le libre examen ne pou-

vait s'appliquer à la religion, comme si la philosophie ne s'occupait pas à trouver l'interprétation raisonnée des vérités divines.

Les conséquences de ce système ne se firent pas sentir d'abord. Les Barbares de l'invasion, naturellement fiers et féroces, incapables encore de raison, devaient nécessairement se reposer sur les conseils impénétrables de la Providence, se soumettre aveuglément à l'autorité divine; et quelle autre puissance que celle d'une religion pleine de terreurs, aurait dompté le stupide orgueil de la force qui isolait les individus ? A des temps barbares, il faut des moyens de discipline barbares; il fallut donc frapper à grands coups sur ces têtes debronze, jusqu'à ce que le bronze se fût aplati sous le marteau; mais il n'en fut plus de même quand l'intelligence commença à se développer [44] : alors la raison revendiqua ses droits, la nature pensante de l'homme prétendit à la pleine et entière liberté de suivre ou de rejeter ce qui avait été commandé par l'autorité; elle voulait examiner pour croire [45]. Or, l'Église ne tenait nullement compte de cette marche de l'esprit humain; habituée qu'elle était à tout faire par ordre absolu; fière de son infaillibilité; fière des progrès qu'elle avait réalisés, des services qu'elle avait rendus à la civilisation, des sympathies qu'elle avait éveillées; craignant même de compromettre son existence et sa sainte mission, elle oublia les préceptes de son divin fondateur au point de faire, d'une religion libre comme la pensée, inépuisable comme l'amour, un code pénal, et de don-

ner à la théologie toutes les formes d'un gouvernement despotique.

Il y a plus : ce fut au sein de la catholicité, à la cour des Borgia, à la face de l'Europe moderne et chrétienne, que naquit cette politique tendant à faire douter de l'existence du christianisme, ou d'une divinité et d'une justice divine quelconques; cette politique qui, ne considérant l'équité que comme une qualité inutile ou un simple accessoire, ne connaît d'autres mobiles que l'astuce, l'intérêt et la force physique.

Cependant, dans le principe, les tentatives d'indépendance, de résistance, furent trop partielles pour ne pas être vaincues aussitôt; mais, à l'ouverture du 15e siècle, un fait bien différent s'annonce : l'opposition prend un caractère d'ensemble et de fortitude inconnu jusqu'alors; elle devient l'expression de la fraction la plus éclairée de l'Europe; l'opinion d'une réforme radicale, dans la tête et dans les membres, comme le disait le fameux Gerson, éclate comme un besoin public, avoué, général; elle retentit à la cour des princes, dans les parlements des nations, aux conciles même de l'Église.

Puis arrivent les apôtres qui entonnent l'hymne d'annonciation au milieu des flammes du bûcher [46]. Les jours du martyre reparaissent, et avec eux l'enthousiasme, le dévouement, l'ardeur du sacrifice.

Le catholicisme voulait rester immobile au milieu des vagues du temps, et tandis qu'il s'atrophiait, qu'il s'anéantissait de plus en plus, la société lui

échappa de toutes parts et passa au pouvoir des laïcs. Retiré dans sa gothique majesté, au milieu de tous les progrès, au milieu de toutes les jeunes générations, il ressemblait à une de ces vieilles et lourdes images de granit que tient encloses un treillis entrelacé de lierre, de ceps de vigne, de pampres verts, de fleurs odorantes.

L'encyclopédie catholique ne comprenait pas les sciences industrielles et mathématiques, elle repoussait les théories nouvelles, les découvertes de détail, comme conçues sous l'inspiration de Satan; et Galilée fut forcé, par un clergé rétrograde, de demander pardon à Dieu d'avoir révélé aux hommes les éternelles et ravissantes harmonies par lesquelles il régit l'univers [47].

Un vaste mouvement scientifique s'opéra donc en dehors de l'Église. Vers l'année 1440, l'imprimerie fut découverte, et la presse devint une tribune souveraine qui, du tropique au pôle, donne à la pensée la puissance de l'antique forum. — L'imprimerie foudroya les préjugés et les restrictions du monde féodal, comme la vapeur foudroiera les préjugés et les restrictions du monde moderne.

Cette grande découverte fut précédée de celles de l'aiguille magnétique, de l'invention du papier et de la poudre à canon.

Par la première, des terres, des îles, des continents, épars auparavant au milieu des eaux, furent réunis; la science, appliquant ses expériences aux besoins nouveaux, perfectionna l'industrie et lui fournit des moyens plus étendus.

Par la seconde, les plus viles matières, rebut de nos ménages, devinrent les dépositaires des conceptions du génie et des sentiments de l'ame, et les messagers rapides et fidèles du commerce et des arts.

La dernière amena la chute de la chevalerie et cette supériorité que ses mœurs de fer lui donnaient sur le peuple; elle fit des sciences abstraites une partie intégrante de l'art militaire; et, en corporifiant ainsi les pensées du génie par les mathématiques, la force intellectuelle déposséda, en quelque sorte, la force physique jusque dans son élément.

Ce fut au milieu de ces agitations produites par l'élan des idées modernes que tomba la prise de Constantinople par les Turcs : c'était l'expiation de la prise de Jérusalem par les croisés. Le flambeau éteint dans la capitale de l'empire grec jette ses étincelles au-delà de la Méditerranée, et se rallume à Florence, à Rome, en France et en Allemagne. Les savants européens se livrent, avec une espèce de fanatisme, à l'étude de l'antiquité; ils s'éclairent dans le culte de la philosophie de Platon; ils se laissent entraîner par l'élégant panthéisme d'Hésiode et d'Homère; ils proclament des systèmes indépendants de la doctrine catholique, et popularisent les sciences profanes.

Si vous ajoutez à cela la hardiesse des opinions et l'enthousiasme de l'égalité qu'avait depuis long-temps enfantés l'étude du droit romain [48], et tout un monde nouveau livré, par la découverte de l'Amérique, à l'exploitation matérielle de l'homme [49], vous comprendrez comment les sciences, les arts, les liens civils

et politiques se détachèrent du saint pontificat romain; comment renaquirent les vieilles luttes de l'esprit contre la matière, de la liberté contre l'autorité : luttes qui remontent bien avant dans le moyen-âge, aux joûtes scolastiques des nominaux et des réaux, d'Abeilard et de saint Bernard, aux hérésies des Albigeois et de cet ordre célèbre qui expia, dans la torture et dans le feu, la contagion asiatique par laquelle sa première rigidité avait été altérée.

Cependant l'Église était loin de s'attendre au coup fatal qui la menaçait. Trois cent mille pèlerins étaient venus dans Rome pour assister au jubilé d'Alexandre VI; Jules II avait combattu en preux chevalier pour l'indépendance de l'Italie; Léon X élevait la superbe basilique de St-Pierre : les prodiges des arts, toutes les merveilles de la renaissance, étaient employés pour embellir ce gigantesque monument que la papauté déposait dans la ville éternelle comme un signe de son éternelle toute-puissance. Le pontife prodiguait ses bienfaits aux poètes, aux orateurs, aux artistes ; les temples, les palais, les académies, s'élevaient à l'envi pour porter aux siècles à venir le grand nom de leur protecteur [50]. Né dans la belle Florence, élevé à l'école de Platon et au Panthéon du paganisme, Léon X, philosophe grec en tiare, endormi au sein des plaisirs et des ovations littéraires, avait à peine entendu le tonnerre de la destruction qui venait d'éclater en Allemagne; il méprisait les déclamations furibondes d'un moine obscur [51] : et cependant ce moine, cet homme, enseveli jusqu'alors dans la pous-

sière du couvent, en sortit pour frapper à mort cette belle organisation qui avait embrassé le moyen-âge de sa civilisation et de ses mystères, et qui eut pour bonheur une foi profonde, pour gloire une étonnante activité intellectuelle, pour résultat le développement de l'humanité, et pour dernier représentant cet empereur d'Autriche qui avait voulu changer sa couronne contre la tiare, cet aventureux Max, qui, pour sauver l'honneur du nom allemand, ne dédaigna pas de rompre une lance avec un simple chevalier français.

Il y a, dans la Divine Comédie, une scène où, sous des allégories bizarres en apparence, mais saisissantes et populaires, le poète, plein d'une sombre terreur, inflige aux coupables un double supplice, et, vivants encore, les traîne au tombeau, tandis que dans les rues errent leurs ombres réprouvées [52]. Ainsi de Luther. Doué d'une imagination fougueuse, la colère lui donne de l'éloquence; ses emportements sont injurieux; c'est avec l'outrage qu'il combat ses ennemis; ce n'est qu'après les avoir couverts de boue, de bave et de plaies infamantes qu'il les traîne aux gémonies. Avec ce cri *Réforme*, cri à mille échos, il attaque tous les abus, il frappe à toutes les portes. Il en appelle de l'Église aux écritures saintes; il en appelle du jugement des évêques au jugement des princes et des peuples, de la raison des papes à la raison de tous, de la richesse et du luxe des ecclésiastiques à la pauvreté de Jésus-Christ.

Les vieux dômes gothiques tremblèrent aux rudes accents du novateur et de ses compagnons, quand

ils entrèrent dans Worms, en chantant la Marseillaise de la réforme : *Notre Dieu est une forteresse, une épée et une bonne armure, etc.* [53].

Après avoir brisé l'unité religieuse, la réforme s'attaqua aux pouvoirs politiques qui lui faisaient résistance : elle détacha sept des provinces belges du joug espagnol, elle brisa la royauté en Angleterre, puis elle fut portée en France sous la gaze transparente de la liberté et de la philosophie anglaises, et elle y décapita une monarchie de plus de neuf siècles.

Dans les pays où le despotisme s'est conservé, l'autorité, contenue par l'opinion publique, adoucie par son propre intérêt, a souvent contribué aux progrès de la richesse, de l'industrie, de l'instruction, et quelquefois même à ceux de la liberté et de l'égalité civiles. Or, c'est là ce qui distingue ce genre de despotisme dont ni les siècles antérieurs ni les autres parties du monde n'ont offert d'exemple.

Au demeurant, les travaux de ces derniers âges ont beaucoup fait pour la gloire de l'homme, presque rien encore pour son bonheur réel. Grands et gigantesques ont été les progrès dans les sciences de détail, dans celles d'une utilité positive ; ce qui manque, c'est le lien qui doit relier tous ces progrès, c'est la base sur laquelle doit s'élever le nouvel édifice.

Au défaut d'une pensée générale, directrice, l'Europe est livrée à un continuel mouvement oscillatoire entre les tentatives d'un pouvoir caduc et les emportements d'une démocratie qui ne sait ni se contenir ni se modérer. Le gouvernement, tel qu'il est, n'est l'af-

firmation d'aucune chose; l'amour même de la liberté, ce présent des cieux, est devenu une fatale passion, un amour corrosif, venimeux, haineux, implacable; la presse, si grande et si utile d'ailleurs, est toujours la voix négative de tout; c'est le génie de Goethe, qui dit toujours *non, der immer verneint :* aucune formule nette de civilisation ni de politique; mille opinions, mille systèmes, mille langages; tout cela va, vient, recule, se contredit, se querelle, se heurte, admet, rejette; c'est un tournoiement perpétuel de formes et de figures étranges; c'est toujours encore cette danse fantastique du moyen-âge, où la mort menant le branle, entraîne dans le même quadrille le pape et l'humble moine, le simple soldat et l'empereur, la princesse et la chambrière.

Cependant les croyances ébranlées de l'homme, la perturbation des idées, le vide affreux de l'ame, les révolutions des villes et des empires, les secousses des travailleurs, l'écroulement général de toutes les institutions et de toutes les idoles éphémères des partis, les retentissements en Asie et en Amérique, tout nous dit que nous touchons à l'ère d'une des plus grandes et des plus complètes rénovations sociales! Quelle sera cette rénovation? je l'ignore; et qui pourrait, qui oserait prédire le produit net de toutes les idées et de tous les désirs qui fermentent et bouillonnent dans la vaste chaudière de cette époque? Oh! il y a là plus d'un grand peut-être, et l'avenir fuit devant nous, son doigt mystérieux posé sur sa bouche comme le spectre de Macbeth!...

Ainsi que l'a dit V. Hugo, tout aujourd'hui, dans les idées comme dans les choses, dans la société comme dans l'individu, est à l'état de crépuscule.

Croyances, passions, désespoirs, espérances,
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit;
Et le monde, sur qui flottent les espérances,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit.

Le bruit que fait cette ombre assourdit la pensée :
Tout s'y mêle, depuis le chant de l'oiseleur
Jusqu'au frémissement de la feuille froissée,
Qui cache un nid peut-être ou qui couve une fleur.

Ceux qui viendront après nous pourront seuls embrasser dans son ensemble le siècle où nous vivons et poser le point de clôture du cerceau redoutable qui, lui septième, a commencé de se former en 1789. Toutefois, en étudiant l'histoire avec conscience, on est amené aux résultats suivants : les monarchies asiatiques ne comprenaient que des maîtres et des valets; les républiques de Grèce et de Rome, que des hommes libres et des esclaves; le moyen-âge comptait des féodaux et des serfs. Aux exceptions près que j'ai eu soin de signaler, la loi de ces sociétés reposait sur le hasard de la naissance et sur la force brutale. L'établissement des communes réagit contre la féodalité, et la révolution française contre les rois qui avaient absorbé en eux les pouvoirs des nobles déchus; et toutes ces réactions furent le triomphe des serfs, c'est-à-dire, des hommes laborieux, économes, des travailleurs pacifiques, du peuple, dans le sens actuel du mot; et, par consé-

quent, la loi sociale des temps modernes doit être fondée sur le travail personnel de toutes les classes d'hommes, dans les différentes branches de la civilisation [54].

En prenant acte de ces grands faits historiques, on peut prévoir que toute l'humanité passera définitivement du principe usé de l'aristocratie féodale et du despotisme militaire au principe constituant de l'industrie, des sciences, des beaux-arts et du mérite, principe, qui, pour être moins ancien, n'en est pas moins divin; qu'un équilibre politique, fondé sur les intérêts physiques et moraux de l'humanité, remplacera l'équilibre fondé sur la force matérielle, le nombre des lieues carrées et la somme des revenus; que les quatre mondes deviendront frères dans un éternel embrassement.

C'est là aussi ce que vous entendez à travers le temps, à travers l'espace, à travers les rêves et les transports des poètes, à travers le bruit des théories, des chimères, des passions, des ambitions, des révolutions et des milliers de cris d'enthousiasme qui saluent la pensée sublime à laquelle Béranger a dû une de ses plus belles inspirations.

NOTES.

[1] La guerre proprement dite est l'objet de l'antagonisme, l'esclavage en est le moyen et le résultat. Du reste, ce que nous disons ici est vrai, au moins, de l'Europe ; et, depuis long-temps, l'Orient a abdiqué le sceptre de la civilisation en faveur de l'Occident.

[2] Ceux-là se tromperaient fort qui croiraient voir dans l'idée de cet opuscule des symptômes de mépris ou de haine aveugle pour le passé. A Dieu ne plaise! Ce serait, de notre part, une absurdité; et l'on verra plus loin combien nous rendons justice au passé, quand le passé était vraiment grand, vraiment noble, vraiment civilisateur. Mais ce que nous blâmons souverainement, c'est que, dans certaines organisations politiques, on veut maintenir, en dépit du progrès, ce que le passé a d'usé, de gangrené, de mauvais; que l'on veut faire adorer, par force ou par ruse, des idoles déchues. Nous voulons l'unité comme tant d'autres; seulement c'est dans l'avenir, et non dans le passé; dans l'esprit, et non dans la tradition; dans l'activité, et non dans une obéissance passive, que nous cherchons le germe d'une unité vivante, et non pas exhumée; nouvelle, et non pas récrépie.

[3] Les vastes contrées de l'Inde ont été regardées comme une des parties du globe où l'homme s'est le plus anciennement réuni en société. Les raisonnements physiques ont été appelés à concourir avec les raison-

nements historiques à rendre cette vérité incontestable.

« Veut-on que les régions les plus élevées du globe aient les premières vu naître le genre humain ? Quelles sont celles qui, sous ce rapport, pourraient être mises en parallèle avec les Alpes, qui séparent l'Inde du Tibet ? Les générations écloses dans cette terre primitive virent bientôt sourire, à leurs pieds, les heureuses vallées de Kachemir et les fertiles coteaux de Sirinagar : où trouver un emplacement plus convenable pour les jardins de nos premiers parents ? Mais si l'on veut se borner à une hypothèse moins hardie et plus philosophique ; si, sans rechercher l'origine de l'espèce humaine, on se contente de deviner dans quelles contrées les premières associations de familles, les premières tribus, ont dû se former, l'Inde se présente encore à tout esprit impartial comme un des pays les plus anciennement cultivés et civilisés. Nulle part sur le globe les hommes n'ont trouvé sous leurs mains des aliments plus abondants, plus sains, plus facilement préparés que sur les bords du Gange ; nulle part ils ont eu moins besoin de se disputer la possession d'une fontaine, la récolte d'un champ ; nulle part un climat plus chaud les a mieux dispensés de ravir aux animaux leurs peaux ou leurs toisons, pour se garantir des intempéries de l'air ; mais le soin de bâtir une cabane devenait superflu ; les palmiers et les bananiers leur offraient spontanément un abri contre la pluie et un asile contre les ardeurs du jour.

» L'histoire nous montre la réalité de ce que la géographie physique vient de rendre probable. Le commerce des peuples de l'Asie occidentale remonte aux siècles les plus reculés ; les livres de Moïse par-

lent déjà des bois d'aloès et d'ébène, de la cannelle et des pierres précieuses de l'Inde, dont on ignorait encore le nom. Plus tard, nous voyons les Phéniciens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, chercher sur les côtes de Malabar ces étoffes légères, ces matières colorantes, l'indigo, les gommes-laques, les ouvrages en ivoire et en nacre de perles, que le pays exporte encore.

» La preuve historique de la haute antiquité de la civilisation indienne, la plus forte, la plus décisive, c'est l'identité du système religieux et politique des Indiens aux siècles d'Alexandre et des Ptolémées, avec celui que nous offre l'Hindoustan moderne. » (Géographie de *Malte-Brun*, t. V, p. 499, dernière édition.)

« S'il est permis, dit *Voltaire*, de former des conjectures, les Indiens, vers le Gange, sont peut-être les hommes le plus anciennement rassemblés en corps de peuple. Il est certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile est bientôt couvert de l'espèce qu'il peut nourrir. Or, il n'y a point de contrée au monde où l'espèce humaine ait sous sa main des aliments plus sains, plus agréables et en plus grande abondance que vers le Gange. Le riz y croît sans culture; le coco, la datte, le figuier, présentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronnier, fournissent à la fois des boissons rafraîchissantes avec quelque nourriture; les cannes de sucre sont sous la main; les palmiers et les figuiers à larges feuilles y donnent le plus épais ombrage. On n'a pas besoin, dans ces climats, d'écorcher des troupeaux pour défendre ses enfants des rigueurs des saisons; on les y élève encore aujourd'hui tout nus jusqu'à la puberté.

Jamais on ne fut obligé, dans ce pays, de risquer sa vie en attaquant les animaux, pour la soutenir en se nourrissant de leurs membres, comme on a fait presque partout ailleurs.

» Les hommes se seront rassemblés d'eux-mêmes dans ce climat heureux ; on ne se sera point disputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne se sera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie Pétrée.

» Les Brahmes se vantent deposséder les monuments les plus anciens qui soient sur la terre. Les raretés les plus antiques que l'empereur chinois Cam-Hi eût dans son palais étaient indiennes, etc., etc. » (Essai sur l'esprit et les mœurs des nations, t. I, p. 86, suiv.)

» Chacun des systèmes de philosophie de l'Inde embrasse l'universalité des choses ; sa cosmologie a besoin de vastes cycles dont chacun renferme des millions d'années. Sa logique s'est créé des formes plus spacieuses que les formes de notre logique ; car son syllogisme, au lieu de renfermer trois propositions, en contient cinq. Ses épopées sont gigantesques, et sa poésie dramatique, qui ne peut se contenter d'une langue, parle trois dialectes, au moins, dans chaque pièce. Enfin le sanskrit combine les différentes formes de la pensée qu'on retrouve éparses dans les autres langues ». (*Gerbet*, introduction à la philosophie de l'histoire, p. 98.)

[4] « L'Allemagne a donné ses Suèves à la Suisse et à la Suède, à l'Espagne ses Goths, ses Lombards à la Lombardie, ses Anglo-Saxons à l'Angleterre, ses Franks à la France. Elle a nommé et renouvelé toutes les po-

pulations de l'Europe. Langue et peuple, l'élément fécond a partout coulé, pénétré. » (*Michelet.*)

[5] Les premières lettres de l'alphabet grec ont été apportées en Grèce par le phénicien Cadmus; elles étaient au nombre de 16 : α β γ δ ε ι κ λ μ ν ο π ρ σ τ υ. Hérodote les appelle expressément γράμματα Καδμήϊα (V, 59), Φοινικήϊα (ib. 58), Φοινίκια ou Φοινικικά.

[6] Voyez Isaïe, 23, 8. 28. Ézéchiel, 27, 5, suiv.

[7] Expression de l'Écriture sainte, Isaïe, c, 28.

[8] « Pinxit *demon* Atheniensium argumento quoque ingenioso : volebat namque varium, iracundum, injustum, inconstantem, eumdem exorabilem, clementem, misericordem, excelsum, gloriosum, humilem, ferocem fugacemque et omnia pariter ostendere. » (*Plin.*, hist. nat., l. 30, c. 5.)

[9] Voyez *Plutarque*, in Nic., t. I, p. 527. Id. Præcept. ger. reip., t. II, p. 799. Conférez *Plut.* in Alcib., t. I, p. 195.

[10] *Plut.* in Alexand., c. 8, traduction d'*Amyot*. Voyez aussi *Arrien*, III, 5, 18; *Diod. Sic.*, VIII, 4. — Les grands hommes de tous les siècles ont rêvé l'Orient. César voulait pénétrer dans ce muet et mystérieux monde de la haute Asie, dompter les Parthes, et renouveler la conquête d'Alexandre. Puis, recommençant les vieilles migrations du genre humain, il serait revenu par le Caucase, les Scythes, les Daces et les Germains, qu'il aurait domptés sur sa route. » (*Michelet*, Histoire romaine, t. II, p. 279, édition de Paris.) — On ne peut travailler en grand que dans l'Orient, disait Napoléon. « Il y entrevoyait un avenir confus et immense. S'enfoncer dans ces contrées

de la lumière et de la gloire, où Alexandre et Mahomet avaient vaincu et fondé des empires, y faire retentir son nom et le renvoyer en France, répété par les échos de l'Asie, c'était pour lui une perspective enivrante. » (*Thiers*, histoire de la révolution française, t. X, p. 12, édition de Liége). A la page 40 du même ouvrage se trouve un passage fort remarquable, le voici : « Bonaparte, qui pensait à l'Égypte comme il avait pensé deux ans auparavant à l'Italie, comme il pensait à tout, c'est-à-dire avec une irrésistible violence, avait proposé son projet au directoire..... Les grands génies, qui ont regardé la carte du monde, ont tous pensé à l'Égypte. On en peut citer trois : Albuquerque, Leibnitz, Bonaparte. Albuquerque avait senti que les Portugais, qui venaient d'ouvrir la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, pourraient être dépouillés de ce grand commerce si l'on se servait du Nil et de la Mer Rouge. Aussi avait-il eu l'idée gigantesque de détourner le cours du Nil et de le jeter dans la Mer Rouge, pour rendre à jamais la voie impraticable, et assurer éternellement aux Portugais le commerce de l'Inde. Vaines prévoyances du génie, qui veut éterniser toutes choses, dans un monde mobile et changeant! Si le projet d'Albuquerque eût réussi, c'est pour les Hollandais, et plus tard pour les Anglais, qu'il eût travaillé. Sous Louis XIV, le grand Leibnitz, dont l'esprit embrassait toutes choses, adressa au monarque français un mémoire, qui est un des plus beaux monuments de raison et d'éloquence politiques. Louis XIV voulait, pour quelques médailles, envahir la Hollande. Sire, lui dit Leibnitz, ce n'est pas chez eux que vous pourrez vaincre ces républicains, vous

ne franchirez pas leurs digues, et vous rangerez toute l'Europe de leur côté. C'est en Égypte qu'il faut les frapper. Là vous trouverez la véritable route du commerce de l'Inde; vous enleverez ce commerce aux Hollandais, vous assurerez l'éternelle domination de la France dans le levant, vous réjouirez toute la chrétienté, vous remplirez le monde d'étonnement et d'admiration : l'Europe vous applaudira, loin de se liguer contre vous. — Ce sont ces vastes pensées, négligées par Louis XIV, qui remplissaient la tête du jeune général républicain. » . . . .

[11] « Les conquêtes d'Alexandre répandirent au loin la connaissance de la langue grecque, destinée à servir d'organe aux premiers apôtres de la vérité, aux premiers martyrs de la foi chrétienne, comme elle avait servi auparavant à préparer, par la culture des lettres, et par les doctrines morales, un grand nombre de nations barbares à recevoir la semence de la parole.

« Non-seulement la Providence avait pris soin de rassembler les peuples sous une même domination, et de les réunir dans les liens d'une même langue; elle avait pris bien d'autres précautions pour que la *bonne nouvelle* fût plus universellement accueillie. Ainsi les traditions de la déchéance circulaient dans le monde; et celles d'un Rédempteur de la nature humaine, d'un Médiateur entre Dieu et l'homme, circulaient en même temps. Ainsi l'apôtre des nations, saint Paul, en arrivant pour la première fois à Athènes, cette ancienne métropole des lumières, des sciences et des arts, y trouve l'autel du *Dieu inconnu*. . .

» Le platonisme fut, sous quelques rapports, une

heureuse préparation à la religion de Jésus-Christ. Le platonisme a donc été utile avant et après le christianisme : avant, pour y prêcher les hommes ; après, pour les confirmer dans leur croyance.

« Une idée sublime reposait inconnue dans les traditions du vieil Orient, où, sans doute, et nous le savons à présent, elle se rattachait à des traditions primitives. Cette idée, qui consistait à faire de Dieu même le type de l'homme et de ses facultés, fut étendue, dans les doctrines platoniciennes, de l'intelligence aux sentiments. Dans de si sublimes théories, Dieu même, source et modèle de toutes les perfections, devint aussi la source merveilleuse, le modèle incompréhensible du dévouement.

» Il en est ainsi de toutes les idées qui auraient le plus choqué la raison humaine dans le christianisme. Dieu avait soin de les jeter d'avance au sein de la société, pour qu'elles parussent moins étranges, pour qu'ensuite elles pussent être défendues contre les attaques des esprits forts.

» Le peuple juif n'était donc pas seul exclusivement chargé du dépôt de la vérité. » (*Ballanche*, Essai sur les institutions sociales, t. I, p. 56, suiv.)

[12] Ce sont, à ce qu'il semble, les Pélasges qui ont apporté dans l'Italie, comme dans l'Attique, la pierre du foyer domestique (*hestia, vesta*), et la pierre des limites (*Zeus herkeios*), fondements de la propriété. Sur cette double base s'éleva l'édifice du droit civil, grande et distinctive originalité de l'Italie. Il devait, du reste, être bien fort ce sentiment du droit, puisque le peuple romain, sans secousses, sans bouleversements, sans ouvrir la brèche dans l'antique enceinte politique où il se mouvait avec majesté, parvint à l'égalité des

droits, égalité que la France ne sut conquérir qu'en marchant sur des ruines et des cadavres, et à travers les éclairs et les tonnerres de la plus terrible des révolutions.

[13] « ..... adsum dirarum ab sede sororum,
Bella manu letumque gero. »
(VIRGILE, *Énéide*, VII, 454, 455).

[14] Tout le monde connaît le fameux *censeo Carthaginem esse delendam* de Caton. Quant à Annibal, il avait juré l'extermination de Rome, en présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence du génie de Carthage (δαίμονος), d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton et de Neptune; en présence du soleil, de la lune et de la terre; en présence des fleuves, des prés et des eaux; en présence de tous les dieux que Carthage reconnaissait pour ses maîtres; en présence de tous les dieux qui présidaient à la guerre. (Voyez dans *Polybe*, III, le traité d'Annibal avec le roi de Macédoine.)

[15] Dès que l'état romain eut été composé d'un mélange de peuples entièrement différents de caractère, de mœurs et de langage; dès que l'ensemble n'était plus à son aise sous la volonté et les dispositions des assemblées du peuple et du sénat, la république avait péri *de fait*. Les vengeances et les réactions des divers ordres de la société romaine, mal représentés dans les colléges politiques, produisirent des oscillations qui rompirent l'équilibre. Cet équilibre ne pouvait être rétabli que par un seul homme qui eût le plus grand respect pour les puissances réelles de l'état, et cela, en dépit des préjugés consacrés par le cours des siècles. Mais en voulant respecter ces puissances, on était nécessaire-

ment forcé de fouler aux pieds tout ce qu'il y avait eu, jusque-là, de noble et de grand à Rome. Or, ce respect pour les intérêts du peuple et de l'armée répugnait à tous les sénats aristocratiques de l'antiquité; et les sénateurs, qui, nonobstant leur dépravation, occupaient la première position morale dans la cité, qui avaient pour eux le droit historique et le prestige des souvenirs, ne pouvaient être lésés, sans que l'on blessât tout ce qui, de tout temps, avait passé à Rome pour vertueux et relevé.

Mais comme la succession au trône n'était pas réglée par des lois organiques; comme les empereurs n'y parvenaient que par le hasard, soit par adoption, soit par les faveurs de quelque corps influent; comme, en théorie, la puissance impériale n'avait, pendant très-long-temps, qu'un caractère temporaire, il resta aux empereurs, malgré toute leur autorité, la conviction intime de ne pas se trouver en sûreté. La conséquence de cette situation pénible fut un éréthisme moral auquel ne résistèrent que quelques grands hommes. Des conspirations, qui troublaient même le règne des meilleurs empereurs, ne firent qu'irriter davantage encore les consciences incertaines et timorées.

Chez des caractères faibles, cela devait nécessairement conduire à l'idée, qu'il fallait prévenir les attentats par la terreur, ou s'oublier et soi-même et le monde dans tous les excès de la débauche; souvent aussi la cruauté et les voluptés se réunissaient, et de là, ces chagrins dévorants, ces dégoûts amers, ces lâchetés révoltantes, ces turpitudes sans nom et sans fin, que nous rencontrons dans la biographie de tant de Césars. L'état moral d'un être tel que Caligula est évidemment celui d'un homme qui,

de toutes les manières, cherche à échapper à lui-même, et qui cependant est trop lâche pour se donner la mort. Ces déchirements de l'ame devaient se faire sentir, à un certain degré, chez tous les empereurs, à moins que des circonstances toutes particulières ne leur vinssent en aide.

En jugeant les empereurs romains, on doit, si l'on veut être juste, leur tenir compte de ces conditions de leur pénible existence, et des nécessités terribles qui en découlaient.

Mais, au réel, leur arbitraire ne fut oppressif que pour les vieux aristocrates. Les biens de ceux-ci seuls pouvaient donner lieu à des confiscations; leur position seule pouvait éveiller les soupçons de projets ambitieux; eux seuls n'étaient pas bien à même de se soustraire aux caprices et aux exigences du maître. Or, tout homme qui se trouve dans une situation calamiteuse, et qui, en même temps, est trop faible pour s'aider par le fait, cherche des justifications morales, et fait passer pour iniques tous les maux dont on l'accable. Ce fut ainsi que, dans une partie des grands de Rome, lesquels pourtant n'avaient plus rien des antiques vertus républicaines, il se forma des opinions qui regrettaient le passé, et, soupirant après la renaissance des vieilles républiques aristocratiques, se répandaient en plaintes amères contre l'immoralité du siècle et contre toute l'organisation de l'État. Ces opinions qui, comme on peut le croire, étaient hostiles à l'ordre des choses établi, se trahissaient de mille manières, réveillaient les soupçons jaloux des empereurs, et faisaient tomber de rudes châtiments sur ceux qui les émettaient.

Pour prouver que l'empire n'était pas, aux yeux des

Romains, un gouvernement anti-populaire, mais seulement anti-aristocratique, nous citerons, entre mille autres, un fait, mais un fait saillant.

Après l'assassinat de l'empereur Caligula, les consuls convoquèrent le sénat; quelques étincelles d'énergie se rallumèrent chez les patriciens; le consul Saturnius retraça vivement les malheurs dont Rome s'était vue la victime, depuis qu'elle avait reconnu un maître. Au tableau de la gloire et de la grandeur de la république, il opposa celui des affronts et des supplices qui venaient d'avilir et d'ensanglanter Rome sous le sceptre de Tibère et de Caligula. — Il décréta ensuite le rétablissement de la république; et, soutenu par l'assentiment de quelques cohortes prétoriennes, il s'empara du Capitole.

Un esprit tout contraire animait les plébéiens: le peuple, trop loin du sceptre pour en craindre les coups, préférait la puissance d'un monarque à l'orgueil des grands; il jouissait, sous les empereurs, d'une licence conforme à ses mœurs; il trouvait son repos dans son obscurité; la politique des Césars le satisfaisait par des distributions fréquentes d'argent et de blé; la magnificence d'une cour lui prodiguait les fêtes et les combats de gladiateurs; enfin les supplices, qui n'épouvantaient que les anciens privilégiés, étaient des spectacles pour cette multitude envieuse et cruelle, dont les descendants poussent encore aujourd'hui des cris de sang et de nivellement: *Mort au seigneur abbé! mort à la belle princesse!*

Le souvenir de la république ne lui rappelait que des guerres perpétuelles, des levées rigoureuses, des lois sévères, et la domination odieuse de la noblesse.

Les prétoriens étaient encore plus éloignés de tout sentiment républicain; ils regrettaient un trône dont ils se trouvaient les gardiens et presque les maîtres. La garde étrangère voyait son existence inséparable de celle des empereurs qui la payaient avec prodigalité pour dissiper leur terreurs et pour exécuter leurs ordres. La masse presque entière de l'empire préférait le repos, sous un chef, au renouvellement des guerres civiles, et aux tyrannies alternatives de plusieurs grands ambitieux. Aussi le peuple agité se déclara en faveur d'un nouvel empereur, de Claude; les soldats menacèrent; le sénat se divisa et proclama Claude. « Τοῦ δὲ Γαΐου ἀπαλλάξαντος, φύλακας ἑκασταχόσε τῆς πόλεως οἱ ὕπατοι διαπέμψαντες, τήν τε βουλὴν ἐς τὸ Καπιτώλιον ἤθροισαν, καὶ πολλαὶ καὶ ποικίλαι γνῶμαι ἐλέχθησαν. Τοῖς μὲν γὰρ δημοκρατεῖσθαι, τοῖς δὲ μοναρχεῖσθαι ἐδόκει· καὶ οἱ μὲν τὸν, οἱ δὲ τὸν ᾑροῦντο· καὶ διὰ τοῦτο τὴν ἡμέραν τὴν λοιπὴν καὶ τὴν νύκτα πᾶσαν κατέτριψαν μηδὲν τελειώσαντες. Κἀν τούτῳ στρατιῶταί τινες ἐς τὸ παλάτιον, ὅπως τι συλήσωσιν, εἰσελθόντες, εὗρον τὸν Κλαύδιον ἐν γωνίᾳ που σκοτεινῇ κατακεκρυμμένον (συνῆτε γὰρ τῷ Γαΐῳ, καὶ τό τε τὴν ταραχὴν φοβηθεὶς, ὑπέπτηξε), καὶ αὐτὸν τὸ μὲν πρῶτον, ὡς καὶ ἄλλον τινὰ ὄντα, ἢ ἔχοντά τι, ἐξείλκυσαν. Ἔπειτα δὲ γνωρίσαντες, αὐτοκράτορα προσηγόρευσαν, καὶ ἐς τὸ στρατόπεδον αὐτὸν ἤγαγον. Κἀκ τούτου μετὰ τῶν ἄλλων, οἷα τοῦ τε βασιλικοῦ γένους ὄντι, καὶ ἐπιεικεῖ νομιζομένῳ, πᾶν τὸ κράτος αὐτῷ ἔδωκαν. Οἱ δ'ὕπατοι τέως ἄλλους μὲν καὶ δημάρχους πέμποντες, ἀπηγόρευον αὐτῷ, μηδὲν τοιοῦτον ποιεῖν, ἀλλ' ἐπί τε τῷ δήμῳ καὶ τῇ βουλῇ καὶ τοῖς νόμοις γενέσθαι· ἐπεὶ δὲ αὐτοὺς οἱ συνόντες σφίσι στρατιῶται ἐγκατέλιπον, τότε δὴ καὶ αὐτοὶ ὡμολόγησαν, καὶ τὰ λοιπὰ ὅσα ἐς τὴν αὐταρχίαν ἥκοντα ἦν, αὐτῷ ἐψηφίσαντο. » (*Dio Cassius*, Hist. Rom., lib. LX, c. 1.)

« Εἰσὶ δὲ οἷς καὶ πάνυ ἀπ' ἐλπίδω ἦν, διὰ τὸ μὴ ἐθέλειν τι τριόνδε ἐπὶ Γαΐω γεγονέναι (*mortem ejus*), μήτε ἀληθεία προστίθεσθαι, διὰ τὸ μὴ οἷον τε ἀνθρώπω εἶναι τοιᾶδε ἀρετῇ χρῆσθαι. Γύναιχ δὲ ἦν ταῦτα καὶ παῖδες, ὁπόσοι τε δοῦλοι, καί τινες τοῦ στρατιωτικοῦ. Οἱ μὲν διὰ τὸ μισθοφορεῖν, καὶ οὐδὲν ἀλλ' ἢ συντυραννοῦντες, καὶ διακονία τῆς κατ' ἐκεῖνον ὕβρεως ἐπανασειόμενοι τοῖς κρατίστοις τῶν πολιτῶν, τιμῆς τε ἅμα καὶ ὠφελιστῶν τυγχάνειν. Ἠδὲ αὖ γυναικωνῖτις, καὶ τὸ νεώτερον, ὅπερ ὄχλος φιλεῖ, θεωρίας τε καὶ μονομαχιῶν δόσεσι καί τινων κρεανομιῶν ἡδοναῖς ἀνειλομένοι... Οἱ δὲ δοῦλοι διὰ τὸ ἐν κατηγορία τε εἶναι καὶ καταφρονήματι τῶν δεσποτῶν, ἀποστροφῆς τῷ ὑβρίζοντι αὐτοὺς ὄυσης τῆς κάτ' ἐκεῖνον ἐπικουρίας... Διεστήκεσαν δὲ αἱ γνῶμαι τοῦ τε δήμου καὶ τῶν ἐκ τῆς βουλῆς· οἱ μὲν ἀξιώματοι τε τοῦ πρότερον ὀρεγόμενοι, καὶ δουλείαν ἐπακτὸν αὐτοῖς ὕβρει γενομένην φιλοτιμοῦ μεν οἱ διαδιδράσκειν, χρόνῳ παραχόν· ὁ δὲ δῆμος φθόνω τε πρὸς ἐκεινῶν καθιστάμενος, καὶ τῶν πλεονεξιῶν αὐτῆς ἐπιστέμισμα τοὺς αὐτοκράτορας εἰδὼς, καὶ αὐτοῦ καταφυγὴν, ἔχαιρε τῇ Κλαυδίου ἁρπαγῇ, στάσιν τε ἔμφυλον..... ἀπαλλάξειν αὐτῶν ὑπολαμβανομένων τοῦτον αὐτοκράτορα καθιστάμενον..... Συνελέγησαν δὲ ὅμως ἑκατὸν οὐ πλείους, καὶ διαβουλευομένων περὶ τῶν ἐν χερσὶν, αἰφνίδιον αἴρεται βοὴ τοῦ συνεστηκότος αὐτοῖς στρατιωτικοῦ, στρατηγικὸν αὐτοκράτορα κελευόντων τὴν βουλὴν ἑλέσθαι, καὶ μὴ φθείρειν πολυαρχία τὴν ἡγεμονίαν καὶ τὸ μὲν καθ' ἑαυτοὺς ἀπεφαίροντο περὶ τοῦ μὴ πᾶσιν, ἀλλ' ἑνὶ τῶν ἀρχῶν ἐφέσιμον εἶναι, etc. » (*Flavius Josephus,* Antiq. jud. Cet historien a très-bien décrit tout cet événement, livre 19, ch. 1-5.) — L'aride *Suétone* s'exprime ainsi sur la même affaire: « Consules cum senatu et cohortibus urbanis forum capitoliumque occuparunt; *asserturi communem libertatem...* Verum postero die, senatu segniore in exsequendis conatibus, per tædium ac dissensionem diversa censen-

tium, et *multitudine quæ circumstabat, unum rectorem jam et nominatìm exposcente,* armata pro concione jurare in nomen suum passus, etc. » (*Sueton.* in Claudio, c. 10. Voyez aussi *Michelet,* Hist. de France, liv. I, ch. 3.)—A Ste-Hélène, Napoléon a jeté quelquefois son regard d'aigle sur cette intéressante période de l'empire romain. Voy. les Mém. de *Marçhand* et de *Las Cases.* Citons encore le vieux *Vico :*

« Lorsque les citoyens, ne se contentant plus de trouver dans les richesses des moyens de distinction, voulurent en faire des instruments de puissance, alors, comme les vents furieux agitent la mer, ils troublèrent les républiques par la guerre civile, les jetèrent dans un désordre universel, et d'un état de liberté les firent tomber dans la pire des tyrannies, dans l'anarchie...... Alors il s'élève, du milieu des peuples, un seul homme tel qu'Auguste, qui y établit la monarchie. Les lois, les institutions sociales fondées par la liberté populaire n'ont point suffi à la régler; le monarque devient maître, par la force des armes, de ces lois, de ces institutions. La forme même de la monarchie retient la volonté du monarque, tout infinie qu'est sa puissance, dans les limites de l'ordre naturel, parce que son gouvernement n'est ni tranquille ni durable s'il ne sait point satisfaire ses peuples sous le rapport de la religion et de la liberté naturelle. (La Scienza Nuova de *Vico*, traduite par Michelet, t. II, p. 232 et 233, édition de Bruxelles.) — Lorsque les citoyens des démocraties ne considèrent plus que leurs intérêts particuliers, et que, pour atteindre ce but, ils tournent les forces nationales à la ruine de leur patrie, alors il s'élève un seul homme, comme Auguste chez les Ro-

mains, qui, se rendant maître par la force des armes, prend pour lui tous les soins publics, et ne laisse aux sujets que le soin de leurs affaires particulières. Cette révolution fait le salut des peuples qui autrement marcheraient à leur destruction. Cette vérité semble admise par les docteurs du droit moderne, lorsqu'ils disent : *universitates sub rege habentur loco privatorum ;* c'est qu'en effet la plus grande partie des citoyens ne s'occupe plus du bien public. Tacite nous montre très-bien, dans ses annales, le progrès de cette funeste indifférence : lorsqu'Auguste fut près de mourir, quelques-uns discouraient vainement sur le bonheur de la liberté, *pauci bona libertatis incassum disserere ;* Tibère arrive au pouvoir, et tous, les yeux fixés sur le prince, attendent pour obéir, *omnes principis jussa adspectare.* Sous les trois Césars qui suivent, les Romains, d'abord indifférents pour la république, finissent par ignorer même ses intérêts, comme s'ils y étaient étrangers, *incuria et ignorantia reipublicæ, tanquam alienæ.* Lorsque les citoyens sont ainsi devenus étrangers à leur propre pays, il est nécessaire que les monarques les dirigent et les représentent. Or, comme dans les républiques, un puissant ne se fraie le chemin qu'en se faisant un parti, il est naturel qu'*un monarque gouverne d'une manière populaire.* D'abord il veut que tous ses sujets soient égaux, et il humilie les puissants de façon que les petits n'aient rien à craindre de leur oppression. Ensuite il a intérêt à ce que la multitude n'ait point à se plaindre en ce qui touche la subsistance et la liberté naturelle. Enfin il accorde des priviléges ou à des ordres entiers (ce qu'on appelle des *priviléges de liberté*) ou à des individus d'un mérite extraordinaire,

qu'il tire de la foule pour les élever aux honneurs civils. Ces priviléges sont des lois *d'intérêt privé*, dictées par l'équité naturelle. » (*Vico*, t. II, p. 186 et 187.)

[16] « Autant la multitude des plébéiens avait été dangereuse aux aristocraties, aux gouvernements du *petit nombre*, autant elle était capable d'agrandir les démocraties et les monarchies. De là tant de faveurs accordées aux femmes par les lois impériales pour compenser les dangers et les douleurs de l'enfantement. Dès le temps de la république, les préteurs commencèrent à faire attention aux droits du sang, et à leur prêter secours au moyen des *possessions de biens*. Ils commencèrent à remédier aux *vices*, aux *défauts* des testaments, afin de favoriser la division des richesses, qui font toute l'ambition du peuple.

» Les empereurs allèrent bien plus loin. Comme l'éclat de la noblesse leur faisait ombrage, ils se montrèrent favorables aux *droits de la nature humaine*, comme aux nobles et aux plébéiens. Auguste commença à protéger les fidéi-commis, qui auparavant ne passaient aux personnes incapables d'hériter que grâce à la délicatesse des héritiers grevés; il fit tant pour les fidéi-commis, qu'avant sa mort ils donnèrent le droit de contraindre les héritiers à les exécuter. Puis vinrent tant de sénatus-consultes, par lesquels les cognats furent mis sur la ligne des agnats. Enfin Justinien ôta la différence des legs et des fidéi-commis, confondit les *quartes Falcidienne* et *Trébellianique*; mit peu de distinction entre les testaments et les codicilles; et, dans les successions *ab intestat*, égala les agnats et les cognats en tout et pour tout. Ainsi les lois romaines de l'empire se montrèrent si attentives à favoriser les *dernières volontés*, que,

tandis qu'autrefois le plus léger défaut les annulait, elles doivent aujourd'hui être toujours interprétées de manière à les rendre valables, s'il est possible.

» Les progrès de l'*humanité* ayant aboli le droit barbare des premiers pères de famille sur la personne de leurs fils, les empereurs voulurent abolir aussi le droit qu'ils conservaient sur leurs acquêts, et introduisirent d'abord le *peculium castrense,* pour inviter les fils de famille au service militaire; puis ils en étendirent les avantages au *peculium quasicastrense,* pour les inviter à entrer dans le service du palais; enfin, pour contenter les fils qui n'étaient ni soldats ni lettrés, ils introduisirent le *peculium adventitium.* Ils ôtèrent les effets de la puissance paternelle à l'*adopté,* qui n'est pas faite par un des descendants de l'adopté. Ils approuvèrent universellement les *adrogations,* difficiles en ce qu'un citoyen, de père de famille, devient dépendant de celui dans la famille duquel il passe. Ils regardèrent les *émancipations* comme avantageuses; donnèrent aux *légitimations* par mariage subséquent tous les effets du mariage solennel; enfin, comme le terme d'*imperium paternum* semblait diminuer la majesté impériale, ils introduisirent le mot de puissance paternelle, *patria potestas.*

» En dernier lieu, la bienveillance des empereurs s'étendant à toute l'humanité, ils commencèrent à favoriser les esclaves. Ils réprimèrent la cruauté des maîtres. Ils étendirent les effets de l'affranchissement en même temps qu'ils en diminuaient les formalités. — Le droit de cité ne s'était donné, dans les temps anciens, qu'à d'illustres étrangers qui avaient bien mérité du peuple romain; les empereurs l'accordè-

rent à quiconque était né à Rome d'un père esclave, mais d'une mère libre, ne le fût-elle que par affranchissement. » (*Vico*, t. II, p. 174 — 177.) — « Les Romains, dit *Ballanche*, en portant partout la guerre, et en rassemblant toutes les nations sous le même joug, *comme les œufs d'une seule couvée*, préparaient l'univers à la prédication universelle de l'évangile. » (Institut. sociales, t. I, p. 55.)

[17] Le passage suivant de saint Augustin peut servir de résumé à tout ce que nous venons de dire relativement à l'empire. « Les Romains n'ont nui aux vaincus que par le sang qu'ils ont versé. Ils vivaient sous les lois qu'ils imposaient aux autres. Tous les sujets de l'empire sont devenus citoyens; le petit peuple qui n'avait point de terres, a vécu aux frais du public. Sauf la vaine gloire, quel avantage ont-ils tiré de tant de guerres. Leurs terres ne paient-elles pas tribut ? Ont-ils quelque privilége d'apprendre ce que d'autres ne pourraient apprendre ? N'y a-t-il pas dans les autres contrées des sénateurs qui n'ont pas même vu Rome ? » (De Civit. Dei, lib. V, c. 16.)

[18] « Que ceux qui méprisent l'industrie, dit M. Michelet, et qui, nourris, élevés par elle, usent de ses bienfaits en la blasphémant, que ceux-là lisent l'histoire; qu'ils voient le sort de l'humanité dans les temps anciens. L'industrie est la conquête de la nature physique pour la satisfaction des besoins de l'homme; c'est là son but direct. Mais ses bienfaits indirects sont plus grands encore. Elle élève peu à peu les hommes à l'aisance et à la richesse, les rapproche peu à peu de l'égalité, réconcilie le pauvre avec le riche, en laissant au premier l'espoir de s'asseoir sur

une terre à lui, de pouvoir enfin essuyer la sueur de son front et reprendre haleine.

» Il n'en était pas ainsi dans les cités antiques. Le riche n'avait jamais besoin du pauvre ; le travail de ses esclaves lui suffisait. Le pauvre et le riche, enfermés dans la même cité, placés en face l'un de l'autre, et séparés par une éternelle barrière, se regardaient d'un œil de haine. Le riche n'assurait sa richesse qu'en devenant plus riche et achevant d'accabler le pauvre. Le pauvre, ne pouvant sortir autrement de la misère, rêvait toujours des lois de meurtre et de spoliation. Tel est le tableau des cités grecques. La victoire alternative des riches et des pauvres est toute leur histoire ; à chaque révolution, une partie de la population fuit où périt, comme dans cette hideuse histoire de Corcyre que nous a conservée Thucydide. » (Liv. III, ch. 18 ; liv. IV, ch. 6.)

[19] Nulle part les conséquences de ce système ne sont mieux développées que dans l'histoire de France de *Michelet*, t. I, p. 90 — 111, édition de Paris.

[20] *Buchez*, Introduction à la science de l'Histoire, p. 523. — On sait comment Juvénal tonne contre les turpitudes romaines. On lui reproche de l'exagération et de la déclamation. Mais quel poëte serait resté calme dans un siècle comme celui de Juvénal ? Ce fut, en effet, un spectacle à soulever le cœur que cette corruption romaine se glorifiant dans ses excès, dédaignant de se voiler d'hypocrisie pour ne pas rendre un dernier hommage à la vertu ; Rome reniant son passé et renonçant à l'avenir ; Rome avec ses esclaves, ses rhéteurs, ses courtisanes, ses captateurs de testaments, sa jeunesse simple, et railleuse, et déjà blasée, son

peuple recevant en aumône, sous le nom de spartule, le prix de ses basses complaisances, ses patriciens plus vils que leurs clients, dévorant, dans la peur et l'ignominie, les dépouilles des provinces, et, au sommet de cette pyramide fangeuse, un despote stupide, se délassant de ses crimes par des folies. Dans cette débâcle des mœurs, celui qui se raidit contre le torrent, et, d'un bras vigoureux, voudrait en suspendre le cours, celui-là ne trouve dans son cœur que des pensées amères, dans sa poitrine que des cris d'indignation, et jette à ceux qu'emporte le courant, des mots de haine et de mépris. Certes, la Rome de Domitien ne méritait pas moins que le fouet de Juvénal; une colère de poète ne pouvait pas éclater en moindres invectives au spectacle de ces désordres.

[21] C'est ce que leur reproche, entre mille autres, saint Clément d'Alexandrie : « Εἰκότως ἄρα οἱ τοιοίδε θεοὶ δοῦλοι παθῶν γεγονότες, etc. » Op. p. 10, §. 30. — Dans Homère, Apollon, pour venger l'outrage fait à son prêtre Chrysès, tue de sa propre main les guerriers grecs. — Il n'y a pas jusqu'à la gracieuse déesse de Paphos qui ne se précipite au milieu de la mêlée furieuse. — La liberté morale, chez les anciens, était étreinte par cette Nécessité de fer qui nous a si bien été décrite par Horace :

Te semper anteit sæva Necessitas,
Claves trabales et cuneos manu
Gestans aëna, nec severus
Uncus abest, liquidumque plumbum.

(Carmin., I, 35, v. 15-20.)

Assise au plus haut de l'empyrée, ἀνάγκη domine le mouvement des constellations et des danses infatigables

des dieux ; tandis que tout change et se meut dans le monde des apparences, l'immuable nécessité demeure. V. *Platon*, de legibus X, et Phædon passim.

Écoutons aussi le vieil Homère :

« *Ἔνθα δ' ἔπειτα*
Πείσεται ἅσσα οἱ αἶσα, κατακλῶθές τε βαρεῖαι,
Γεινομένῳ νήσαντο λίνῳ, ὅτε μιν τέκε μήτηρ. »

(*Odyssée*, liv. VII, v 196-198.)

Dans l'Iliade d'Homère, Jupiter lui-même pleure de ne pouvoir arracher son cher Sarpédon à cette *μοῖρα ὀλόη*, Il. π, 849. *δυσώνυμος*, Il. μ, 116. *κραταιὴ*, Il. ε, 83. *χαλεπὴ*, Od. λ, 291.

« *Ὤ μοὶ ἐγὼν, ὅτε μοι Σαρπηδόνα, φίλτατον ἀνδρῶν,*
Μοῖρ ὑπὸ Πατρόκλοιο Μενοιτιάδαο δαμῆναι.

. . . .

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·
Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες;
Ἄνδρα θνητὸν ἐόντα, πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ,
Ἂψ ἐθέλεις θανάτοιο δυσηχέος ἐξαναλῦσαι; »

(*Iliade*, liv. XVI, v 433-443.)

La liberté morale de l'homme est un problème sur lequel de grands poètes se sont exercés aussi bien que les théologiens et les philosophes. Qui croirait qu'on trouve dans Pierre Corneille une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse ? C'est dans sa tragédie d'Œdipe :

Quoi ! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices ;
Et l'homme sur lui-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit !
L'ame est donc tout esclave ! une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;

Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due;
Ils agissent en nous, quand nous pensons agir.
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que, d'en-haut, leur bras la précipite.'
(Act. III, 50-5.)

On était toujours convenu que Dieu gouvernait l'univers par des lois éternelles, universelles, immuables : cette vérité fut la source de toutes ces disputes inintelligibles sur la liberté, parce qu'on n'avait jamais défini la liberté, jusqu'à ce que le sage Locke fût venu : il a prouvé que la liberté est le pouvoir d'agir. Dieu donne ce pouvoir; et l'homme, agissant librement, selon les ordres éternels de Dieu, est une des roues de la grande machine du monde.

“ Platon, désespérant de l'amélioration de l'espèce humaine, avait oublié l'univers dans les allées et sous les platanes de l'académie; il s'était plongé dans les utopies de sa république, cet *Enfantinisme* de l'antiquité, et Socrate avait bu la ciguë, en attendant que le ciel s'expliquât plus clairement, et que Dieu, touché de l'ignorance des hommes, leur envoyât quelqu'un qui leur portât sa parole et leur révélât sa volonté.

C'était donc une refonte complète, une réorganisation *à novo* qu'il fallait. Aussi, à l'instant où toutes les conditions de la grande libération chrétienne furent

accomplies, la terre fut ébranlée, le soleil s'obscurcit, les pierres se fendirent, des morts reparurent sur la terre, le voile qui cachait les mystères du sanctuaire se déchira en deux parties de haut en bas.... le vieux monde se brisa..... ce fut le moment où le Sauveur expira sur la croix.

Ce fut Platon qui, le premier chez les Grecs, essaya de prouver, par des *raisonnements métaphysiques*, l'existence de l'ame et sa spiritualité; c'est-à-dire sa nature légère et aérienne, exempte de tout mélange de matière grossière, sa permanence après la mort du corps; ses récompenses et ses châtiments après cette mort, et même sa résurrection. Il réduisit cette philosophie en système dans son Phédon, dans son Timée, et dans sa République. Il représente Dieu arrangeant la matière éternelle par son λόγος, par son *Verbe*; il admet dans le grand Dieu une espèce de trinité composée de Dieu, de son verbe et du monde. En vain, Démocrite et Épicure combattirent les systèmes de Platon; ce qu'il y avait de plus sublime dans sa doctrine de l'ame fut applaudi presque généralement; et lorsque Alexandrie fut bâtie, les Grecs qui vinrent l'habiter furent tous platoniciens. Alors aussi le système de Platon fut reçu avidement de plusieurs juifs égyptiens, qui le communiquèrent aux juifs de Palestine.

Dans la longue paix dont les Juifs jouirent sous l'arabe-iduméen Hérode, créé roi par Antoine, et ensuite par Auguste, quelques juifs de Jérusalem commencèrent à raisonner à leur manière, à disputer, à se partager en sectes. Le fameux rabbin Hillel, précurseur de Gamaliel, de qui saint Paul fut quel-

que temps le domestique, fut l'auteur de la secte des Pharisiens, c'est-à-dire des *Distingués.* Cette secte embrassait tous les dogmes de Platon sur l'ame. Les Saducéens ne croyaient rien de tout cela, ils s'en tenaient à la loi mosaïque, qui n'en parla jamais. — Les Esséens étaient des religieux dont la plupart ne se mariaient point, et qui vivaient en commun; ils ne sacrifiaient jamais des victimes sanglantes; ils fuyaient non seulement tous les honneurs de la république, mais encore le commerce dangereux des autres hommes. — Les Thérapeutes juifs, retirés en Égypte auprès du lac Mœris, étaient semblables aux Thérapeutes des Gentils; et ces Thérapeutes étaient une branche des anciens Pythagoriciens. Thérapeute signifie serviteur et médecin. Ils prenaient ce nom de médecin, parce qu'ils croyaient purger l'ame. On confond souvent les Thérapeutes avec les Esséens. — Il y avait encore une autre secte, celle des Judaïtes, qui étaient les plus déterminés républicains qui fussent sur la terre. C'était à leurs yeux un crime horrible de donner à un homme le titre de *mon maître.* Antoine, Octave, Tibère, étaient regardés par eux comme des brigands dont il fallait purger la terre. Ils combattaient contre la tyrannie avec autant de courage qu'ils en parlaient. Les plus horribles supplices ne pouvaient leur arracher un mot de déférence pour les Romains, leurs vainqueurs et leurs maîtres : leur religion était d'être libres.

Il y avait déjà quelques hérodiens, gens entièrement opposés aux Judaïtes. Ceux-là regardaient le roi Hérode, tout soumis qu'il était à Rome, comme un envoyé d'Adonaï, comme un libérateur, comme un

messie ; mais ce fut après sa mort que la secte hérodienne devint nombreuse. Perse parle ainsi de la fête d'Hérode, dans sa 5e satire, où il se moque des superstitieux. (v. 180).

Herodis venere dies, unctaque fenestra
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ,
Portantes violas rubrumque amplexa catinum
Cauda natat thynni, tumet alba fidelia vino.
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles;
Tunc nigri lemures, ovoque pericula rupto :
Hinc grandes Galli, et cum sistro lusca sacerdos,
Incussere Deos inflantes corpora, si non
Prædictum ter mane caput gustaveris alli.

C'est la fête d'Hérode, et lorsque de ce jour
De solennels apprêts annoncent le retour;
Lorsque, de toutes parts, la ville illuminée,
Voit de feux et de fleurs chaque fenêtre ornée;
Que la vapeur s'élève en un nuage obscur;
Que dans les flacons blancs déjà coule un vin pur:
Et que, sur un plat rouge, aux yeux de l'assemblée,
D'un énorme turbot la queue est étalée,
Vous remuez la lèvre, et, pâle de frayeur,
Du peuple circoncis le sabbat vous fait peur.
Tantôt un spectre noir glace votre courage;
Tantôt d'un œuf cassé vous craignez le présage;
Ou, le sistre à la main, avec des yeux hagards,
La prêtresse d'Isis, s'offrant à vos regards,
Vous tremblez que soudain quelque pouvoir magique,
Vengeur des immortels ne vous rende hydropique,
Si vous n'avez trois fois, ainsi qu'il est prescrit,
Mordu dans un ognon, en quittant votre lit.

(Traduction de *M. Raoul.*)

Revenons à Platon. — Les Pères de l'Église des quatre premiers siècles furent tous grecs et platoniciens. L'école d'Alexandrie fut le centre de la philosophie chrétienne. Platon était regardé par tous les

Grecs d'Alexandrie comme le maître de la sagesse, comme l'interprète de la divinité. Ce fut, dit-on, dans le Timée principalement, que les Pères grecs s'instruisirent. On y trouve, en effet, des choses remarquables. « Ce qui est produit a nécessairement une cause, un auteur. Il est difficile de trouver l'auteur de ce monde, et, quand on l'a trouvé, il est dangereux de le dire au peuple. Il y a, chez Platon, une espèce de trinité qui est l'ame de la matière ; voici ses paroles : « De la substance indivisible, toujours semblable à elle-même, et de la substance divisible, Dieu composa une troisième substance qui tient de la même et de l'autre. » — « Quand Dieu eut formé l'ame du monde de ces trois substances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être, se répandant partout au dehors, et se repliant sur elle-même ; elle forma ainsi dans tous les temps une origine divine de la sagesse éternelle. » — Et quelques lignes après : « Ainsi la nature de cet *animal* immense qu'on nomme le *monde* est éternelle. » On voit, par là, que le système de Schelling sur *l'ame du monde* n'est rien moins que neuf.

Il y a encore, dans le Timée, une autre trinité : « L'être engendré, l'être qui engendre, et l'être qui ressemble à l'engendré et à l'engendreur. » — Abstraction faite de l'inspiration et de la grâce, qui sont au-dessus de toute philosophie, c'est de cette trinité, assez formelle, dont les Pères ont profité le plus. — Le *Verbe* se trouve en toutes lettres dans l'Épinomis. — Les trois personnes se trouvent dans la seconde lettre de Platon à Denis. « Le roi de l'univers est environné de ses ouvrages, tout est l'effet de sa grâce. Les plus

belles des choses ont, en lui, leur cause première; les secondes en perfection ont en lui une seconde cause; et il y a encore la troisième cause des ouvrages du troisième degré. »

Tous ces passages d'un auteur païen étaient un garant des dogmes de l'Église naissante. On en fit presque un Père de l'église, à cause de son *Ternaire*, que personne n'a jamais bien compris. Toute l'église grecque fut donc platonicienne, comme toute l'église latine fut péripatéticienne depuis le commencement du 13e siècle. Ainsi deux grecs ont été nos maîtres à penser. — Au surplus, Platon prit ses doctrines mot à mot chez Timée de Locres; Timée les avait prises chez Pythagore; et Pythagore les tenait, dit-on, des Brahmes.

23 L'antiquité païenne disait : Tous les hommes sont des anges déchus, qui expient sur terre une faute commise au ciel. Le degré de leur misère ici-bas est mesuré sur la grandeur de leur faute là-haut. Le christianisme dit : Tous les hommes sont rachetés. — Opposera-t-on au progrès, au perfectionnement, à la fraternité de toute l'espèce humaine, la différence de mœurs, de coutumes, de religions qui séparent et divisent les peuples, nous répondrons : tous les hommes se ressemblent par deux points, les passions et la raison universelle, qui les balance. Ce principe de la raison est si constant, qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le sang, malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait que le peuple le plus grossier juge toujours très-bien, à la longue, des lois qui le gouvernent, parce

qu'il sent si ces lois sont conformes ou opposées aux principes de commisération et de justice qui sont dans son cœur. D'ailleurs, les principaux dogmes de tous les peuples du monde peuvent être facilement ramenés à la maxime fondamentale du christianisme : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît*, maxime dont dépendent la loi et les prophètes.

[24] Histoire de France, t. II, p. 653 - 660.

[25] « Servitus est constitutio juris gentium, qua quis dominio alieno *contra naturam* subjicitur. » Dig. I, tit. 5, § 4.

[26] La nature, dit Aristote, a voulu marquer d'un » caractère différent les corps des hommes libres et » ceux des esclaves, en donnant aux uns la force con- » venable à leur destination, et aux autres une stature » droite et élevée, qui les rend peu propres à de pareils » travaux, mais utiles, dans la vie civile, aux emplois » de la guerre et à ceux de la paix, entre lesquels elle » se partage. (*Politique*, liv. I, ch. 14.). Quoi qu'il en » soit, il demeure évident que, parmi les hommes, les » uns sont des êtres libres par nature, et les autres des » esclaves, pour qui il est juste de demeurer dans la » servitude. » (*Ib.*, c. 15, Conf. c. 16, 17, 18, 19, 20.)

[27] L'exemple de Caton suffit pour montrer de quelle manière on traitait les esclaves. Ce fier républicain traitait les siens plus mal qu'on ne traite les chevaux, auxquels un bon maître donne au moins le gîte et le couvert quand ils sont vieux. Caton, au contraire, n'avait coutume de garder ses esclaves qu'aussi long-temps qu'ils étaient jeunes et forts; quand ils étaient vieux, il les vendait comme des souliers usés. En lisant les Bacchides de Plaute, on est saisi d'horreur de voir l'édu-

cation des enfants confiée aux soins des esclaves. Quelle génération devait se former sous l'aristocratie romaine, si le maître et l'élève étaient tels que la pièce les dépeint! Au reste, tous les métiers, toutes les affaires domestiques, étaient abandonnés aux esclaves; il y en avait même pour ôter les toiles d'araignée. Le jeune Romain devait sucer avec le lait la cruauté et le mépris de la dignité humaine, élevé qu'il était au milieu d'une cohue de gens sans aveu. Léonidas, dans l'*Asinaria* de Plaute, acte III, sc. II, énumère les instruments dont on se servait pour punir les esclaves: »

Scapularum confidentia, virtute ulmorum freti,
Qui adversum stimulos, laminas, crucesque compedesque,
Nervos, catenas, carceres, numellas, pedicas, bojas,
Indoctoresque acerrimos, gnarosque nostri tecti,
Qui sæpe ante in nostras scapulas cicatrices indiderunt.

En Corse et en Sardaigne, les Romains faisaient la chasse aux esclaves comme aux bêtes fauves. — Du temps de la république, on vendait par jour sur la grande place de Délos 10,000 hommes bien civilisés. (V. *Strabon*, liv. V.) Ceux qui veulent connaître de plus près les horreurs domestiques qu'on faisait subir aux esclaves, n'ont qu'à lire le brillant et profond ouvrage de *Böttiger*, intitulé: *Sabina* ou *Matinée de toilette d'une dame romaine*. — M. *Marlin*, dans trois articles insérés au Recueil encyclopédique belge, a très-bien fait ressortir les effets de l'esclavage par rapport à la civilisation. Voici ce qu'il dit, t. III, p. 141, suiv. de ce Recueil: « Remarquons, en premier lieu, que les Grecs et les Romains faisaient servir tous leurs arts,

toutes leurs richesses, à satisfaire leurs passions, et que, s'il y avait culture chez eux, c'était proprement la culture des vices; tandis que, chez nous, surtout depuis que, par la révolution qui s'est opérée dans les idées et dans l'opinion, on accorde plus de considération à la richesse qu'aux titres et à la naissance, et que, chacun voulant s'élever par ce moyen, les peuples entiers se livrent à l'industrie et aux arts industriels; chez nous, dis-je, d'une part, les arts et les sciences se portent presque exclusivement aux applications industrielles; et, d'autre part, il a dû se former entre tous les hommes une législation tacite, fondée sur la probité et l'équité, sans laquelle il était impossible que chacun inspirât aux autres la confiance nécessaire au commerce, et qui, jointe à l'activité continuelle qu'exige une vie industrielle, écarte les résultats que produisaient les richesses et les beaux-arts chez les peuples anciens.

» En second lieu, chez les nations de l'antiquité, les richesses, presque toujours amassées par la guerre, et en grande masse, restaient la propriété d'un petit nombre de citoyens, qui les dépensaient avec autant de facilité et avec aussi peu de scrupule, qu'ils les avaient acquises: c'était une application du proverbe « malè parta, malè dilabuntur. » Les richesses devenaient ainsi pour eux, non seulement une cause, mais un moyen de dépravation, de déréglement, une arme empoisonnée dont ils se frappaient eux-mêmes, tandis que les prolétaires (et c'était l'immense majorité) n'avaient d'autre ressource pour subsister que la rapine, le vol, les brigandages, la mendicité, ou les faveurs des grands.

» Chez nous, au contraire, les richesses ne s'acquièrent que par un travail assidu ; en même temps que, réparties avec plus d'égalité, elles appartiennent à un plus grand nombre. D'où il résulte, d'un côté, que nous en connaissons mieux le prix, et que nous les faisons servir à augmenter notre bien-être; et, d'un autre côté, que les individus, en même temps qu'ils sont plus indépendants, dépendent néanmoins tous les uns des autres, d'où une liaison et une concorde fondées sur un égoïsme bien entendu, et qui concourent fortement à conserver l'intégrité des mœurs. »

[28] Depuis l'établissement du christianisme, il fut fait des lois en faveur des esclaves chrétiens qui avaient des maîtres dont la foi n'était pas orthodoxe. Plusieurs édits ont défendu aux Païens, aux Juifs et aux Hérétiques d'avoir des esclaves chrétiens; la liberté leur était accordée. (Authent. citée au § 36, tit. 3, liv. 5 du Code.) Si l'esclave d'un maître qui professait une religion erronée, avait dessein de se faire chrétien, dès-lors il était libre, quand même son maître se serait ensuite fait chrétien. Le christianisme introduisit une nouvelle forme d'affranchissement. Constantin ne fut pas plus tôt unique et paisible possesseur de l'empire, qu'il se proposa de faciliter les affranchissements ; il fit, à ce sujet, trois lois, dont la première est perdue; la seconde, qui est du 18 juin 316, donne permission à tout le monde d'affranchir les esclaves dans l'église en présence du peuple chrétien et des évêques ou des prêtres, et ne demande, pour toute formalité, qu'une simple attestation signée des ministres de l'église.

Constantin fit une troisième loi sur ce sujet: il y dit que ceux qui auront été affranchis dans l'église, joui-

ront pleinement des droits de citoyens, et que les clercs auront, de plus, le pouvoir de donner une pleine liberté à leurs esclaves, par leur testament, en quelques termes qu'ils le fassent : il semble même leur accorder le pouvoir de le donner verbalement et sans écrit. — Dans la suite, une foule de princes de l'Église, déclarèrent que des chrétiens doivent être exempts de servitude, et que ce principe est bien conforme à l'esprit du christianisme.

Il y a plus : « Le catholicisme, dit M. l'abbé *de Labouderie*, ne se bornait pas à établir la communion des biens spirituels : il établit encore une sorte de communauté de biens temporels, par la facilité avec laquelle on y secourait les pauvres et les malheureux. Nous voyons, dans le livre des *Apôtres*, les fidèles vendre leurs propriétés et apporter aux pieds des apôtres le prix qu'ils en avaient retiré, pour être distribué aux indigents, parce qu'*ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une ame*. « Un commerce généreux de charité unissait, dit Gibbon (ch. XV), les provinces les plus éloignées, et de petites congrégations trouvaient des ressources abondantes dans les aumônes des sociétés les plus opulentes, qui subvenaient avec joie aux besoins de leurs frères. Denis de Corinthe, dans Eusèbe (liv. IV, ch. 23), célèbre avec reconnaissance les richesses des Romains et leur générosité envers leurs frères les plus éloignés. » Sous l'empire de Dèce, saint Cyprien tira sur-le-champ de l'église de Carthage 100,000 sesterces pour racheter les frères de Numidie qui avaient été amenés captifs par les barbares du désert. L'empereur Julien semble humilié de ce que la charité des fidèles assiste non-seulement les pauvres de leur religion, mais encore ceux

des Païens. Il est également certain que la plupart des enfants exposés au moment de leur naissance, selon la pratique inhumaine de ce temps-là jusqu'au règne de Valentinien Ier, furent souvent sauvés, baptisés, élevés et entretenus par la piété des Chrétiens et aux dépens du trésor public. *En Jésus-Christ, il n'y a ni Grec ni Barbare, ni Scythe ni Romain:* tous les hommes sont confondus dans les entrailles de la miséricorde du Dieu vivant et véritable. » (Voy. Encyclopédie des Gens du Monde, t. V, Ire partie, p. 143.) — Voici comment s'exprime un apologiste sur les mœurs des premiers Chrétiens: « Chez nous, vous trouverez des ignorants, des ouvriers, de vieilles femmes, qui ne pourraient peut-être pas montrer par des raisonnements la vérité de notre doctrine; ils ne font pas de discours, ils font de bonnes œuvres. Aimant notre prochain comme nous-mêmes, nous avons appris à ne point frapper ceux qui nous frappent, à ne point faire de procès à ceux qui nous dépouillent : si l'on nous donne un soufflet, nous tendons l'autre joue, si l'on nous demande notre tunique, nous offrons encore notre manteau. Selon la différence des années, nous regardons les uns comme nos enfants, les autres comme nos frères et nos sœurs : nous honorons les personnes les plus âgées comme nos pères et nos mères..... Nous avons renoncé à vos spectacles ensanglantés, croyant qu'il n'y a guère de différence entre regarder le meurtre et le commettre..... Nous sommes égaux en tout, obéissant à la raison sans la prétendre gouverner.... » (*Athenagor, Apolog.,* trad. de *Fleury*, Hist. eccl., liv. III, tit. I, p. 389.) —

Dans la barbarie qui envahit l'Europe après la mort de Charlemagne, « l'Église seule comprenait les devoirs

sociaux imposés par le christianisme, et travaillait au salut de tous. Pour confirmer cette assertion, il suffirait de rappeler la conduite du clergé dans les divers siéges que Paris eut à soutenir contre les Normands; celle de Francon à Rouen. Mais nous possédons des actes qui parlent plus haut, et prouvent plus que ces dévouements particuliers. Dans un synode tenu aux environs de Reims, en 881, les évêques adressent au roi une supplique qui mériterait d'être traduite pour l'enseignement de ceux de nos jours. Ils l'invitent à s'entourer d'un conseil composé d'ecclésiastiques et de militaires, afin de pourvoir aux besoins de tous. « Que ce pauvre peuple, disent-ils, qui, depuis tant d'années, souffre des pillages de toutes sortes, et supporte les exactions des Normands, soit enfin soulagé. » Enfin Charles-le-Gros, dans un capitulaire, s'adresse aux évêques pour veiller au salut public. En effet, il nous reste des traces positives qui prouvent que le clergé, dans ses synodes, cherchait à faire tout ce que les rois négligeaient dans l'intérêt général. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût des prêtres indignes; mais il est remarquable qu'ils furent en nombre très-petit, moindre même que dans des temps plus heureux. L'Église, d'ailleurs, savait et pouvait punir; c'était son peuple, et, d'après les lois, elle avait droit absolu de justice dans son sein : nous avons quelques textes de jugements rendus contre des membres du clergé. Nous ne comptons point comme une faute reprochable, surtout dans notre siècle, le fait de porter les armes. Il y eut des évêques, des abbés et des moines qui se distinguèrent dans cette guerre de tous les jours contre les paysans normands, hongrois ou sarrasins; car bien souvent

les villes, abandonnées ou trahies par leurs comtes, furent défendues par leur clergé : au moins il savait périr avec elles.

« Ainsi les derniers mots, les derniers actes publics, qui nous sont restés du neuvième siècle, sont encore des preuves de l'activité de l'Église. Dans les derniers faits nous la retrouvons encore, ainsi qu'au cinquième, construisant les provinces, agglomérant les peuplades. »

(*Buchez* et *Roux*, histoire parlementaire de la révolution française, t. I, p. 83 et 84.)

29. Le sort matériel des esclaves ne fut adouci que sous l'empire. Voy. note 16, p. 119.

30. Voyez les lettres politiques des papes dans le 15e volume des historiens de France.

31. Pour prouver ce que nous venons d'avancer, nous donnerons quelques extraits du voyage nocturne de Mahomet au ciel. On verra par-là comment est matériel le séjour des bienheureux musulmans : « J'étais couché, entre les collines Safa et Merva, lorsque Gabriel s'approchant de moi m'éveilla. Il conduisait Elborak (l'étincelante), jument d'un gris argenté, dont la démarche est si vive, qu'à chaque pas qu'elle fait, elle s'allonge autant que la meilleure vue peut s'étendre. Ses yeux brillaient comme des étoiles; elle déploya ses deux grandes ailes d'aigle; je m'approchai; elle se mit à ruer. Tiens-toi tranquille, lui dit Gabriel. La jument répondit : le prophète Mahomet ne me montera pas, que tu n'aies obtenu de lui qu'il me fasse entrer au paradis, le jour de la résurrection. Je le lui promis; alors elle se laissa monter, et dans l'instant nous fûmes aux portes de Jérusalem.

» En s'élevant de ciel en ciel jusqu'au septième et dernier, le Prophète rencontre successivement Abraham, Moïse et Jésus, Adam, Noé, Jean, Énoch, Aaron.

» Le premier ciel est d'argent pur; c'est à sa belle voûte que sont suspendues les étoiles avec de fortes chaînes d'or. Dans chacune de ces étoiles est un ange en sentinelle pour empêcher les démons d'escalader les cieux. Dans ce ciel il y a une multitude d'anges qui sont là, sous des figures d'animaux, afin d'intercéder auprès de Dieu pour toutes les créatures de la même forme qui se trouvent sur la terre. L'ange-coq, d'une blancheur plus éclatante que la neige, est d'une si surprenante grandeur que sa tête touche au second ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin.

» Le deuxième ciel est composé d'une espèce de fer dur et poli.

» Le troisième ciel, plus éloigné du second que celui-ci ne l'est du premier, est tout formé de pierres précieuses. Il y a là des anges de dimensions inimaginables; leur chef, qui s'appelle le confident de Dieu, est d'une taille si prodigieuse qu'il y a de son œil droit à son œil gauche soixante-dix mille journées de chemin. Il est continuellement occupé à écrire les noms de ceux qui doivent naître, à calculer les jours des vivants, et à les effacer du livre, à mesure qu'il découvre qu'ils ont atteint le terme fixé par son calcul.

» Le quatrième ciel est d'argent fin, transparent comme le verre. Il est peuplé d'anges de grande taille. L'un d'eux est occupé à pleurer sur les péchés des hommes et à prédire les maux qui se préparent.

» Le cinquième ciel est d'or pur. Les anges qui l'habitent ne rient pas beaucoup, et ils ont raison : car ils sont les gardiens des vengeances divines, et des feux dévorants de la colère céleste.

. . . .

» Le septième et dernier ciel est fait de lumière divine. Le premier de ses habitants qui m'ait frappé surpasse la terre en étendue. Il a soixante-dix mille têtes; chaque tête a soixante-dix mille bouches; chaque bouche soixante-dix mille langues qui parlent continuellement, et toutes à la fois, soixante-dix mille idiomes différents, pour célébrer les louanges de Dieu.

» Après que j'eus considéré cette énorme et toute céleste créature, je fus emporté subitement par un souffle divin, et je me trouvai assis au pied du cédrat immortel, planté à la droite du trône invisible de Dieu. Les branches du cédrat, plus étendues que le disque du soleil n'est éloigné de la terre, servent d'ombrage à une multitude d'anges, beaucoup plus nombreux que les grains de sable de toutes les mers, de tous les fleuves, de toutes les rivières. Sur les rameaux du cédrat sont perchés des oiseaux occupés à considérer les passages sublimes du divin koran. Les feuilles de cet arbre ressemblent à des oreilles d'éléphant; ses fruits sont plus doux que le lait; un seul suffirait pour nourrir pendant un jour toutes les créatures de tous les mondes. Chaque pepin renferme une houris; ces vierges divines sont réservées aux plaisirs éternels des Musulmans. Il y en a de quatre sortes, les unes sont blanches, les autres roses, les troisièmes jaunes, les qua-

trièmes vertes. Leur corps ravissant a la transparence du cristal. Leurs yeux sont si beaux, que si une houris laissait tomber un regard sur la terre pendant la nuit la plus sombre, elle y jetterait autant de lumière que le soleil dans tout son éclat. Il suffirait qu'une houris crachât dans la mer pour que toute la mer cessât d'être salée. »

. . . .

Ailleurs le prophète dit : « Les élus seront le plus près de l'éternel ; leur front paraîtra rayonnant de gloire (LXXVI) ; ils habiteront un séjour de délices. Ils reposeront sur des lits enrichis d'or et de pierres précieuses (LVI). Ils seront ornés de bracelets d'or enrichis de perles, et vêtus d'habits de soie (XXII) ; ils se regarderont avec bienveillance. Ils seront servis par des enfants doués d'une jeunesse éternelle, et d'une blancheur égale à l'éclat des perles, qui leur présenteront, dans des coupes d'argent de différentes formes, brillantes comme le cristal, des vins exquis mêlés avec l'eau des fontaines Cafour et Langebil. L'éclat de la lune et du soleil ne les importune point. Les rameaux chargés de fruits s'abaissent devant eux. Ils auront à souhait les fruits qu'ils désireront, et la chair des oiseaux les plus rares. L'œil, dans ce séjour délicieux, ne voit que des objets enchanteurs.

» Près d'eux seront les houris aux beaux yeux noirs, jeunes vierges au regard modeste, dont jamais homme ni génie n'a profané la beauté, et qui seront renfermées dans des pavillons superbes. Elles sont semblables à l'hyacinte et à la perle. — Les discours frivoles seront bannis de ce séjour. Le cœur n'y sera point porté au mal, on n'y entendra que le doux nom de paix (LXVI).

» Ceux qui occuperont la *droite*, quelle sera leur félicité ! Ils se promèneront parmi les roses qui n'ont point d'épines et conservent une verdure éternelle, et au milieu des bananiers disposés dans un ordre agréable. Ils jouiront de leur épais feuillage au bord des eaux jaillissantes. Là une multitude de fruits divers s'offre à la main qui veut les cueillir. Ils reposeront sur des lits élevés. Nous avons rajeuni leurs épouses. Elles seront vierges, elles les aimeront et jouiront de la même jeunesse qu'eux. » Il y a, au Recueil encyclopédique belge, t. IV, p. 113 et suiv., un article de M. *Toussaint*, sur Mahomet et ses Institutions.

« Au surplus, nous pouvons voir aujourd'hui quels fruits a portés le mahométisme, là même où son développement a été complètement libre, en Perse, en Arabie, à Maroc et à Fetz. » — « Le vice capital qui rendit le mahométisme anti-progressif, fut d'avoir confondu dans les mêmes mains les deux pouvoirs, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, et, par suite, d'avoir établi en principe que la raison et la justice sont là où réside la force. Chez les Chrétiens, au contraire, on enseignait que la justice et la raison résident là où est le dévouement. Le mahométisme professait une doctrine sur la Providence, telle, qu'il en résultait que les choses sociales sont gouvernées par un fatalisme absolu. Chez les Chrétiens, au contraire, on disait qu'on acquiert par la foi, par la grâce, c'est-à-dire la liberté de choisir entre le bien et le mal. Aussi les destinées des deux sociétés furent bien différentes. Les Musulmans ne purent avancer dans la carrière de la civilisation que par la volonté du pouvoir; les Chrétiens, au contraire, n'ont

cessé de marcher, même malgré le pouvoir. » (*Buchez* et *Roux*, hist. parlem., t. I, p. 43 et 44.)

[32] Voy. *Arrien*, III, 5, 18. *Diod de Sic.*, VIII, 4.

[33] Autour d'Ypres, au 13e et au 14e siècle, il y avait plus de 200,000 habitants. Cette immense population est *numériquement* constatée par un document authentique émané du pape Innocent IV, document qui se trouve aux archives d'Ypres, 2e bureau voûté, layette 19, n° 5.

Voici ce document, publié ici pour la première fois :

« Innocentius eps., servus servorum Dei : Venerabili fratri episcopo Morinen. salutem et apostolicam benedictionem. Ex parte dilectorum filiorum scabinorum et universitatis ville Yprensis fuit propositum coram nobis, quod cum in villa ipsa in qua fere *ducenta millia hominum* commorantur, quatuor parochiales ecclesie tantummodo sint statute, quarum canonici regulares curam optinent animarum et in qualibet ipsarum solus canonicus consueverit pernoctare, ac per hoc ijdem in spiritualibus non modicum sustineant detrimentum, petebant in eadem villa tam ecclesiarum quam clericorum numerum augmentari. Super quibusdam etiam gravaminibus sedi apostolice sunt conquesti, videlicet quod decanus christianitatis et rectores ecclesiarum loci ejusdem Morinensis diœcesis, que sua sunt, non que Jesu Christi querentes, si contingat simul et semel debere plures nuptias celebrari, ut plures oblationes extorqueant ab eisdem sub unius missæ celebratione, ac uno die id fieri non permittant. Et si aliqui diversarum parochiarum ipsius ville matrimonialiter velint adjunctim copulari, nunquam sinunt hujusmodi matrimonium consumari, nisi re-

cepta prius a quolibet, contrahennum oblationum nomine, pecuniæ quantitate. Quod si tres dies feriatos subsequenter evenire contingat et nuptie debeant celebrari, prohibent malitia se banna in eisden solempnitatibus fieri, nisi pro sue libito voluntatis. In eorumdem hominum prejudicium et gravamen ijdem quoque, modum avaritie non ponentes, si plures homines in eadem villa simul decedant, ipsorum corpora non permittunt, ex quadam prava consuetudine, ut pro quolibet offeratur, sub unius misse celebratione tradi ecclesiastice sepulture, in animarum suarum periculum et scandalum plurimorum. Præterea dicti homines adhiberi quibusdam ipsorum necessitatibus remedium postulabant : quia cum molendina ville Yprensis molere nequeant sine vento, que si etiam diebus singulis ventum haberent propitium ad molendum, vix sufficerent multitudini hominum eorumdem, sibi concedi petebant, ut liceret eis molere quandocumque ventus aptus venerit ad molendum. Quod si etiam ipsos contingeret pro uno eodemque delicto excommunicationis sententia innodari, volunt ad solutionem unius emendi, si emenda prestari debeant, obligari. Ad hec cum in eadem villa pro nuptijs celebrandis quedam consueverit adhiberi solempnitas, que *Kergank* vulgariter appellatur, occasione cujus, tam pauperes quam divites ad vanam gloriam se fatigant laboribus et expensis, ita quod nonnulli plus expendant in talibus quam pro dote receperint mulieris ad solempnitatem hujusmodi faciendam, petebant supradicti homines de cetero non compelli. Quare ijdem nobis humiliter supplicarunt, ut super hijs providere sibi de benignitate sedis apostolice curaremus. Volentes

igitur sic ipsorum utilitati consulere, quod aliorum justitia non ledatur, fraternitati tue per apostolica scripta mandamus, quatenus super præmissis omnibus inquiras, diligenter veritatem nobis, quod inveneris, fideliter rescripturus, ut, per tuam relationem, instructi, quod justum fuerit, faciamus.» Datum Lugduni, XI kalendis junij, pontificatus nostri anno quarto. (Le sceau est en plomb et porte le nom d'Innocent.)

[34] «Le Cor merveilleux de l'Enfant (*des Knaben Wunderhorn*) est une collection de chants recueillis par MM. *Brentano* et *Arnim*, en partie de la bouche du peuple, et en partie de feuilles volantes et de livres rares. Je ne saurais trop louer ce livre: il renferme les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand, et quiconque voudra connaître le peuple allemand sous un aspect aimable, que celui-là lise ce livre. Sur le frontispice du livre est un enfant qui souffle dans un cor, et, quand un pauvre Allemand, jeté en pays étranger, contemple long-temps cette image, il croit entendre les sons de ce cor, qui lui sont bien connus, et il pourrait en prendre le mal du pays, comme le lansquenet suisse, placé jadis en sentinelle sur un bastion de Strasbourg, qui, entendant de loin le ranz-des-vaches, jeta sa pique, passa le Rhin à la nage, mais fut bientôt repris et fusillé comme déserteur. L'enfant au cor merveilleux a recueilli une touchante chanson à ce sujet:

»*Sur le rempart à Strasbourg, — Ce fut un triste jour, — J'entendis le cor, le cor des Alpes retentir; — Alors jusqu'au pays je voulus nager, m'en aller, — Hélas! je ne pus fuir.*

»*A une heure dans la nuit, — Ne m'ont-ils pas arrêté, — Arrêté et conduit devant mon capitaine, en*

son réduit; — Ah! mon Dieu! dans les vagues bleues, ils m'ont pêché; — hélas! de moi c'est fini.

» *Demain matin, quand six heures sonneront, — Devant le front du régiment ils me mèneront; — Là il me faudra demander pardon, — Et recevoir ma dernière permission; — hélas! je sais cela déjà.*

» *Mes frères, me voilà, — Vous me voyez pour la dernière fois, — Le petit pâtre est cause de tout mon embarras. — C'est le cor des Alpes qui a fait tous mes chagrins, — Et je m'en plains.*

» Dans ces chansons on sent les battements de cœur du peuple allemand. Quelle naïveté dans la fidélité de ce peuple! que de loyauté dans ses trahisons! quel honnête garçon est le pauvre *Schwartenhals*, quoiqu'il vole sur les grandes routes. Écoutez ce qu'il dit de lui-même :

» *Je viens trouver l'hôtesse dans sa maison, — Elle me demande mon nom. — Je suis un pauvre garçon, — Qui boit et mange en toute saison.*

» *On me mena dans une salle peinte, — Où l'on m'offrit une grande pinte. — On avait beau remplir mon verre, — Je le laissai tomber à terre.*

» *On me mit à la place d'honneur, — Pour me traiter en grand seigneur; — Quand il fallut payer l'écot, — Rien ne sonna dans mon sarrot.*

» *La nuit, quand je voulus aller dormir, — On me montra la grange. — Je n'eus plus envie de rire; — On me traitait d'une façon étrange.*

» *Quand je fus dans ma cage, — Et que je voulus faire mon nid; — Je fus piqué par les épines; — Et par les chardons sauvages.*

» *Le matin, en me réveillant, — la gelée couvrait la toiture, — Et je m'en allai en riant, — En riant de ma mésaventure.*

» *Je pris mon épée à la main, — Et l'attachai sur ma hanche. — Il me fallut aller à pied, — N'ayant pas de quoi chevaucher.*

» *Je m'en allai bien doucement, — Tirant le long du chemin, — Quand vint un fils de marchand, — Qui me laissa tout son argent.*

» D'ordinaire, c'est un peuple errant, ce sont des vagabonds, des soldats, des écoliers ambulants ou des compagnons ouvriers, qui ont composé ces chansons. Les compagnons surtout sont de grands poètes. Que de fois, dans mes voyages pédestres, ai-je entretenu commerce avec cette classe de gens! Que de fois je les ai vus, excités, par une circonstance extraordinaire, improviser un morceau de poésie populaire, ou le siffler en plein air! Les petits oiseaux perchés sur les branches des arbres l'écoutèrent attentivement; et quand passait par là un autre compagnon, le havresac au dos et le bâton blanc à la main, les oiseaux lui gazouillaient ce chant aux oreilles; il chantait alors les vers qui manquaient, et la chanson se trouvait finie. Les paroles tombent du ciel sur les lèvres de ces compagnons; ils n'ont qu'à les prononcer, et elles sont plus poétiques que toutes les belles phrases que nous déterrons de notre ame. Le caractère des compagnons ouvriers allemands respire dans ces chants populaires; c'est une remarquable race d'hommes, qui, sans le sou dans leur poche, parcourent toute l'Allemagne dans tous les sens, candides, joyeux et libres. » (*Henri Heine.*) — Du reste, toutes les pièces de ce recueil ne sont pas du moyen-âge.

[35]. « Scholæ illæ venerabiles junco sternebantur, fœno et palea; ibi sedebant ex ordine scholares, ex

omni confluentes natione, quandoque nobiles, e regum editi prosapia, solio destinati, summorumve pontificum quandoque consanguinei. Ibi magistrorum lectiones, scriptis et auribus, assidue excipiebantnr. » (*Discours prononcé en octobre* 1770. — *In scol. med.*)

[36] « His diebus Arnoldus quidam religionis habitum habens, sed eum minime, ut ex doctrina ejus patuit, servans, ex ecclesiastici honoris invidia, urbem Romam ingreditur, ac senatoriam dignitatem, equestremque ordinem renovare ad instar antiquorum volens, totam pene urbem, ac præcipue populum adversus Pontificem suum concitavit. Unde et ad eorumdem temeritatis, vel potiùs fatuitatis corroborationem, ab eis ad principem distinatum, tale scriptum invenitur. »— Dans cette lettre, il est dit, entre autres: « Et quidem regnum et imperium Romanorum, vestro à Deo regimini concessum, exaltare atque amplificare cupientes, in eum statum, quo fuit tempore Constantini et Justiniani, qui totum orbem vigore senatus, et populi romani suis tenuere manibus, reducere, senatu pro his omnibus Dei gratia restitùto, et eis qui vestro imperio semper rebellaverunt, quique tantum honorem Rom. Imperio subripuerunt, magna ex parte conculcatis, quatenus ea quæ Cæsari et Imperio deberentur, per omnia et in omnibus obtineatis, vehementer atque unanimiter satagimus, atque studemus : — — — reminiscaturque vestra solertia, quot et quanta mala papalis curia, et dicti quondam cives nostri Imperatoris, qui fuerunt ante vos, fecerunt, et nunc deteriora vobis cum Siculo facere tentaverùnt.» — — — (*Otto Frisingius*, de gestis Friderici, lib. I, c. 27, 28, p. 422, 423.) — On lit dans la collection

des Conciles par *Labbe,* t. X, col. 1013, les vers suivants :

« Cujus origo mali, tantæque voraginis auctor,
Exstitit Arnoldus, quem Brixia protulit ortu
Pestifero, tenui nutrivit Gallia sumptu,
Edocuitque diu : tandem natalibus oris
Redditus, assumpta sapientis fronte diserto
Fallebat sermone rudes, clerumque procaci
Insectans odio, monachorum acerrimus hostis,
Plebis adulator, gaudens popularibus auris,
Pontifices, ipsumque gravi corrodere lingua
Audebat papam, sceleratque dogmata vulgo
Diffundens, variis implebat vocibus aures.
Nil proprium cleri, fundos et prælia nullo
Jure sequi monachos nulli fiscalia jura
Pontificum, nulli curæ popularis honorem
Abbatum, sacras referens concedere leges.
Omnia principibus terrenis subdita, tantum
Committenda viris popularibus atque regenda.
Illis primitias, et quæ devotio plebis
Offerat et decimas castos in corporis usus,
Non ad luxuriam, sive oblectamina carnis
Concedens; mollesque cibos, cultusque nitorem,
Illicitosque toros, lascivaque gaudia cleri,
Pontificum fastus, abbatum denique laxos
Damnabat penitus mores, monachosque superbos.
Veraque multa quidem, nisi tempora nostra fideles
Respuerent monitus, falsis admixta monebat.
Et, fateor, pulchram fallendi noverat artem :
Veris falsa probans, quia tantum falsa loquendo
Fallere nemo potest : veri sub imagine falsum
Influit, et furtim deceptas occupat aures.
Articulos etiam fidei certumque tenorem
Non satis exacta stolidus pietate fovebat,
Impia mellifluis admiscens toxica verbis.
Ille suam vecors in clerum pontificemque,
Atque alias plures adeo commoverat urbes,
Ut jam ludibrio sacer extremoque pudori

Clerus haberetur. Quod adhuc, ni fallor, in illa
Gente nocet, multumque sacro detruncat honori.
Mox in concilio Romæ damnatus ab illo
Præsule, qui numeros vetitum contingere nostros
Nomen ab innocua ducit laudabile vita :
Territus, et miseræ confusus imagine culpæ,
Fugit ab urbe sua, transalpinisque receptus,
Qua sibi vicinas Alemannia suscipit Alpes,
Nomen ab Alpino ducens (ut fama) Lemanno,
Nobile Turegum, doctoris nomine falso
Insedit, totamque brevi sub tempore terram
Perfidus impuri fœdavit dogmatis aura :
Unde venenato dudum corrupta sapore,
Et nimium falsi doctrinæ vatis inhærens,
Servat adhuc uve gustum gens illa paternæ. »

[37] Introduction à la science de l'Histoire, p. 551-559. — Au concile de Trente, l'évêque de Bitonte, dans un discours très-prolixe, rappela tout l'éclat de la puissance du pape, et les biens qu'elle avait faits, soit en ordonnant les croisades, soit en déposant les rois.

« Mores tum populi, tum principum ac sacerdotum, quando emendati in melius, præterquam in conciliis Gregorii VII, Alexandri III, Urbani II ? Unio dissidentium nationum ubi coaluit unquam felicius, quam in concilio Lateranensi et Florentino ? Turcæ rabies, quam unquam Christianorum potentiam, atque animum ita sensit, ut in Lateranensi (*Claromontensi voluit dicere*) illo concilio, ubi trecenta hominum millia ad reparandam Hierosolymam invictæ crucis signa susceperunt ? Sed et Christiani principes diu in ecclesiasticam potestatem tyrannico furore surrexerunt, cui flectere genua, et caput summittere debuerunt. Nonne sacris conciliis sunt depositi, percussi anathemate, pulsi

regno atque imperio ? ut Ladislaus, Leo III, Henricus III, Fredericus II, Constantinus VI..... Annon et periit fervens illa in alteratrum, et in remp. amor, quo olim Christiani omnes, o dulce et carum nomen! fratres vocabantur, et impletum est Pauli apostoli vaticinium : *Erunt homines seipsum amantes !* » (T. XIV, p. 990-999, de la Collection des conciles par le Père *Labbe.*)

[38] *Urbain III*, entre autres, « omnibus viribus laborabat, quando Imperatoris dignitatem et excellentiam humiliaret. » Gesta Trevir. in *Martene* et *Durand*, IV, 216.

[39] « Sicut luna lumen suum sole sortitur, quæ re vera minor est illo quantitate simul et qualitate, situ pariter et effectu : sic regalis potestas ab auctoritate pontificali suæ sortitur dignitatis splendorem. » (*Innocent.* III, lib. XVI, p. 401.) — « Cum terra sit septies major luna, sol autem octies major terra, restat ergo ut pontificatus dignitas quadragies septies sit major regali dignitate. » (Gesta *Innocent.*, c. 63.)

[40] « Dominus Petro non solum universalem ecclesiam, sed totum reliquit seculum gubernandum. » (*Innocent.* III, lib. II, p. 209.) — L. XVI, p. 131, il dit « que le Christ a ordonné — ut sacerdotale sit regnum et sacerdotium regale — — — ut sicut ei (Christo) flectitur omne genus cœlestium, terrestrium et etiam infernorum, ita illi omnes obediant et intendant, ut sit unum ovile et unus pastor. Hunc itaque reges seculi propter Deum adeo venerantur, ut non reputent se rite regnare, nisi studeant ei devote servire. »

[41] Nous ne voulons pas prétendre, par là, que la force n'ait été quelquefois nécessaire; sans cela, nous

serions en contradiction avec ce que nous venons de dire d'Innocent III : mais le mal consistait, selon nous, en ce qu'on adopta, dans la suite, pour principe *dominant*, ce qui ne devait être qu'une *mesure exceptionnelle*. — Nous donnerons ici quelques textes à l'appui des faits que nous avons rappelés : « Prohibemus etiam ne libros veteris Testamenti aut novi laïci permittantur habere : nisi forte psalterium vel breviarium pro divinis officiis, aut horas B. Mariæ aliquis ex devotione habere velit. Sed ne præmissos libros habeant in vulgari translatos, arctissime inhibemus. » (Concil. Tolosan., ann. 1229, c. 14.) — « Item statuimus, ne aliquis libros veteris vel novi Testamenti in Romanico habeat ; et si aliquis habeat, infra octo dies post publicationem hujusmodi constitutionis a tempore sententiæ, tradat eos loci episcopo comburendos : quod nisi fecerit, sive clericus fuerit, sive laïcus, tanquam suspectus de hæresi, quousque se purgaverit, habeatur. » (Conc. Tarraconense, ann. 1234.). — Sex sunt causæ hæresis : « 1°-2° Quia omnes, scilicet et viri et feminæ, parvi et magni, nocte et die, non cessant docere et discere. 3° Tertia causa hæresis est, quia novum et vetus Testamentum vulgariter transtulerunt, et sic docent et discunt. Audivi et vidi quemdam rusticum idiotam, qui Job recitavit de verbo ad verbum, et plures qui novum Testamentum perfecte sciverunt. » (*Rainerii Summa*, c. 3. in Bibl. max. pp. 25, p. 263.) « Quia in Gasconia, Albegesio, et partibus Tolosanis, et aliis locis, ita Hæreticorum, quos alii Cathares, alii Paternos, alii Publicanos, alii aliis nominibus vocant, invaluit damnata perversitas, ut jam non in occulto nequitiam suam exerceant, sed suum errorem publice manifestent, et ad suum

consensum simplices attrahunt et infirmos; eos, et defensores eorum, et receptores, anathemati decernimus subjicere, et sub anathemate prohibemus, ne quis in domibus, vel in terra sua tenere, vel fovere, vel negociationes cum eis exercere præsumat. Cunctis fidelibus in remissionem peccatorum adjungimus, ut tantis cladibus se viriliter opponant, et contra eos armis populum christianum tueantur, confiscanturque eorum bona, et liberum sit principibus hujusmodi homines subjicere servituti.... Nos autem fidelibus Christianis qui contra eos arma susceperint, biennium de pœnitentia injuncta relaxamus, etc. » (*Concil. Lateran.* 3 Gen., cap. 27. Voyez aussi *Lucii* decret. contra Hæreticos.—Decret. *Greg.,* lib. 5, tit. 7.) — Et puis on se fondait sur un texte de saint Augustin : « Major est scripturæ auctoritas quam omnis humani ingenii capacitas. » Sanct. Augst. in genesi II, 7. Opp., t. IV, p. 135.

« Ipsis quoque temporibus, studiis scholarum et scholarium reflorentibus, incipiebant magistri theologiæ, præcipue tamen præcipui prædicatorum et minorum lectores disputare et disserere subtilius et celsius quam decuit aut expedivit; qui non verentes tangere montes, a gloria Dei opprimendi, nitebantur secreta Dei investigabilia temere perscrutari, et judicia Dei, quæ sunt abyssus multæ, nimis præsumptuose indagare. » (*Math. Paris,* ann. 1260, p. 612.)

Panvinius, écrivain entièrement dévoué aux intérêts du saint-siége, dit de la Rome du 15e siècle, page 340 : « Roma gentium profugium et asilum, omnibusque sæculis populorum omnium tutissima arx, jam carnificina facta erat, quæ quidem omnia suorum caussa, quibus omnia indulserat, permittebat. »

[42] « C'est une impiété d'ôter aux hommes, en matière de religion, la liberté d'empêcher qu'ils ne fassent choix d'une divinité; aucun homme, aucun Dieu, ne voudrait d'un service forcé. » (*Apologétique*, chap. XXIV.) « Si l'on usait de violence pour la défense de la foi, les évêques s'y opposeraient. » (*Saint Hilaire*, liv. I.) — « La religion forcée n'est plus religion; il faut persuader, et non contraindre. » — « La religion ne se commande point. » (*Lactance*, liv. III.) — « C'est une exécrable hérésie de vouloir attirer par la force, par les coups, par les emprisonnements, ceux qu'on n'a pu convaincre par la raison. » (*Saint Athanase*, liv. I.) « Rien n'est plus contraire à la religion que la contrainte. » (*Saint Justin*, martyr, liv. V.)

Il n'y a que peu de passages, dans les évangiles, dont l'esprit ait pu inférer que l'intolérance, la contrainte, sont légitimes : l'un est la parabole dans laquelle le royaume des cieux est comparé à un roi qui invite des convives aux noces de son fils. (*Saint Mathieu*, ch. XXII.) Mais il s'agit ici du royaume des cieux : l'invitation au festin signifie la prédication du salut; le meurtre des envoyés du prince figure la persécution contre ceux qui prêchent la sagesse et la vertu.

L'autre parabole est celle d'un particulier qui invite ses amis à un grand souper (*Saint Luc*, ch. XIV); et lorsqu'il est près de se mettre à table, il envoie son domestique les avertir. Eux de s'excuser par différents motifs, réels ou frivoles. Le père de famille, alors en colère, fait venir à son festin les aveugles et les boiteux; et, en voyant qu'il reste encore des places vides, il dit à son valet : « Allez dans les grands chemins et le long des haies, et contraignez les gens d'entrer. »

On n'a que trop abusé de ces paroles : *contrains-les d'entrer* (*compelle intrare*) ; mais il est visible qu'un seul valet ne peut contraindre *par la force* tous les gens qu'il rencontre à venir souper chez son maître. *Contrains-les d'entrer*, ne peut dire autre chose, sinon priez, conjurez, pressez, obtenez. De là à la persécution matérielle, l'intervalle est immense.

Si l'on doit prendre les choses au pied de la lettre, Jésus dit dans la même parabole : « Ne donnez à dîner ni à vos amis, ni à vos parents riches, » en a-t-on jamais inféré pourtant qu'on ne dût point, en effet, dîner avec ses amis et ses parents, dès qu'ils ont un peu de fortune.

Jésus-Christ, après la parabole du festin, dit : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, et même sa propre ame, il ne peut être mon disciple, etc. » (*Saint Luc*, chap. XIV, v. 26, suiv.) Ces paroles ne signifient-elles pas : Ne balancez pas entre moi et vos plus chères affections ?

On cite le passage de saint Mathieu (ch. VIII, v. 17) : « Qui n'écoute point l'Église soit comme un païen et comme un receveur de la douane ! » Cela ne dit pas qu'il faille les livrer au bras séculier ; cela dit qu'ils sont maudits.

L'esprit persécuteur cherche sa justification dans l'expulsion des marchands chassés du temple. Mais qui ne voit pas que cet exemple n'est autre chose qu'une justice que Jésus fait lui-même d'une contravention à la loi ? C'était manquer de respect à la maison de Dieu que de changer son parvis en une boutique de marchands.

Presque tout le reste des paroles et des actions du Christ prêche la douceur, la patience, l'indulgence.

C'est le père de famille qui reçoit l'enfant prodigue ; c'est l'ouvrier qui vient à la dernière heure, et qui est payé comme les autres; c'est le samaritain charitable. Jésus pardonne à la pècheresse; il se contente de recommander la fidélité à la femme adultère ; il daigne même condescendre à l'innocente joie des convives de Cana, qui, étant échauffés de vin, en demandent encore; il veut bien faire un miracle en leur faveur.

Il n'éclate pas même contre Judas qui doit le trahir; il ordonne à Pierre de ne jamais se servir du glaive; il réprimande les enfants de Zébédée qui, à l'exemple d'Élie, voulaient faire descendre le feu du ciel sur une ville qui n'avait pas voulu le loger. Enfin il meurt victime de la haine des Scribes et des Pharisiens ; et, cloué sur le Golgotha, il prie son père de pardonner à ses ennemis. —. —. —

Dans la révolution des communes, le clergé n'adopta point de système général de conduite. Il est vrai que la première commune, celle de Noyon, en 1180, fut établie par le conseil de son évêque Baudri, et qu'elle servit de modèle à tous les autres. Mais ailleurs les hommes d'église accueillirent ce progrès avec le sentiment de leur intérêt personnel. Quelquefois ils lui vinrent en aide. Le plus souvent ils s'y opposèrent. Ainsi déjà ils ne comprenaient plus la religion d'affranchissement dont ils étaient les ministres, et ils pensaient plus à leurs intérêts temporels qu'à leurs devoirs spirituels. Plus tard, le clergé paya cher cette inintelligence de ses fonctions sociales. (Voy. la belle et savante histoire parlementaire de la révolution française, par *Buchez* et *Roux*, t. I, p. 111.) — « L'Église, lors-

qu'il s'agissait des serfs, ne comprit pas mieux que l'évangile était une loi d'affranchissement, qu'elle ne l'avait compris quand il s'agissait des communes; elle s'était immobilisée dans les doctrines juives de l'ancien Testament : elle voyait donc, dans le servage, une nécessité sociale, qu'elle justifiait en le considérant comme une conséquence du péché originel; telle est la théorie qui est exposée dans saint Thomas, le docteur et l'encyclopédiste de cette époque. On dit cependant qu'en 1167, le pape Alexandre III avait décrété en concile que l'esclavage était anti-chrétien. Or, nous avons recherché dans les actes des conciles, dans la collection d'Harduin, dans celle de Labbe, dans les annales ecclésiastiques de Baronius, et dans son critique, dans Fleury, etc., et il est resté prouvé pour nous que cette assertion est inexacte. Non seulement rien de semblable n'a été décrété par Alexandre III, mais encore par les papes, ses successeurs, jusqu'au moment où l'affranchissement des serfs fut un fait réalisé dans presque toute l'Europe catholique. On ne trouve sur les serfs d'autres prescriptions que celles déjà contenues dans le code Théodosien de 435; savoir, que les juifs ne peuvent avoir d'esclave chrétien. Reconnaissons donc que l'Église n'avait plus l'intelligence entière de l'évangile. Il le faut bien, puisque, depuis plusieurs siècles, on la trouve toujours rangée en masse dans le parti qui s'oppose à la réalisation des conséquences de la doctrine de Jésus. » (*Buchez* et *Roux*, hist. parlem., t. I, p. 115.)

[43] *Cochlæus,* un des plus ardents adversaires de Luther, tout en fulminant contre l'étude des langues, et contre toute culture intellectuelle un peu élevée,

convient cependant de l'état d'ignorance où était le clergé au 16e siècle. Cochlæus s'exprime ainsi :

« Factum est, ut turba Lutheranorum longe plus opera impenderit discendis sacris literis ita translatis, quam impendit Catholicorum, ubi laici eam curam potissime in sacerdotes et monachos rejiciebant. Unde contigit nonnunquam, a laicis lutheranis plures scripturæ locos ex tempore citari in colloquiis, quam citarentur a presbyteris et monachis catholicis. At jamdudum persuaserat Lutherus turbis suis nullis dictis habendam esse fidem, nisi quæ ex sacris literis proferentur. Idcirco reputabantur Catholici ab illis ignari scripturarum, etiamsi eruditissimi essent theologi. Quinetiam palam aliquando coram multitudine contradicebant eis laici aliqui, tanquam mera pro concione dixerint mendacia aut figmenta hominum. Accedebant et alia incommoda. Nam cum antiqui theologi, multis retro annis, peritiam linguarum et politiores literas neglexissent, Lutherus mox ab initio per Philippum Melanchteonem et per Quinglium, Ohcolompadiumque et Bucerum (antequam ab eo in nonnullis articulis dissentire cœpissent) totam fere juventutem, eloquentiæ literis linguarumque studio deditam, ac ingenio ex acutis et expolitis Erasmi Roterodami opusculis pulcherrime exqultam, in partem suam traxit. Juvenes vero et ingenio alacres, et laborum patientes, mox in sacris literis (quibus Lutherus unicum tribuebat sensum, et eum solummodo literalem), ita profecerunt literaliter, ut vel XXX annorum theologi tam prompti in citandis scripturæ locis non viderentur, quam erant illi, qui, et de peritia linguarum et de styli elegantia superbientes, mox quoslibet veteris farinæ theo-

logos, non solum contemnere, verum etiam provocare cœperunt, maxime, quando ad populum verba fecerunt.

» Quod si quis novitatibus eorum contradiceret, mox prætendebant lectionem græcam vel hebraicam, aut aliquem ex vetustissimis auctoribus, et confestim plenis convitiorum plaustris invehebantur in græcarum et hebraicarum literarum ignaros theologos, quos odiose sophistas, asinos, porcos, animalia ventris et inutilia pondera terra vocitabant superaddentes etiam ronchos et cachinnos immodestissime.......

« Mira itaque erat tum Lutherauis et strenuitas et industria ad propugnandam sectam suam. Multi, omissa re domestica, scribebant hinc inde amicis, ut eam rem magnopere curarent. Multi, in speciem veri evangelii, parentes et amicos relinquebant, ut novum proclamarent evangelium suum...... Quanquam vero lutherani concionatores, postquam radices egissent, non minus essent in rem propriam intenti et avidi quam catholici, attamen, in prima plantatione, mira eis erat et industria et liberalitas...... Multum præterea promovit novum istud evangelium (Lutheri) chalcographorum ac bibliopolarum mens, industria, impensa et opera...... Quæ Lutheri aut pro Luthero erant, chalcographi suis sumptibus imprimebant, et in maximo quidem numero, ut latissime dispergerentur; quæ vero Catholicorum erant, velut indocta et veteris barbariei trivialia scripta, contemnebant chalcographi. » (*Jo. Cochlæus,* acta et scripta Martini Lutheri, p. 54 — 59.)

De nos jours, le catholicisme a fait un retour sur lui-même. Les catholiques d'Allemagne et la savante école de MM. de La Mennais, Gerbet, etc., prouvent

que la foi, la science et la tolérance peuvent trés-bien vivre en sœurs.

[44] Je suis heureux de pouvoir citer ici à mon appui M. l'abbé *Gerbet* : « L'histoire ne nous apprend-elle pas qu'il existe pour chaque peuple un état qui correspond à l'état d'enfance dans l'individu ? Vivant alors sous un gouvernement qui remplit à son égard les fonctions de la paternité, et dirige son éducation sociale, sa liberté est soumise aussi à un régime de restrictions. Mais, comme il y a dans le genre humain une loi de progrès, *l'intelligence se développant, tout se développe avec elle, et les peuples arrivent à un état correspondant à l'état d'homme fait. Ils passent dès-lors nécessairement du régime d'éducation au régime d'émancipation.* Dès-lors aussi l'union du spirituel et du temporel, l'union de la loi divine et de l'activité sociale, ne peut plus exister sous l'ancienne forme qui impliquait à un certain degré l'intervention de la force; elle doit exister sous un mode nouveau : le mode de liberté, en ce sens que *l'intelligence et la conscience affranchies de toute entrave doivent reconnaître librement dans la loi divine la règle des actions humaines.* On peut contester que tel ou tel peuple soit arrivé de fait à l'âge d'émancipation; mais cette contestation sur un fait particulier ne saurait ébranler le principe général. » (Introduction à la philosophie de l'histoire, p. 69-70.)

[45] « Negligentiæ mihi videtur, dit *Anselme*, si postquam confirmati sumus in fide, non studemus quod credimus, intelligere. » (*Tract. cur Deus homo.*) — Abeilard était allé beaucoup plus loin. Voici le programme de sa philosophie : « I. Quod pater sit plena,

filius quadam potentia, spiritus sanctus nulla potentia. II. Quod spiritus sanctus non sit de substantia patris aut filii. III. Quod spiritus sanctus sit anima mundi. VI. Quod liberum arbitrium per se sufficiat ad aliquod bonum. VII. Quod ea solummodo possit Deus facere vel dimittere, vel eo modo tantum, vel eo tempore, quo facit, et non alio. X. Quod non peccaverunt qui Christum ignorantes crucifixerunt, et quod non culpæ adscribendum est quiquid fit per ignorantiam. XII. Quod potestas ligandi atique solvendi apostolis tantum data sit, non successoribus. XIII. Quod propter opera nec melior nec pejor efficiatur homo. XIX. Quod nec voluntas, neque concupiscentia, neque delectatio, cum movet eam, peccatum sit, nec debemus velle eam exstinguere. — De S. Trinitate docens et scribens, tres personas nimis attenuans, non bonis usus exemplis, inter cætera dixit : sicut eadem oratio est propositio, assumptio et conclusio, ita eadem essentia est pater, et filius, et spiritus sanctus. Ob hoc Suessionis provinciali contra eum synodo, sub præsentia romanæ sedis legati, congregata, libros quos ediderat, propria manu ab episcopis igni dare coactus est, nulla sibi respondendi facultate, eo quod disputandi in eo peritia suspecta haberetur, concessa. »(*Ottofrisingius*, de gestis Fred., lib. 1, c. 47. — *Abæl.*, epist., de calamitatibus suis, c. 9, p. 20, seq. — *Duplessis-d'Argentré*, collectio judiciorum de novis erroribus, t. 1, p. 21). Le passage suivant montrera comment on traitait les novateurs: «Quisquis hoc legerit non dubitabit quatuor labyrinthos Galliæ, id est Abælardum et Lombardum, Petrum Patav. et Gilbertum Porret, uno spiritu aristotelico afflatos, dum ineffabilia Trinitatis et incarna-

tionis scholastica levitate tractarent, multas hæreses olim vomuisse et adhuc errores pullulare. » (*Bulæi*, hist. univ. Paris., lib. 2, p. 402, seq., 562., seq., 629-660). — Toutes ces doctrines furent étouffées d'abord, et nous avons dit pourquoi; mais elles reparurent au 15e siècle.

[46] A la fin du 15e siècle, Hiéronimo Savonarola, de l'ordre de saint Dominique, prédit, à Florence, la rénovation de l'Église, et fut condamné au cruel supplice du feu. Au milieu des flammes, l'évêque lui ayant dit: « Hiéronimo, je te sépare de l'église triomphante, » le prêtre répondit: « de l'eglise militante, cela est vrai, mais non de l'église triomphante. » — « Ecclesia Dei indiget reformatione et renovatione, avait dit Savonarola. Flagellabitur, et post flagella reformabitur et renovabitur et prosperabitur. Infideles ad fidem convertentur, etc. » (*Nardi* 44.) —

La Belgique eut son Jean de Leyde et son Calvin dans l'hérésiarque *Tanchelin*, qui dogmatisait à la fin du 11e et au commencement du 12e siècle. Il était né à Anvers. Il infecta les diocèses d'Utrecht et de Cambrai, et répandit sa doctrine dans la Hollande, le Brabant et une partie de l'Allemagne. Il fut tué par un prêtre catholique, qui lui cassa la tête dans le cours d'une navigation (1115). Cependant le tanchelisme n'était pas détruit par la mort de son auteur. Long-temps après, on en trouvait des traces en divers lieux, notamment à Avignon, à Noyon, à Yvois et au diocèse de Trèves.

Voici comment s'exprime *Molanus* sur Tanchelim : « Hic hæreticus, nimiæ subtilitatis, cum tamen esset laicus, sed multis clericis disertis in sermone acutior; sacri ordinis ministros, et episcopalem

ac sacerdotalem gradum nihil esse dicebat : corporis et sanguinis Christi perceptionem sumentibus ad salutem prodesse negabat. In pretioso apparatu et vestibus deauratis incedens, verbis persuasibilibus et conviviorum apparatibus, suos, qui eum circiter tria millia armati sequebantur, alliciebat, et per eos in resistentes sibi cædibus sæviebat. In tantum quoque eum reverebantur, ut aquam, qua corpus lavisset, biberent, et pro reliquiis exportarent, cum tamen filias in matrum præsentia, sponsasque maritis intuentibus corrumperet, et hoc opus spirituale esse afferret, etc. » (*Militia sacra ducum Brabantiæ,* LV.) — Voyez *Bayle* et la Biographie universelle au mot Tanchelin.

[47] L'histoire de Galilée prouve que le stationnarisme ne se bornait pas au 15e siècle.

[48] Le grand principe du droit romain :

« Cum jure naturali omnes liberi nasceremur, quoad jus naturale, omnes æquales sunt » (Dig. liv. I, tit. 1, § 4; liv. 4, tit. 17, § 32.), se trouve en tête d'une foule de chartes d'affranchissement.

Déjà saint Thomas, le père de la morale, l'ange de l'école, avait dit au 13e siècle : « Dicendum quod regimen tyrannicum non est justum, et ideo perturbatio hujus regiminis non habet rationem seditionis. » Et ailleurs : « Cum non est recursus ad superiorem per quem judicium de invasore possit fieri, tunc qui ad liberationem patriæ tyrannum occidit, laudatur et præmium accipit. » — Le devoir de l'obéissance au prince est fondé, d'après saint Thomas, sur le principe de la délégation populaire. Le prince n'est que le mandataire. La loi du prince ne vaut qu'à ce titre, car la véritable source de la loi, c'est le peuple,

non cujuslibet ratio facit legem, sed multitudinis aut principis, vicem multitudinis gerentis. (Prima pars sum. theolog. *Thom. Aquinat.*, quæst. 90, art. 3.)

[49] Depuis la découverte de l'Amérique, l'homme s'est créé par l'industrie un monde qui doit achever de le relever de la déchéance dont il avait été frappé par la tradition orientale, et procurer à tous la paix et le bonheur.

[50] On ne saurait disconvenir qu'à cette époque, l'Italie n'ait occupé un rang bien élevé dans les arts, et maintenant encore les pensées et les sentiments les plus sublimes naissent à la contemplation des merveilles du Vatican. Qui a compris et commenté l'ancien Testament comme ce colosse de génie, appelé Michel-Ange, dans son Moïse, ses Prophètes et ses Sibylles? Où le christianisme a-t-il mieux fleuri que sous ces voûtes sacrées où Raphaël expose et développe toutes les douleurs de l'humanité souffrante, les mystères de la révélation, l'amour du divin médiateur? — Mais aussi quels frappants contrastes présente cette Italie du 16e siècle! Combien d'hommes placés dans les plus hautes fonctions sociales avaient abdiqué le christianisme, ou ne s'en servaient que dans des vues d'intérêt privé, ou bien se livraient à une idolâtrie plus scandaleuse mille fois que toutes celles de l'antiquité. « At ergo, dit *Erasme*, Romæ his auribus audivi quasdam abominandis blasphemiis debacchantes in Christum et in illius apostolos, idque multis mecum audientibus, et quidem impune! Ibidem multos novi, qui commemorabant se dicta horrenda audisse a quibusdam sacerdotibus, aulæ pontificis ministris,

idque in ipsa missa, tam clara ut ea vox ad multorum aures pervenerit. » Epist. XXVI, 34. — Là où rien ne paraissait manquer, tout manquait : la vertu, la sainteté, en un mot, le christianisme; et si réellement les athées étaient en petit nombre, il n'en est pas moins vrai que beaucoup vivaient plongés dans le vice et le crime, tellement qu'on aurait dit que Dieu avait oublié son tonnerre. *Mézerai*, en parlant des princes de ce temps (IV, 29), dit que l'un n'avait pas plus de religion que l'autre, que, dans leurs discours et leurs actions ils faisaient preuve d'un athéisme infâme et brutal. — Avis à ces atrabilaires qui sont toujours à gourmander les générations actuelles :

« Laudator temporis acti,
Se puero, censor castigatorque minorum. »

[51] Léon X, qui correspondait lui-même avec Érasme, ne s'alarma point des innovations religieuses; il répondit aux accusateurs de Luther que c'était un homme de génie, et que toute cette dispute n'était qu'une querelle de moines : « Che fra Martino aveva bellessimo ingegno, e che coteste erano invidie fratesche. » Apud *Seckendorff*.

[52] Chant 33.

[53] Je proteste d'avance contre toute induction que la malveillance serait tentée de tirer de cet exposé. J'ai envisagé les faits sous un point de vue humanitaire, sans haine, mais surtout sans crainte. Je ne me suis laissé entraîner ni par les passions catholiques, ni par les passions protestantes; mais aussi j'ai abordé franchement, sincèrement, tous ces grands mouvements religieux, dont chacun a l'air de vous

dire : *Noli me tangere!* Dans ce vaste naufrage de l'Église universelle, j'ai été heureux de voir surnager intacte l'arche-sainte de l'évangile. Mais pour achever de me justifier de tout reproche de partialité qu'on pourrait m'adresser, je citerai encore les paroles de deux écrivains, dont certainement l'orthodoxie ne saurait être révoquée en doute. « Il y avait plusieurs siècles qu'on désirait la réformation de la discipline ecclésiastique; qui me donnera, disait saint Bernard, que je voie, avant que de mourir, l'Église de Dieu comme elle était dans les premiers jours? Si ce saint a eu quelque chose à regretter en mourant, ç'a été de n'avoir pas vu un changement si heureux. Il a gémi toute sa vie sur les maux de l'Église : il n'a cessé d'en avertir les peuples, le clergé, les évêques, les papes même.... Les désordres s'étaient encore augmentés depuis que l'Église romaine, la mère des églises, qui durant neuf siècles entiers, en observant la première, avec une exactitude exemplaire, la discipline ecclésiastique, la maintenait de toute sa force par tout l'univers, n'était pas exempte de mal; et, dès le temps du concile de Vienne, un grand évêque, chargé par le pape des matières qui devaient y être traitées, mit pour fondement de l'ouvrage de cette sainte assemblée, qu'il y fallait réformer l'Église dans le chef et dans les membres..... On sait ce qui arriva dans le concile de Bâle, où la réformation fut malheureusement éludée, et l'Église replongée dans de nouvelles décisions. Le cardinal Julien représentait à Eugène IV les désordres du clergé, principalement de celui d'Allemagne. Ces désordres, lui disait-il, excitent la haine du peuple contre tout l'ordre ecclésiastique; et si on ne les cor-

rige, on doit craindre que les laïcs ne se jettent sur le clergé à la manière des Hussites, comme ils nous en menacent hautement. Si on ne réformait promptement le clergé d'Allemagne, il prédisait qu'après l'hérésie de Bohême, et quand elle serait éteinte, il s'en éleverait bientôt une autre encore plus dangereuse; car on dira, poursuivit-il, que le clergé est incorrigible, et ne veut point porter de remède à ses désordres. On se jetera sur nous, continuait ce grand cardinal, quand on n'aura plus aucune espérance de notre correction. Les esprits des hommes sont en attente de ce qu'on fera, et ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de tragique...... On rejettera la faute de tous ces désordres sur la cour de Rome, qu'on regardera comme la cause de tous les maux, parce qu'elle aura négligé d'y apporter le remède nécessaire. Il le prenait dans la suite d'un ton plus haut: Je vois, disait-il, que la cognée est à la racine; l'arbre penche, et, au lieu de le soutenir, pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipitons à terre. » (*Bossuet*, Histoire des Variations, t. I, p. 1-6.)

« Celui qui remplissait alors le siége de St-Pierre était Léon X, de la très-illustre maison de Médicis, duquel on peut dire fort véritablement, qu'ayant été élevé par la faction des jeunes cardinaux à cette dignité suprême de l'Église, à l'âge de trente-sept ans, il y fit éclater toutes les perfections d'un grand prince, sans avoir toutes celles d'un grand pape. Or, comme suivant son inclination naturelle qui le portait à tout ce qu'il y a de grand et de magnifique, il avait entrepris d'achever le superbe édifice de la basilique de St-Pierre, que Jules II, son prédécesseur, avait commencé; et

que d'ailleurs son épargne était épuisée par les dépenses excessives qu'il faisait en toutes sortes de magnificences, qui étaient beaucoup plus d'un puissant monarque de la terre, que du vicaire de celui dont le royaume n'est pas de ce monde, il eut recours, à l'exemple du pape Jules, aux indulgences qu'il fit publier partout, avec la permission de manger des œufs et du fromage en carême, et de se choisir un confesseur, à tous ceux qui contribueraient ce qu'on demandait d'eux pour la fabrique de St-Pierre. Il faut reconnaître de bonne foi que les papes qui sont venus depuis, ont été bien plus réguliers dans la dispensation de ces trésors spirituels, et que l'on fit alors certaines choses qu'on ne ferait pas aujourd'hui, et qui rendirent odieuses, particulièrement en Allemagne, ces indulgences de Léon, quoique très-bonnes en elles-mêmes; car on dit que ce pape ne fit point de difficulté de donner d'abord à la princesse Cybo, sa sœur, ce qui reviendrait de ces indulgences qu'on publierait dans la Saxe, et dans les pays circonvoisins jusqu'à la Mer Baltique...... De plus, il y a des auteurs qui assurent que l'on mit, en quelque manière, ces indulgences en parti, et que, pour avoir promptement de l'argent comptant, on afferma tout ce qu'on en pouvait tirer à ceux qui en donnaient le plus, et qui, ensuite, non seulement pour se rembourser, mais aussi pour s'enrichir par un commerce si honteux, faisaient choisir des prédicateurs d'indulgences et des questeurs qu'ils croyaient les plus propres, étant bien payés, à faire en sorte que le peuple, pour gagner ces pardons, contribuât tout ce que ces avares et sacriléges partisans en prétendaient tirer..... Mais ce qui pensa plus d'une

fois exciter de grands troubles parmi le petit peuple, fut qu'on voyait les commis de ces partisans qui avaient acheté le profit de ces indulgences, faire tous les jours grand'chère dans les cabarets, et employer en toutes sortes de débauches une partie de cet argent, que les pauvres disaient qui leur était cruellement ravi, puisqu'on faisait, par cette espèce de trafic et de vente des indulgences, une grande diversion des aumônes qu'on leur eût faites. » (Histoire du luthéranisme par le jésuite *Maimbourg*, t. I, p. 1-15.)

54 Ces vérités ont été proclamées par Boulainvilliers, Turgot, Necker, en un mot, par tous les économistes du 18e siècle; et cependant elles sont bien loin encore de leur application pratique; et cependant toute la question sociale est aujourd'hui dans l'amélioration réelle du sort des classes inférieures, je veux dire, du plus grand nombre. Tant qu'on ne songera pas à mettre le travail seul (soit matériel, soit intellectuel) en possession de l'importance politique, de la considération, de l'éclat et de la richesse, on aura beau dissoudre et rassembler des chambres, on aura beau faire loi sur loi, discours sur discours, présenter solution sur solution, proposer remède parlementaire sur remède parlementaire, il y aura toujours dans la société méfiance et abattement, ruine et désolation; il y aura toujours, selon les expressions de M. Guizot, une opposition vivante, ardente, passionnée, qui reprochera au pouvoir toutes les fautes, tous les malheurs, et dont les accusations trouveront créance chez les masses aigries.

Assez, assez donc de ces oiseuses discussions sur la responsabilité ministérielle, l'inviolabilité royale, la vérification des pouvoirs, etc. Nous savons com-

bien tout cela vaut, et surtout combien tout cela coûte. Pour moi, je préférerais d'écrire tout un volume in-folio sur le gérondif en *di* ou sur le supin en *u*, plutôt que de remplir quatre pages de constitutionnalisme. Vraiment, il s'agit bien de tout cela, quand la bataille du pauvre contre le riche est imminente; quand tous les hommes, déclarés égaux en principes, veulent l'être en fait. Et qu'importent aux prolétaires vos lois de propriété, ils ne possèdent rien; vos lois de justice, ils n'ont rien à défendre; vos lois de liberté, s'ils ne font rien, demain ils mourront de faim! Et ce sont eux cependant qui travaillent pour vous, qui se battent pour vous, qui souffrent pour vous!

Voulez-vous savoir quelle est la meilleure des garanties, écoutez le vertueux ministre de Louis XVI, le sage Turgot, qui voulait donner au peuple plus que ne lui donna la déclaration des droits de l'homme, laquelle, en réalité, ne fut pour lui que de la métaphysique. En effet, on lit dans le préambule de l'édit de février 1776: « Cependant Dieu, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant NÉCESSAIRE LA RESSOURCE DU TRAVAIL, A FAIT DU DROIT DE TRAVAILLER LA PROPRIÉTÉ DE TOUT HOMME: et cette propriété est la première, la plus sacrée, la plus imprescriptible de toutes. Si le souverain doit à tous ses sujets de leur ASSURER la jouissance pleine et entière de leurs droits, il doit surtout cette protection à cette classe d'hommes qui, n'ayant de propriété que celle de leur travail et de leur industrie, ont d'autant plus le DROIT et le BESOIN d'employer dans toute leur étendue les seules ressources qu'ils aient pour subsister, etc. » — Le travail et le pain sont

non seulement le droit du peuple, ils sont le droit divin de l'homme; car la misère détruit ou avilit le corps, image de Dieu, et l'esprit est entraîné dans la chute. Il ne faut aux générations nouvelles ni sans-culottes, ni épiciers, ni république à la Robespierre, ni constitution à l'anglaise : il leur faut une démocratie de dieux terrestres égaux en activité, en probité, en béatitude. Il faut un ordre social qui présente un vaste champ d'exploitation et d'éducation, où toute spécialité trouve sa sphère, toute vocation son développement; où chacun, sans distinction d'origine ni de fortune, obtienne sans peine des moyens d'existence pour lui et sa famille.

Ainsi, il faut d'abord au prolétaire du travail, mais un travail abondant, productif, constamment assuré; puis, après le travail, au lieu de ses guenilles, de sa gêne et de sa misère, des manteaux de pourpre, des réjouissances et des fêtes; mais des fêtes où, comme au moyen-âge, toutes les conditions soient admises, où tous les rangs se confondent. Si, par hasard, il existe encore quelques grandes solennités dans l'année, quelques-unes de ces fêtes que le sentiment vivifiait jadis, voyez comme la scène est profondément changée; là se trouve encore une espèce de juste-milieu décourageant qui, s'en prenant à tout ce qu'il y a d'extérieur, se repaît de mots vides, de phrases sonores, et vous laisse tout ébahis, hébétés, dégoûtés, après que la comédie est jouée; or, c'est là un mal qui ne peut durer. Cette comédie au petit pied, étriquée, sans animation, dont tous connaissent le secret, est intolérable. Car l'humanité doit vivre en relations continuelles, larges, profondes; et il y aurait un grave malheur à ce que long-temps encore, du-

peurs et dupés tour-à-tour, les hommes continuassent à se moquer d'eux-mêmes.

Ce malaise dans nos mœurs, ce vide dans nos affections, se manifestent surtout dans nos fêtes, dites nationales. Là, quand il y a bals et concerts, le légitimiste s'amuse, le ministériel s'amuse, tout le monde s'amuse qui a de l'argent, par conséquent, le peuple excepté ; le peuple qui a tout fait, qui a des pères, des mères, des fils, des filles, des frères, des sœurs, ensevelis au champ des martyrs, le peuple est là haletant, souffreteux, malingre, ayant faim et soif. De lui, on n'a nul souci; de ses misères, de ses inquiétudes, on ne garde aucun souvenir; cela était bon dans les grandes journées, et lorsqu'il était le grand peuple; et tout cela n'est pas tant par mauvais vouloir que parce qu'on se rassure en prononçant à chaque instant les mots mystiques de *liberté*, de *lois*, de *charte*.

Au reste, la nécessité du perfectionnement social, c'est-à-dire de l'amélioration de tous ceux qui ne possèdent rien, du plus grand nombre, est aujourd'hui un point qui n'offre plus de doute pour les honnêtes gens d'aucun parti. Les moyens qu'ils proposent peuvent différer, mais le but est le même. Nous nous appuierons encore une fois de l'autorité du vénérable prêtre dont nous avons déjà invoqué le témoignage.

« Dans le pays de l'Europe, dit M. l'abbé Gerbet, où la destruction des castes paraît à un certain nombre d'esprits complètement réalisée, cette destruction n'est qu'apparente; et ce régime, loin d'être aboli, n'a fait que subir une transformation. Pour qui ne s'attache pas aux mots seulement, il est manifeste que les classes qui ont vaincu la féodalité du moyen-âge et se sont

emparées du pouvoir qu'elle exerçait, constituent, à leur tour, à l'égard des classes inférieures, une autre féodalité de la richesse. Il est dès-lors aussi manifeste que, par suite de l'impulsion imprimée à la société, un nouveau changement, un changement plus fondamental, s'accomplira dans l'avenir des nations chrétiennes, et que cette révolution marchera beaucoup plus vite que ne l'a fait celle qui avait pour but l'abolition de l'aristocratie nobiliaire. Car, sans parler de plusieurs autres raisons, la féodalité nouvelle est infiniment moins puissante, par une raison toute simple, c'est qu'elle est une grande inconséquence. Opposant à l'ancienne aristocratie le principe de liberté, et à l'émancipation des classes inférieures les mêmes principes que la première opposait au progrès social, elle dit à l'une: il n'y a point de droits contre les droits de la nation, et se retournant aussitôt vers le peuple, elle ajoute: la nation, c'est moi. Les lois par lesquelles la Providence gouverne le genre humain auraient failli, si la société pouvait vivre de ce mensonge.

« Si les classes inférieures s'ébranlent avant que le christianisme n'ait été reconstruit dans les esprits, l'Europe verra des luttes effroyables auxquelles rien ne ressemble peut-être dans les annales du monde. Voilà ce que les hommes religieux doivent aujourd'hui comprendre avant tout, et ce qu'ils ne peuvent comprendre sans reconnaître aussi qu'un grand devoir les attend et les appelle. S'ils veulent épargner à la religion et à la société des calamités sans exemple, il ne suffit pas qu'ils se détachent de l'ordre politique du passé, il ne faut pas qu'ils en sortent pour venir s'accroupir sous l'ignoble tente qu'une féodalité nouvelle essaie

de planter sur le sépulcre du moyen-âge; il faut qu'ils prennent position dans l'avenir, et s'établissent à la fois les défenseurs, les modérateurs et les guides des intérêts des masses, des intérêts vraiment populaires.... » (Introd. à la philosophie de l'histoire, p. 177 et 178.)

« La Providence, dit un jeune Polonais, M. *L. Miroslavski*, dans son brillant Aperçu de l'Histoire universelle, la Providence a engourdi l'Europe d'un demi-sommeil qui se nomme système représentatif, comme si elle désirait épargner toutes les forces nécessaires à la création d'un avenir tout de vigueur et d'enthousiasme. Le système représentatif d'aujourd'hui est ce qu'il y a de moins représentatif au monde; mais il calme beaucoup de passions et donne le change aux exigences trop précoces. Le système représentatif, fait pour exclure le privilége, est pourtant le privilége par excellence; c'est même le moins noble et le moins excusable, parce que c'est celui de l'or, mais on doit le tolérer comme pouvoir transitoire, et peut-être l'estimer comme un plastron commode contre lequel s'émoussent les petites ambitions et s'épuisent les grandes. Son origine est toute une histoire. Il n'y a guère qu'en Angleterre où il ait eu pour principe une volonté rationnelle et un sentiment d'indépendance; partout ailleurs il n'a été qu'abus ou concession. »

FIN.

